

L'année 1943 de l'Illustré, avec deux mots sur l'année 1942

En cette année 1942, l'Allemagne aurait dû se rendre compte qu'elle perdait du terrain un peu partout et qu'elle ne pourrait pas se maintenir en territoire nouvellement conquis. Mais toujours sous la direction exclusive de Hitler, elle resta folle et inconséquente quant à son avenir, persuadée qu'elle pourrait retrouver sa totale domination sur l'Europe. Et c'aurait été à quel prix ?

IA

1942 est l'année charnière de la Seconde Guerre mondiale, marquant le recul des forces de l'Axe sur tous les fronts et l'industrialisation de la Shoah. Le conflit mondial s'est restructuré autour d'opérations majeures en Europe, en Afrique et dans le Pacifique.

Les faits marquants s'organisent par théâtre d'opérations :

Front européen et soviétique

- **Bataille de Stalingrad** (débutée en août) : L'Armée rouge stoppe l'avancée allemande dans le sud de la Russie et lance une gigantesque contre-offensive pour encercler la VI^e armée d'Hitler, actant le premier grand revers du Troisième Reich.
- **Conférence de Wannsee** (20 janvier) : Les hauts dignitaires nazis planifient formellement la « Solution finale », industrialisant le génocide des Juifs d'Europe.
- **Occupation totale de la France** (11 novembre) : En réaction au débarquement allié en Afrique du Nord, Hitler ordonne l'invasion de la zone libre française.

Afrique du Nord

- **Bataille d'El Alamein** (octobre-novembre) : Les forces britanniques du général Montgomery brisent les lignes de l'Afrika Korps de Rommel, chassant définitivement les forces de l'Axe d'Égypte.
- **Opération Torch** (8 novembre) : Les troupes américaines et britanniques débarquent au Maroc et en Algérie, ouvrant un second front décisif.
-

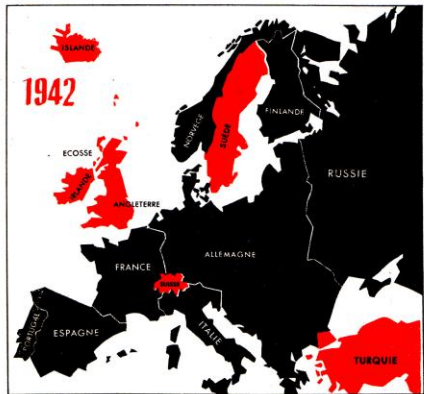
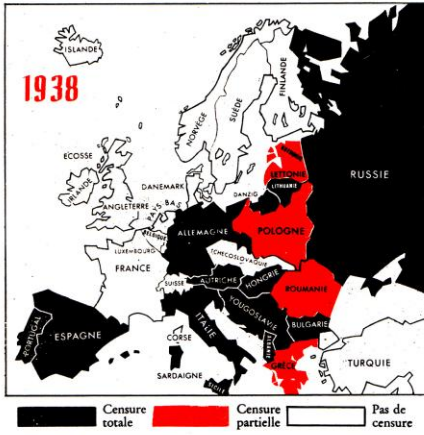
Pacifique et Asie

- **Bataille de Midway** (juin) : L'aviation navale américaine inflige une défaite décisive à la flotte japonaise, stoppant son expansionnisme et changeant l'équilibre des forces dans le Pacifique.]
- **Bataille de Guadalcanal** (débutée en août) : Les Alliés lancent leur première grande offensive terrestre contre le Japon, amorçant une longue guerre d'usure.

Un seul numéro pour 1942, mais très édifiant puisqu'il nous parle de la censure de la presse !

15 oct. 42

LE CRÉPUSCULE DE LA LIBERTÉ DE



LE RÈGNE DE LA CENSURE S'ÉTEND SUR LE MONDE



Toute l'Europe est soumise aujourd'hui à la censure. Cette institution est fréquemment un sujet de mécontentement, mais elle fait aussi sourire parfois. Il n'en reste pas moins que son existence même est un signe des temps : il n'y aura bientôt plus un journal au monde qui pourra renseigner ses lecteurs vraiment librement ni représenter ouvertement l'opinion qu'il tient juste et franche. La censure a déjà donné naissance à bien des anecdotes. N'oublions pas pour autant que ce n'est une institution ni normale ni inoffensive, mais l'une des nombreuses et regrettables conséquences de la guerre. La Rédaction.



En Angleterre, les consignes de la censure émanent du ministre de la guerre. Voici M. K. Lyon, l'un des six directeurs matériels, examinant les nouvelles destinées à la presse.

Pourquoi une censure ?

La censure est une hydre aux destinations les plus diverses. Sa forme la plus répandue à l'heure actuelle est la censure militaire. Arme du contre-espionnage, elle doit veiller à ce que l'ennemi ne puise dans les journaux du pays aucun renseignement sur les mouvements de l'armée, les défaillances de la défense nationale, le transfert de fabriques, les difficultés de ravitaillement, l'efficacité des bombardements aériens, etc. Certaines censures vont plus loin : elles interdisent aux journaux de leur pays de renseigner leurs lecteurs des défaites nationales et de mettre en doute d'une façon quelconque les perspectives de victoire de leur camp. Cela par crainte d'affaiblir la volonté de résistance du pays. Cette censure antidéfaitiste est une arme brandie sur le front intérieur. Une autre catégorie de censure existe chez les quelques neutres de notre continent. Elle vise à empêcher la publication d'articles susceptibles d'être considérés, par l'un ou l'autre des belligérants, comme des attaques contraires à la neutralité ou encore comme des immixtions dans les affaires d'autrui. A côté de ces diverses censures, qui découlent toutes de l'état de guerre, il y a encore la censure totale, telle qu'elle est pratiquée déjà depuis une dizaine d'années dans les Etats totalitaires. Cette censure-là a pour but de concorder l'esprit entier d'un peuple avec les vues de son gouvernement. C'est pourquoi elle ne tolère rien qui aille à l'encontre de ces dernières.

Silencieuse mais efficace !

La censure allemande n'a pas besoin de bureaux de contrôle de la presse, car elle dirige complètement celle-ci. Seuls sont portés sur les registres professionnels les journalistes de confiance qui ont reçu préalablement une formation spéciale. Les journaux reçoivent réguli-

èrement des directives touchant les nouvelles qu'il convient de monter en épingle ou de passer sous silence. Bien entendu, il y a parfois un « accident ». C'est ainsi que pendant la marche de l'armée allemande vers l'Est, peu avant le début des hostilités germano-russes, le *Völkischer Beobachter* fut saisi en raison d'un article du Dr Goebbels qui annonçait de grandes surprises aux Anglais. Les correspondants de journaux étrangers doivent être accrédités tout comme des diplomates. Personnellement responsables de leurs informations, ils doivent s'attendre à être l'objet de mesures allant jusqu'à l'expulsion, voire leur arrestation sous l'inculpation d'espionnage lorsqu'ils prennent, estimation, des libertés par trop grandes. Dans le désir d'empêcher les correspondants étrangers de se procurer des informations de manière illicite et aussi pour qu'ils soient en mesure de faire connaître hors d'Allemagne le point de vue du gouvernement du Reich, de hauts fonctionnaires du ministère de la Propagande réunissent fréquemment la presse accréditée et répondent aux questions qu'elle leur pose. Ils lui facilitent également ses déplacements sur les points principaux du front, de sorte que le sentiment de l'existence d'une censure n'est peut-être pas aussi vif qu'ailleurs. La censure allemande travaille, on le voit, avec une discrétion et un silence relatifs, mais d'autant plus efficacement.

Dame Anastasie

La censure française travaillait de manière plus visible, surtout au début de la guerre actuelle. Son action était marquée par des espaces laissés en blanc dans les journaux et même dans les livres. Dame Anastasie, selon le terme français, était représentée par les caricaturistes sous l'aspect d'une vieille et méchante femme armée de ciseaux. C'est à cause d'elle que les grands quotidiens français publiaient parfois, durant les premiers mois de la conflagration, des articles de tête dont les principaux passages « brillaient par leur absence. » Souvent aussi les « blancs » éclataient au milieu d'une phrase, supprimant juste quelques mots que les lecteurs, fascinés, s'évertuaient bien entendu à rétablir, aboutissant maintes fois à des versions pires que celle qui avait été censurée. Ce genre de censure, devait fatalement se rendre impopulaire. Aussi les lecteurs prenaient-ils leur revanche en donnant la préférence aux journaux qui encouraient le plus les foudres d'Anastasie. Durant la première guerre mondiale, le journal de Clemenceau, *L'homme libre*, était l'organe le plus censuré de France, ce qui lui valut une popularité grandissante. Finalement, le Tigre, qui maniait terriblement l'ironie, débap-

tisa son journal en *L'homme enchaîné*. Mais lorsque Clemenceau prit à son tour le pouvoir, il n'usa pas de la censure avec moins d'égards que ses prédécesseurs. En manière de protestation, un organe d'opposition fut alors lancé sous le titre significatif de *Le canard enchaîné*. En septembre 1939, la censure de guerre fut installée à l'hôtel Continental, à Paris. Son chef, tout au moins nominal, était l'écrivain Jean Giraudoux. Il advint un jour qu'un journaliste américain, qui visita les lignes françaises dans la suite du roi d'Angleterre, écrivit un reportage enthousiaste. La censure militaire anglaise en France biffa toutes les descriptions de lieux, car elles auraient pu trahir l'itinéraire du souverain. L'autre moitié de l'article tomba sous les ciseaux des censeurs du Continental, de sorte que seuls les premiers mots du télégramme parvinrent au quotidien américain. Ces mots disaient : « Quelque part en France... » Aujourd'hui, la censure devient de plus en plus rigoureuse en France. Celle de la zone occupée dépend de la *Kommandantur* allemande. Elle autorise — dans certains cas — des polémiques entre politiciens français. En France non occupée, la censure fonctionne, cela va de soi, différemment, car elle dépend du gouvernement de Vichy. Mais elle est très stricte elle aussi en raison de la situation actuelle de la France et de la présence sur son sol de troupes de la puissance occupante. Dès son premier passage au gouvernement du nouvel Etat français, M. Laval limita les correspondances destinées à l'étranger, « rationnant » par exemple les journalistes américains à 900 mots par jour. On se mit aussi à donner des instructions à la presse ; il était interdit notamment aux ministres d'accorder des interviews sans les soumettre, avant publication, à l'examen du chef du gouvernement.

LA PRESSE

Où la tradition est la plus forte

Ce sont les journaux anglais et américains qui jouissent encore de la plus grande indépendance. Dans ces pays classiques de la liberté d'opinion et d'expression, il était fatal que la censure se heurtât à une forte résistance. Mais tandis que le droit de libre expression des Anglo-Saxons a pu être sauvegardé dans une mesure beaucoup plus large que dans les pays neutres eux-mêmes, la censure militaire n'a naturellement pas pu être évitée. De même, les correspondants étrangers doivent se plier à de sévères consignes. Les mesures prises par la censure anglaise donneront souvent l'impression, surtout au début, d'une certaine inexpérience en matière de propagande. Sir John Reith fut appelé au ministère de l'Information au moment où la mauvaise humeur du public et des journalistes étrangers était à son comble. Il était donc indiqué d'user de méthodes plus souples. Les journalistes se précipitèrent, pleins d'espoir, dans l'antichambre du nouveau ministre. Ils s'attendaient à un de ces discours à cœur ouvert dont Roosevelt a le secret pour se rendre populaire auprès des journalistes de son pays. Mais après une attente de plusieurs heures, ils entendirent un haut-parleur diffuser une voix glaciale qui disait : « Sir John n'a pas l'intention de recevoir messieurs les journalistes. » L'une des plus fâcheuses maladresses de la censure anglaise fut de n'autoriser la publication des nouvelles sensationnelles que dans la presse du matin. Lors du bombardement de Buckingham Palace, les informations y relatives demeurèrent des heures dans les salles de rédaction, mais ne purent paraître que le lendemain. De telles mesures rendent la vie amère aux journalistes d'outre-Manche. Parfois aussi

doivent se consoler de voir les plus grands reportages de guerre de tous les temps leur échapper en... fréquentant les théâtres et les opéras de Moscou et de Kouibychev. Du moins, la censure russe ne leur demande-t-elle pas de peindre en couleurs trop riantes les tableaux qu'ils brosent de la situation du pays de Staline. Les Russes tiennent beaucoup, au contraire, à ce que leurs alliés connaissent le sérieux de cette situation afin d'accroître encore leur aide. D'autre part, les correspondants ne sont pas autorisés à utiliser les journaux russes comme source de renseignements. Plus d'un reporter a dû constater, dès son arrivée, que ses citations, pourtant textuelles, de l'organe gouvernemental « *Isvestia* » avaient été biffées dans ses télégrammes. Autre motif de surprise : la situation privilégiée faite à l'agence officielle Tass qui donne fréquemment des informations à New-York ou à Londres avant que quiconque en sache quelque chose à Moscou même. Les nouvelles de cette agence sortent à quatre heures du matin. A cette heure, les censeurs dorment. Les pauvres journalistes ne peuvent donc expédier leurs correspondances, lors même qu'ils y seraient prêts à cette heure matinale. C'est ce qui explique que tous les journaux du matin du monde ne publient que les commentaires soviétiques officiels, mais pas de nouvelles de leurs propres envoyés spéciaux !

A malin, malin et demi!

Le désir naturel de chaque journaliste est d'écrire ses papiers à son idée et de les publier avec le moins de changements possibles. C'est pourquoi toute censure est l'ennemie mortelle des journalistes. C'est dans sa guerre avec la censure que la presse est devenue ce qu'elle est, et cette guerre renait à chaque occasion. L'une des armes traditionnelles des journalistes est leur habileté à dire les choses « entre les lignes ». Il est vrai que le lecteur doit aussi savoir lire... entre les lignes. Nombreuses sont les anecdotes qui courent sur l'art de rouler

la censure. Ainsi, il était interdit en Angleterre d'indiquer les noms des lieux bombardés. Mais un reporter américain qui avait son bureau à Fleet Street, centre de la presse londonienne, câbla à son journal : « Une bombe vient de tomber devant mon bureau. » Bien entendu, les rédacteurs d'outre-Atlantique comprirent immédiatement comment il fallait interpréter cette nouvelle. La méthode d'un correspondant du *New-York Times* était encore plus raffinée : il envoyait à New-York une série de nouvelles d'ordre économique. Mais en alignant les derniers mots de ces câbles, on apprit en Amérique qu'un navire de guerre anglais avait été endommagé. La monotonie peut être, elle aussi, une arme... inattendue. Lorsque le gouvernement républicain quitta Barcelone, la censure interdit sévèrement de donner cette nouvelle. Un correspondant américain obtint à ce moment l'autorisation de téléphoner à Londres une histoire en 1000 mots. C'était un récit fastidieux, et le Yankee le lisait au téléphone d'une voix endormie, monotone à souhait. Au bout de 800 mots, il lut, toujours sur le même ton, ses dernières nouvelles sur la situation politique et annonça le départ du gouvernement. Las de ce débit monotone, le censeur n'écoula plus depuis longtemps... Le même truc a été utilisé dans le troisième Reich, mais sans succès grâce à la *Gründlichkeit* allemande. L'avant-dernier correspondant du journal américain *Time* entrelardait toujours de quelques informations confidentielles ses longues communications téléphoniques. Lorsqu'il fut rappelé de Berlin, ses confrères allemands organisèrent une réunion d'adieu en son honneur. A la fin de la manifestation, quelle ne fut pas la surprise du héros du jour en écoutant un disque sur lequel les Allemands lui présentèrent... l'une après l'autre, toutes ses informations confidentielles...

La censure a ses limites

La censure ne pourra jamais « boucler » complètement un pays, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur. Elle ne peut empêcher que la lecture des journaux du pays ne donne, d'une manière ou l'autre, des renseignements utiles à l'ennemi. Si elle voulait éviter ce risque, elle devrait supprimer les journaux ou interdire totalement leur exportation. Celle-ci l'est effectivement, dans une très large mesure, en Russie soviétique. En Allemagne, le *Deutsche Volkswort*, par exemple, n'est plus exportable. La censure a trouvé un premier adversaire dans les émissions radiophoniques de l'ennemi. Il arrive aussi que des journaux en miniature, jetés par des aviateurs, rompent le barrage du silence. Une censure par trop rigoureuse constitue aussi un danger intérieur en ce sens qu'elle suscite par la force des choses la naissance de bruits et de ce qu'on a appelé la propagande chuchotée. Il est évident en effet que, lorsque les gens ne sont plus informés suffisamment par leur journal, ils essaient de se représenter la situation par l'imagination. Cette méthode entraîne souvent des conséquences beaucoup plus graves pour un gouvernement que l'annonce de vérités désagréables. Les reporters les plus malins et la radio ennemie sont loin d'être les pires adversaires de la censure. La résistance la plus opiniâtre qu'elle rencontre provient bien plus du sens critique de tout individu qui essaie de reconstruire par la réflexion, la logique ou la fantaisie les éléments dont les données matérielles lui sont cachées. A. B.



C'est par téléscripteur que le ministère britannique de la guerre transmet ses consignes à toutes les agences d'informations, journaux et postes de commandement. Méthode rapide et pratique!



« L'ennemi vous écoute ! » Le personnel de la censure britannique est tenu de se contrôler lui-même. A chacun de ces fonctionnaires, un écriteau rappelle que « Qui ne sait se taire, nuit à son pays ».

elles leur procurent des instants de douce hilarité. Ils peuvent toutefois se consoler en disant qu'ils jouissent malgré tout, avec leurs confrères américains, du maximum de liberté à l'heure qu'il est. — Aux Etats-Unis, dans cette guerre comme dans la précédente, règne la tendance à limiter la censure au strict nécessaire. Le président Wilson faisait déjà une différence très nette entre la censure, sauvegarde de secrets militaires, et la censure, bâillon de la liberté d'opinion. Aussi n'eut-il recours qu'à la première des deux. Roosevelt n'agit pas autrement aujourd'hui. La soif de nouvelles sensationnelles d'une partie de la presse américaine a rendu toutefois nécessaires un certain nombre de mesures rigoureuses. C'est ainsi qu'un reporter avait annoncé le départ — qu'on aurait dû taire soigneusement — d'un convoi à destination de l'Australie. On arriva par la suite à cacher à la presse la rencontre Churchill-Roosevelt au large des côtes américaines. De même, la présence de Molotov à Londres et à Washington resta un secret bien gardé. La discipline que la presse des pays anglo-saxons s'impose elle-même joue d'autre part un rôle très important, car elle préserve les journaux de mesures encore plus rigoureuses.

Envoyés spéciaux en veilleuse

La Russie est, par excellence, le pays de la censure. A aucune époque de son histoire, elle n'a connu de presse libre. Le régime bolchéviste se différencie du tzarisme tout au plus en ce sens qu'il se montre encore plus rigoureux dans l'art d'empêcher la diffusion des nouvelles. Dans l'U.R.S.S., les correspondants spéciaux des agences étrangères et des journaux n'ont pas la tâche facile. Ils ne sont pas autorisés à visiter le front et



Le gouvernement allemand ne recourt pas à des offices de contrôle de la presse, c'est-à-dire à des censeurs, comme le font les autres pays en général, mais il dirige systématiquement la presse par le truchement du ministère de la Propagande. Le Dr Goebbels ou un haut fonctionnaire de son ministère réunit fréquemment la presse accréditée afin de lui communiquer le point de vue du gouvernement et de lui remettre les informations qu'il juge devoir donner.

Le 15 octobre 1942

ROMMEL AS DES PANZERS

22 avril 1943

« Aussi grand dans l'adversité que dans la victoire ! » dit-on à juste titre du maréchal Rommel. C'est en somme le seul chef de guerre dont on puisse, dans le conflit actuel, faire un si bel éloge. Et ses revers, qui ajoutent encore à sa gloire, ne compromettent nullement sa position : il est en Afrique l'homme indispensable de l'Axe. Avec tout autre, la défaite se fût indubitablement changée en fuite désordonnée, en désastre.

Rommel exerce sur ses troupes, et sur ses adversaires même, une sorte de fascination. Un de ses élèves a dit comment il sait enthousiasmer ses hommes. Dans l'école de guerre où il enseignait peu avant l'ouverture du conflit actuel, il donnait tant de vie à ses leçons, et payait si bien de sa personne, que ses disciples s'écriaient : « Celui-là, nous le suivrons à travers le feu. »

Cet homme qui n'a pas 50 ans, resté élané, a le secret de paraître toujours de bonne humeur. Les yeux vifs et inquisiteurs, la bouche rieuse, il ne cesse jamais d'être actif. Même au repos, sa pensée, on le sent, travaille. Jovial, il se fait le camarade de ses subalternes et du plus humble soldat. Il partage leur frugal ordinaire, endure leurs souffrances, combat avec eux au premier rang, et les entraîne de son élan. A El-Alamein, il faillit se faire prendre, et n'échappa que de vingt minutes à la colonne anglaise qui devait le saisir.

Rommel est un mécanicien né. Il faut le voir traiter ses « panzer » : sous ses doigts qui

les palpent, ils semblent des mastodontes vivants, des coursiers sensibles à la main du maître qui les flatte. Rommel se fait amener les chars d'un nouveau modèle aussitôt qu'ils sont pris à l'ennemi. Il les parcourt du regard, des doigts, grimpe dessus, les retourne, les ausculte : il a tôt fait de découvrir quel profit il peut en tirer pour ses propres blindés. Et c'est lui qui chaque jour imagine de nouveaux types, des attraits auxquelles l'adversaire viendra se prendre. Aidé d'un conseil de techniciens, l'OMST (Orient-Motorstab), il invente le char sans tourelle capable de tirer à 5000 mètres de distance ! Les équipages peuvent désormais se risquer à travers des nuées d'ennemis, et les anéantir avant même qu'il parviennent à répliquer à un feu meurtrier : le tir des blindés britanniques n'atteint alors pas au delà de 3 km. Fin 1941, il fait du canon anti-aérien une redoutable arme anti-char. Puis il invente le char à canon mobile, qui fait en mars 1942 un carnage de « Grunts » américains, et conserve encore en juin cet avantage, car les fabriques d'outre-Atlantique n'ont pas encore pu se mettre au pas : et c'est la rentrée triomphale dans Tobrouk, et la poursuite, la pique aux reins d'Auchinleck, jusqu'à 100 km. d'Alexandrie. Et maintenant que Montgomery le serre de près, il sait éviter de lui laisser entièrement l'initiative, semble toujours prêt à rompre le combat au moment de l'attaque adverse, dispose toujours d'excellentes positions toutes prêtes et puissamment



Le maréchal Rommel (de face, au centre) en conversation avec divers officiers du groupe des blindés d'Afrique.



Chars d'assaut de l'armée de Rommel sur les quais d'un port tunisien.



Le « Tigre », le nouveau char de combat allemand, long de 7 m. et large de 3 m., muni d'une tourelle tournante et d'un canon long. C'est une arme puissante, mais qui ne paraît pas avoir pu intervenir en nombre suffisant en Tunisie.

fortifiées, où la poursuite doit marquer un temps d'arrêt. Bien qu'avec Montgomery il ait un adversaire digne de lui, on voit que s'il cède, c'est écrasé sous la supériorité de son ennemi en armes et en effectifs.

Rommel est Souabe. Fils d'un maître d'école wurtembergeois, il eut, vu son extraction modeste, quelque peine à monter l'échelle. Il s'était distingué pendant la guerre de 1914 à la tête d'un bataillon de chasseurs alpins. Le désarmement imposé à l'Allemagne après Versailles obligea Rommel à prendre des vacances : il les passa à l'Université de Tubingue. A cette époque déjà, Rommel rencontra Hitler, adhéra à son mouvement. Puis il rentra dans l'armée et y monta lentement en grade. En 1938, aussitôt après l'Anschluss, on le nomme commandant de l'École de guerre de Wienerneustadt, et officier de liaison en Autriche entre la *Wehrmacht* et les jeunesse hitlériennes. La guerre éclate. Rommel n'est pas d'abord envoyé sur le front. Hitler le charge d'assurer sa sécurité personnelle, et Rommel l'accompagne partout. En mai 1940 seulement, Rommel va sur la ligne de feu. Il commande en France une *Panzerdivision*, et révèle alors ses extraordinaires qualités. « Nous allons passer en boxant, dit-il à ses hommes. Nous ne connaissons pas d'obstacles ! » Et il part lui-même en avant. Il est toujours en avant. Il se tient dans son tank, et se penche en dehors de la lucarne de sûreté, les jumelles accrochées sur le front, pour donner ses ordres de la main. « Aussi longtemps que le soleil n'est pas sous l'horizon, — a raconté un de ses soldats, — Rommel dirige le combat. Tard le soir, il reste encore penché sur ses cartes, un verre de vin sur sa table, et prépare les assauts du lendemain. A l'aube, le voilà frais et dispos, rasé de frais, et déjà parti, à peine le premier déjeuner avalé sur le pouce. » Il évite les chemins battus, foule les blés encore verts de la Beauce, s'élançait toujours là où on ne l'attend pas. Déconcerté, l'adversaire appellera son corps la « division fantôme ».

Rommel devait, bientôt après les échecs de Graziani en Cyrénaïque, être appelé à rétablir les affaires de l'Axe en Afrique. Ses succès en France en faisaient le magicien du tank, nou-

veau vaisseau de la mer des sables. Rommel eut à sa disposition les troupes que le Reich avait en grand secret préparées à la guerre d'Afrique, et qui, dès l'été de 1940, avaient passé en Italie. Ce corps fut transporté partiellement en avion à travers la Méditerranée. Et Rommel put remporter en trois campagnes des succès sensationnels qui lui valurent le bâton de maréchal (en juillet 1942). Nul doute que si vraiment son armée est boutée hors de Tunisie, il fera parler de lui sur d'autres fronts.

Beaux joueurs, les Anglo-Saxons, qui se défont de lui sur le plan politique, ont pourtant rendu hommage à ses qualités : « Rommel, a écrit le *New York Times* lors de la chute de Tobrouk, force le respect de ses ennemis. »

9 avril 1943. Jean-Pierre BORLOZ.



Pour prendre les décisions extrêmes exigées par les événements de Tunisie, le maréchal Rommel se serait envolé la semaine dernière pour discuter en Italie avec d'autres chefs militaires, le grand-amiral Doenitz notamment et le général Ambrosio, chef de l'état-major général italien. — Le voici à bord de l'avion qu'il a l'habitude de piloter lui-même.

20 IV 1943



Le maître Gustave Doret en compagnie de Paderewski (au centre) et René Morax (à gauche), à Mézières, pendant les représentations de « Tell » (1935).

GUSTAVE DORET

Le grand compositeur vaudois s'est éteint le 19 avril, dans la clinique lausannoise où il avait été transporté dix jours auparavant. Sa mort fut douloureusement ressentie non seulement dans le monde musical, mais dans toute la Suisse romande qu'il a si bien su chanter. — Il était né, à Aigle, en 1866. Il étudia notamment à Berlin et Paris et, très jeune encore, il dirigea des concerts, faisant connaître la musique française. Dès 1891, il s'imposa comme compositeur, donnant des cantates, un oratorio « Les sept paroles du Christ » (1897), un opéra « Les armalllis », monté avec un soin tout particulier à l'Opéra-Comique, à Paris. Pour le Théâtre du Jorat, il composa de nombreuses musiques de scène, « La nuit des Quatre-Temps », « Tell », « Aliénor », « La terre et l'eau », « La servante d'Evolène ». De nombreuses œuvres encore s'ajoutèrent à celles plus haut, notamment : « Le nain du Hadli », « Loys », « La tresseuse d'orties », donnée à Paris en 1926. D'autre part, un grand nombre de mélodies, dont plusieurs composées pour la Fête des vigneronns de 1905 et celle de 1927, resteront parmi les plus populaires du répertoire romand. — L'article qui suit est de la plume de son ami et collaborateur de toujours, M. René Morax, qui était à son chevet quand il mourut. (La rédaction)



Vue de la galerie, au château de Lutry, la demeure de Gustave Doret.

Un oiseau chante sur le balcon. On entend des trams qui s'éloignent et le bruit de la gare. Dans cette chambre d'hôtel qui est une clinique, les rideaux de soie sont tirés. Il attend aussi le grand départ, celui qui fut un voyageur : sans rien voir, sans entendre ; il lutte encore, le souffle court, celui dont la vie fut une longue lutte avec des revers et tant de victoires. Tout à l'heure, la patiente infirmière ouvrira les rideaux et le beau paysage du lac et des montagnes qu'il a tant aimé entrera dans sa chambre. Cette terre vaudoise, cette vallée valaisanne, où était sa source de Jouvence, elles sont là près de lui, dans son dernier combat.

Que les lignes de ce visage volontaire, qui a tenté tant de sculpteurs, semblent maintenant gravées par un grand destin. Il penche cette pauvre tête lasse, insensible, d'où sont sorties tant de musique, tant de pensées. Il a voulu être seul, lui qui vécut toujours en solitaire, fuyant les attendrissements, comme les applaudis-

sements jadis. Plus tard, disait-il aux amis qui voulaient l'entourer dans ses derniers moments. Plus tard, c'est la Nation elle-même qui viendra rendre hommage à l'artiste qu'elle a perdu. A l'artiste et à l'homme.

Je le vis jeune et fêté, à Neuchâtel, après cette exécution des *Sept paroles* qui fut un triomphe, puis à Paris dirigeant le concert d'Harcourt, lui qui, tout jeune homme, venait jouer du violon, avec mon frère Victor, dans ma famille.

Dans son appartement de la rue Dam, où il m'initiait aux problèmes de l'harmonie, j'entends le rire de Debussy, et l'ironie d'Erik Satie. Plus tard, dans son appartement de la rue Vineux qui donnait sur des jardins, que de discussions et de projets, tandis qu'il apprêtait pour le déjeuner des œufs au plat et du jambon. Car ceux qui ne connaissaient que son aspect distant, défense d'un esprit indépendant, ignoraient la simplicité charmante de l'accueil qu'il réservait à ses amis. Combien de jeunes artistes n'a-t-il pas conseillés, aidés à leurs débuts, dur pour les médiocres, sans pitié pour les arrivistes. Déconcerté parfois par des tendances qu'il n'approuvait pas, il reconnaissait le vrai mérite. Il est là, tel Haydn ou Mozart, dans son habit gris sous la perruque blanche, à ce pupitre qui domine tout un peuple de musiciens, de chanteurs, de danseurs, sur l'énorme place du Marché, à Vevey. Vingt ans plus tôt, c'était lui, tout jeune homme qui avait décidé Hugo de Senger à écrire une partition dont il devait aider l'exécution. 1905, 1927, il créait cette grande symphonie des saisons, et des milliers de spectateurs acclamaient des airs et des chansons que le peuple a si bien adoptés, qu'il croit en être l'auteur.

Le voici dans son bureau de l'Opéra-Comique, avec Albert Carré, mettant au point un spectacle musical. N'est-ce pas sur cette scène que les *Armalllis* ont commencé leur longue carrière. C'est là qu'il put développer ce goût du beau travail, ce goût de la perfection technique. On sait comment toute sa vie il a lutté, dans notre pays surtout contre l'« à peu près ».

Le voici sur la route de Mézières, salué par la foule qui n'a pas oublié ses magnifiques exécutions d'*Orphée*, qui lui ont valu les éloges rares de Saint-Saëns. Aujourd'hui, c'est sa musique que l'on vient applaudir. *Tell* et *La servante d'Evolène*. Il sourit à ses chanteurs, qui après avoir tremblé devant son terrible regard sont tous devenus ses amis. Ceux de Lutry, ceux du Valais. Comme il sait bien leur dire le mot d'approbation qui est pour eux la plus belle récompense. Porchet et Hänni le savent bien qu'il a toujours soutenus, entraînés, retrouvant avec eux son enthousiasme et sa jeunesse. On l'accusait naguère d'écrire de la musique savante, et mieux que tout autre, il a compris l'âme du peuple et l'a fait chanter. Que de refrains plus tard seront dus à sa verve où à sa mélancolie, où se reconnaît l'âme de notre race. Fils du vignoble, il savait apprécier ses crus, et à l'âge des régimes, comme il faisait honneur avec une belle gâté aux produits de notre terre. Un train siffle et s'éloigne. Le suivra-t-il là-bas pour un concert à Vienne ou chez ses amis de Hollande ? Va-t-il présider un jury de Conservatoire à Paris ? Il n'entend plus ce signal.

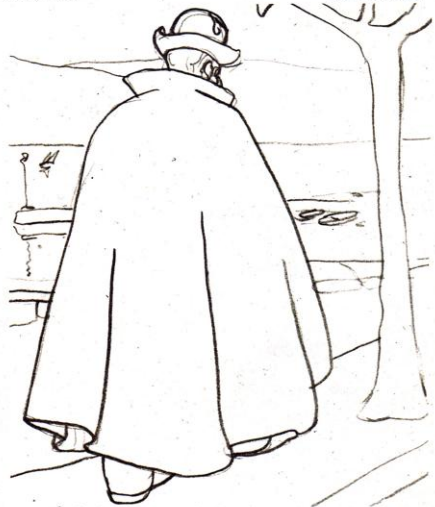


La table de travail du compositeur.

Sous le porche de la cathédrale de Sion, je le vois entouré de fidèles qui, en ce jour de Pâques, ont communie avec lui dans sa dernière œuvre religieuse, cette messe *Da nobis pacem* qu'il avait dédiée à Mgr Besson. Et maintenant, dans sa grande solitude, c'est le dernier bien qu'il souhaite, la paix. Depuis plusieurs jours, ce lecteur passionné de journaux n'a plus témoigné d'intérêt aux nouvelles. Il est dans une autre région où les troubles terrestres ne l'atteignent plus. Lui qui a reçu de son pays et de la France de si hautes distinctions, il a mérité le repos, il désire la paix.

La voici qui approche avec le soir. Le ciel s'est assombri, et son visage pâli soudain s'est rasséréné. Nous le veillons, le docteur Reymond, Eugène Couvreur, le compagnon de toute sa vie, et moi-même. Ses traits ont pris dans leur immobilité dernière cette majesté qui est le couronnement de notre existence. De grands nuages voilent le ciel rouge au couchant, et la neige des sommets est aussi blanche que ce beau visage de marbre. Une grande intelligence s'est éteinte, une force de notre pays est brisée par l'âge et la maladie.

Mais l'œuvre reste jeune et vivante et continue à chanter par la voix de notre peuple. René MORAX.



Une des dernières promenades du maître sur les quais de Lutry. (Destins de Géo Augbourg)

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



SOMMAIRE

Fin de la bataille de Tunisie

*

- Perspectives stratégiques -

par R. Payot

*

Les ondes belligérantes

*

Grandeur et servitudes d'une famille
d'artistes

(Suz. Valadan et Utrilo)

*

L'humour à l'étranger

FIN DE LA BATAILLE DE TUNISIE

Elle fut longue et âpre, mais la supériorité matérielle des Alliés a fini par triompher de l'habile défense de Rommel et de von Arnim. Depuis la chute simultanée de Tunis et de Bizerte, les troupes de l'Axe, partiellement retranchées dans la presqu'île du cap Bon, voient diminuer d'heure en heure leurs possibilités d'échapper à l'état adverse. Aussi les prisonniers se chiffrent-ils déjà par dizaines de milliers. A Tunis, le général Anderson a obtenu une victoire-éclair qui, peu d'heures auparavant, paraissait encore impossible. Installé dans un tank de première ligne, il conduisit ses forces principales directement contre Tunis, sans se soucier des combats qui se déroulaient entre Messicaoui et la capitale. Par l'occupation de Bizerte, les Alliés ont amélioré considérablement leurs positions stratégiques. Ils contrôlent désormais le détroit de Sicile et la route navale vers le Moyen Orient et la Turquie. Leurs convois de ravitaillement feront de moins en moins le long détour du Cap de Bonne Espérance. Enfin, Bizerte sera sans doute la clef de leurs opérations navales contre l'Italie. Une page se tourne, de nouvelles perspectives stratégiques apparaissent: M. René Payot les examine dans le présent numéro.

No 20 XXXIII^e année — Parait le jeudi

Lausanne et Zofingue

13 mai 1943

Prix: 40 cts

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Lire dans ce numéro

« Que s'est-il discuté à Washington ? »

par Paul Du Bochet

« Ma mission en Russie »

par Joseph Davies

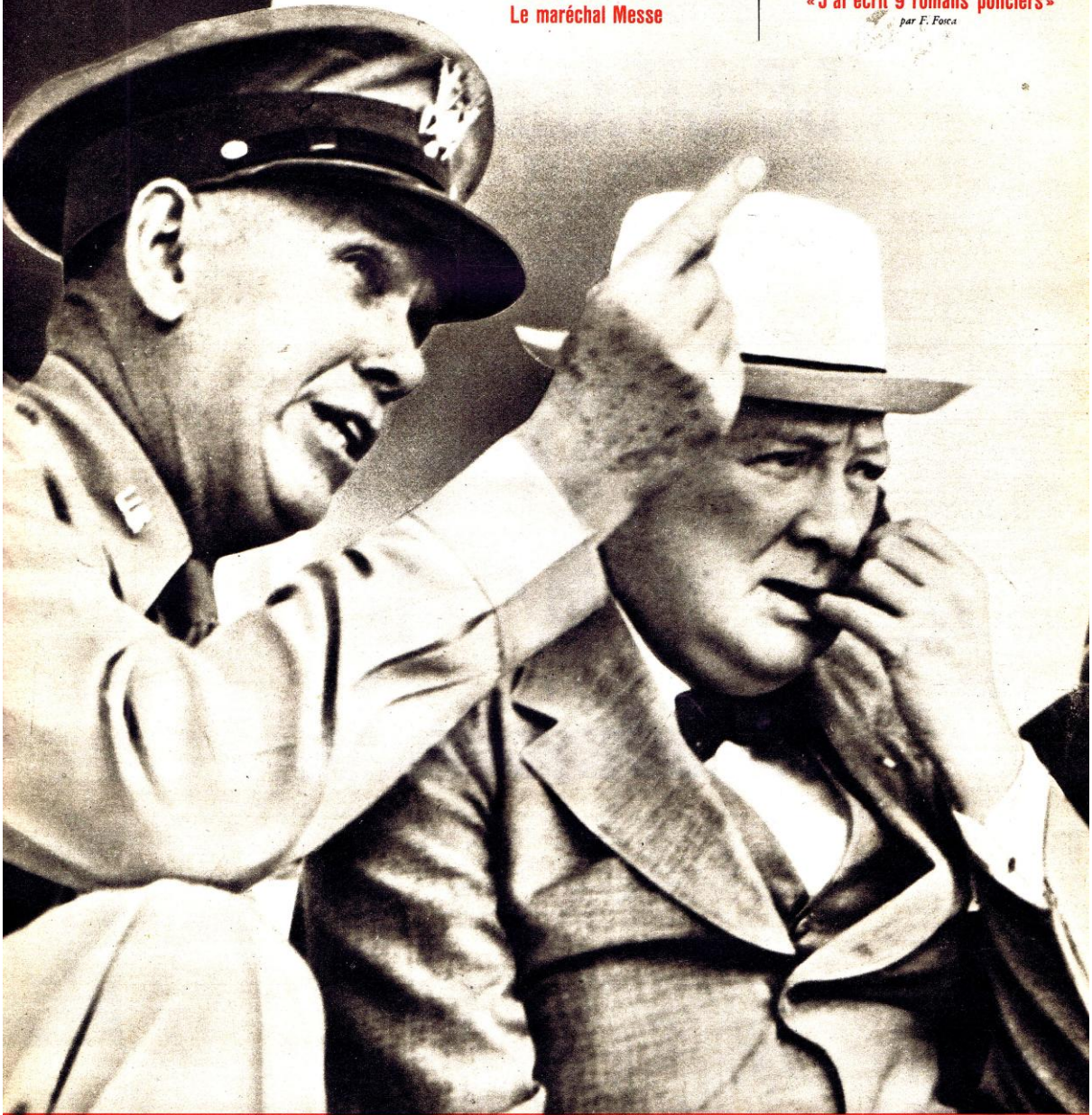
Le maréchal Messe

La conception suédoise de la neutralité

Le Luxembourg occupé

« J'ai écrit 9 romans policiers »

par F. Focsa



CHURCHILL A WASHINGTON

Une fois de plus, le « premier » britannique est allé conférer avec le président Roosevelt. L'un et l'autre étaient entourés d'une nuée d'experts au premier rang desquels figurait le général Marshall (à gauche), chef de l'état-major général américain. La conférence de Washington coïncidant avec le conflit russo-polonais, la victoire alliée en Tunisie et l'avance japonaise en Birmanie, on se livre à toute sorte de conjectures au sujet des décisions prises par les deux chefs de la coalition anglo-saxonne. Lire à ce propos, aux pages 8-9, le très intéressant article de fond de notre collaborateur Paul Du Bochet.

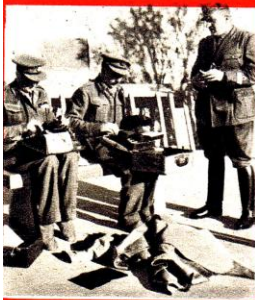
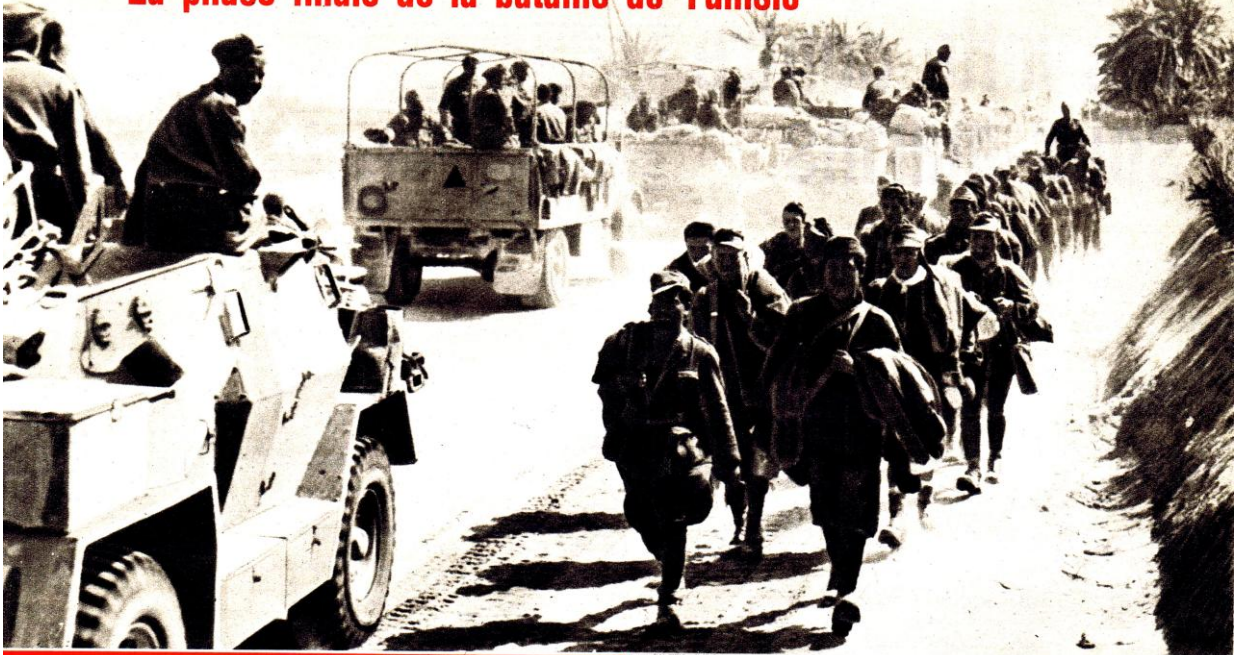
No 21 XXI^e année — Paris
Lausanne et Zougne

20 mai 1943

Prix : 40 cts

La phase finale de la bataille de Tunisie

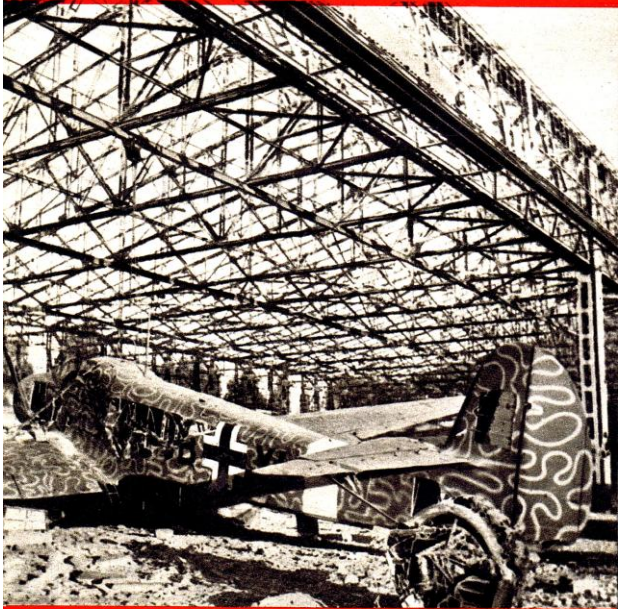
20 mai 1943



Le flot interminable des prisonniers capturés au Cap Bon : 110.000 Allemands et 40.000 Italiens.

A droite : De nombreux prisonniers se rendent en captivité à bord de leurs propres véhicules motorisés : les empreintes s'entrecroisent dans le sable témoignent de cet étonnant chassé-croisé.

A gauche : En marge des opérations. Cette scène se passe à Tripoli, où des correspondants de guerre anglais faisant une tournée sur le front nord-africain, recueillent des renseignements d'un agent de police italien. (La police italienne est restée en fonctions sous le contrôle britannique).



Hangar incendié à l'aérodrome principal de Tunis. Cette photographie donne une idée de la terrible efficacité des bombardements aériens des Alliés.



Maréchal Messe. Comme Paulus à Stalingrade, le chef de la 6e armée italienne en Tunisie a été fait maréchal pour avoir tenu jusqu'au bout à la tête de ses héroïques soldats.



Général O. Bradley. On apprend que le général Omar Bradley a remplacé Patton à la tête du 2e Corps américain peu avant la prise de Bizerte par cette unité.

LE MARÉCHAL MESSE

Les nouveaux maréchaux ne remportent pas toujours leurs lauriers et l'illustre bâton dans les victoires : il est des revers qui forcent l'admiration et requièrent les honneurs. Tel le maréchal Messe, promu au plus haut grade le jour même de la reddition italienne en Tunisie.

Messe est sans doute l'un des chefs les plus grands et les plus justement sympathiques qu'ait produits l'Italie au cours de la guerre actuelle. Cet homme modeste doit son élévation à ses seuls talents, à sa seule valeur.

Né en 1883 à Messagne près de Brindisi en Apulie, Giovanni Messe fut dès la prime jeunesse attiré par le métier militaire. A l'âge de dix-huit ans il s'engagea comme volontaire et participa avec les troupes italiennes à l'expédition de Fédin contre les Boxers. Il prit part ensuite à toutes les guerres italiennes : Tripolitaine en 1911 et 1912, front austro-italien de 1915 à 1918. Il se couvrit de gloire, toujours dans les endroits les plus exposés, à Gorizia puis sur l'Asolone, où il fut grièvement blessé en conduisant ses soldats à la baïonnette.

Au cours de la guerre actuelle, après avoir participé à la campagne d'Albanie, il fut chargé de commander le corps expéditionnaire italien en Russie. Il donna tous ses soins à l'équipement hivernal de ses troupes, et l'armée italienne fut de toutes celles de l'Axe celle qui souffrit le moins du climat russe.

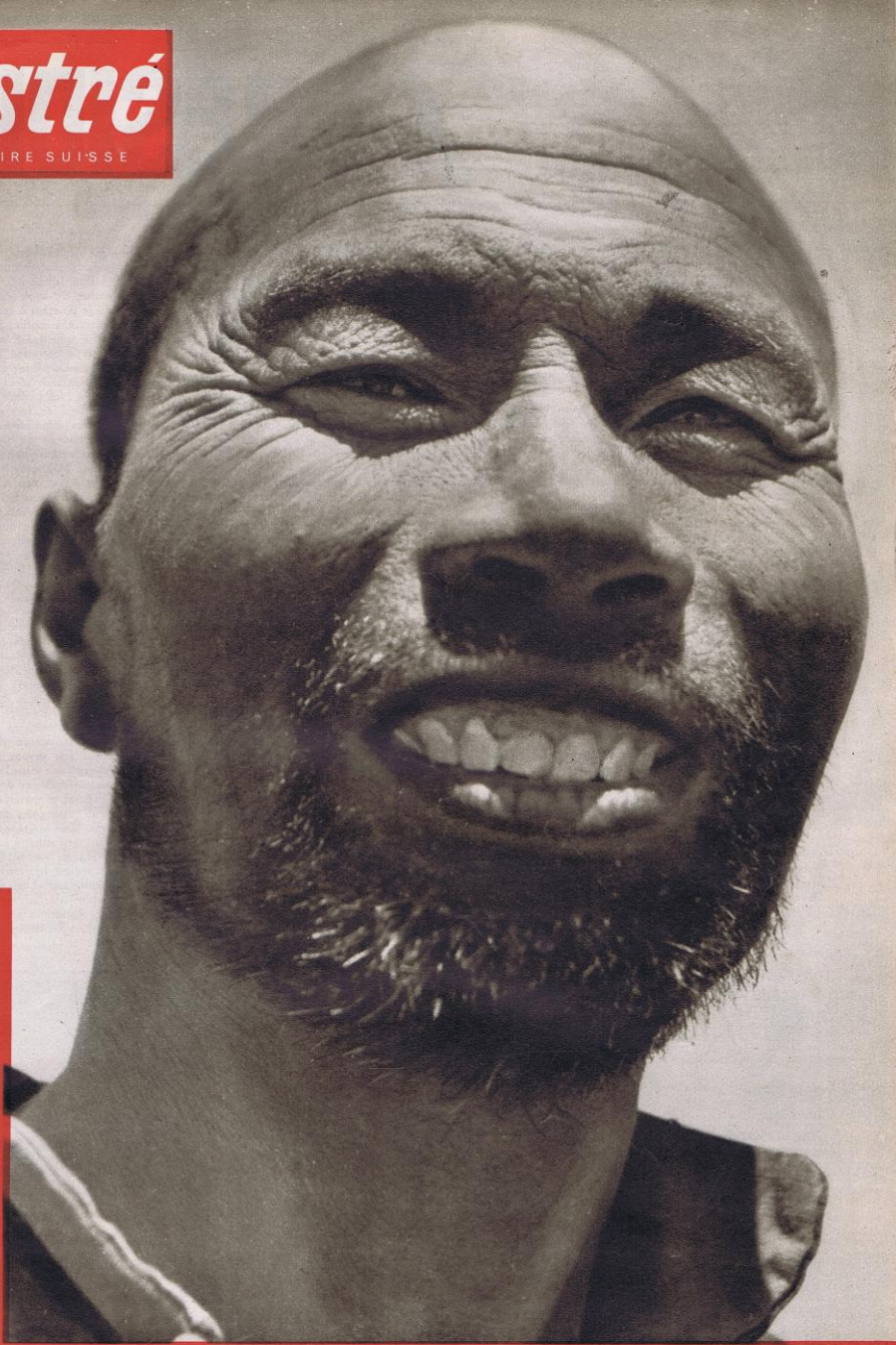
Au mois de janvier, à l'heure où la situation devenait singulièrement grave pour l'Axe en Afrique, l'Italie décida d'y envoyer son meilleur général : Messe. Rommel le chargea de la tâche la plus ardue : défendre l'arrière au cours de la retraite. Messe fit des prodiges. C'est lui qui repoussa l'attaque frontale sur la ligne du Mareth. Plus tard il retint la 5me armée britannique à Takrouna, et rendit peut-être inévitable, par sa résistance opiniâtre au nord d'Enfidaville, la manœuvre finale d'Anderson sur Bizerte et Tunis. Encombré, sans espoir, Messe refusa de se rendre tant qu'il restait des munitions. Il avait accompli son devoir jusqu'au bout.

De taille moyenne, Messe a les yeux vifs et doux. Ce Latin a le sens de la mesure, et a su se faire adorer de ses troupes en prenant sur lui-même les fatigues et les peines de chacun. « Jamais, écrit un de ceux qui purent le suivre en Russie, il ne faisait peser sur les autres son humeur ou ses chagrins personnels. Les jours les plus durs, il se montrait d'autant plus jovial et joyeux. Sa seule présence rendait la confiance. Et jamais il ne redoutait de payer de sa personne : Lors de la bataille d'Ivanowka sur le Don, sa plus belle victoire, Messe se trouvait tout près de la première ligne... Et en Tunisie, à l'heure suprême, il ne songea pas à séparer son sort de celui de ses soldats. Il partage leur captivité. »

J.-P. Bz.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



SOMMAIRE

Axe ou Japon ?

*

Ruptures de barrages

*

Rome sera-t-elle bombardée ?

*

La guerre des convois maritimes

*

La nébuleuse balkanique

*

De Wilson à Roosevelt

LE DRAME CHINOIS

A voir ce Céleste au bon rire, on ne songe guère que le pilier chinois du quadrilatère allié menace peut-être de chanceler. C'est ce qui expliquerait les démarches de Mme Tchang Kai-Chek aux Etats-Unis et l'importance revêtue par le problème Birmanie-Chine à la Conférence de Washington. D'où également le dilemme qui se pose aux Anglo-Saxons: doivent-ils viser tout d'abord à abattre l'Axe ? Ou le Japon constitue-t-il pour eux une menace plus pressante encore ? Reste, d'autre part, l'énigme de la neutralité russo-nippone. Le problème, on le voit, est ardu. — Notre collaborateur P. E. B. en examine les aspects essentiels dans l'article de fond: *Axe ou Japon ?* (Photo H. Leuenberger)

No 22 XXIII^e année — Parait le jeudi
Lausanne et Zofingue
27 mai 1943
Prix: 40 cts



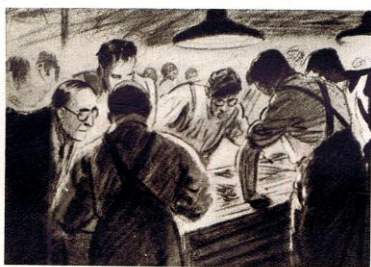
La proclamation de l'état de guerre marqua le début de la censure de la presse.

CHOSSES D'OUTRE-JURA

COMMENT S'EXPRIME LA PRESSE FRANÇAISE

3 juin 1943

Au lendemain du discours que prononça le maréchal Pétain, le 3 avril, le speaker du Radio-Journal de France, émis de Vichy, déclara avant de donner lecture de quelques extraits de presse : « Ce matin, les journaux paraissent tous avec de grosses manchettes sur le dernier message du maréchal de France, chef de l'Etat, ils ont sorti en caractères gras les passages essentiels de ce discours et la plupart des éditoriaux y consacrent une large place. » En effet, si vous aviez été en « zone libre » ce jour-là, vous auriez remarqué, en vous arrêtant devant les kiosques à journaux, les en-têtes des quotidiens. Les titres, tous sur cinq colonnes, variaient peu : « Un message du maréchal de France, chef de l'Etat » ou encore : « Hier soir, le maréchal de France, chef de l'Etat, s'est adressé aux Français. » Vous auriez été surpris et vous vous seriez dit que les journalistes français ont bien peu d'imagination, tant pour leur mise en page que pour leur rédaction. Mais vous ignoriez l'existence d'un organisme qui standardise la presse : la censure.



Fièvre nocturne : rédacteur en chef, secrétaire de la rédaction, metteurs en page s'affairent autour du « marbre ».

Instaurée le 2 septembre 1939 (ce fut la première mesure que prit le gouvernement après la déclaration de guerre et la mobilisation générale) la censure n'avait pour mission que le contrôle des informations militaires et tout ce qui s'y rattache. Au 25 juin 1940, au lendemain de l'armistice, la censure subsista. N'ayant plus d'informations militaires à contrôler, elle devint politique, morale, sociale. Peu à peu, elle resserra le bâillon appliqué à la presse. Elle ne devint vraiment draconienne qu'à l'arrivée au pouvoir de M. Pierre Laval. Installée à l'hôtel de la Paix à Vichy, elle fut alors rattachée au cabinet du chef du gouvernement.

Dès lors, les journaux furent considérés comme des « bulletins d'avis officiels ». Le moins de marge possible leur fut laissée, pour publier leurs informations particulières, ou conserver les rubriques principales qui faisaient leur originalité avant la guerre.

Lorsque le rédacteur en chef s'installe à son bureau, entouré de ses collaborateurs, il a rapidement conçu les deux pages qui constituent son journal.

C'est qu'à sa place il trouve une enveloppe : « Consignes de censure ». Ces consignes lui indiquent comment il doit disposer des seize colonnes (huit sur chaque page) qu'il a chaque jour à sa disposition. Les sujets lui sont indiqués ainsi que l'importance qu'il leur faut donner.

Lui sont également indiqués, la rédaction des titres, des sous-titres, des intertitres, les passages à mettre en valeur en utilisant des caractères gras, les articles qu'il devra obligatoirement publier (par exemple : les départs des trains de la relève, les réceptions du maréchal et de Pierre Laval, les articles de propagande anti-bolchévique, et les démentis opposés aux radios « étrangères »), puis les communiqués sur les opérations militaires (ils ne peuvent être qu'allemands, italiens et japonais), ensuite les notes d'orientation pour la rédaction de son éditorial (là, on lui demande d'insister sur tels ou tels points, de faire appel en faveur de telle ou telle mesure).

Lorsque le rédacteur en chef a ordonné son journal avec ses secrétaires de rédaction, et qu'il fait le compte de la place

Dans le monde moderne, la presse est par excellence le moyen d'expression des peuples. Aussi la liberté de la presse est-elle l'un des points essentiels des constitutions démocratiques. Dans les Etats ayant une autre forme de gouvernement, et, de manière générale, en temps de guerre, la presse ne peut dire tout ce qu'elle veut ni comme elle le voudrait. Qu'en est-il par exemple en France à l'heure actuelle ? C'est ce que l'intéressant article que voici, dû à un collaborateur très bien informé, expose à l'intention de nos lecteurs.

qui lui reste, il s'aperçoit en général qu'il peut disposer de cinq colonnes pour parler des choses et des faits qui intéressent vraiment le public. A savoir : le rationnement, le cinéma, les sports et les faits divers. Enfin, dans cette enveloppe « consignes de censure », le rédacteur en chef trouve la liste des sujets interdits. En voici quelques exemples : Ne pas parler d'une déclaration qu'aurait faite M. Daladier au procès de Riom, attaquant la politique de réarmement du maréchal Pétain avant la guerre. — Ne pas parler d'une prétendue entrevue Roosevelt-Churchill à Casablanca. — Ne pas publier une dépêche Havas se faisant l'écho de prétendus malentendus qui auraient surgi au sein du Q. G. allemand entre le Führer et ses généraux.

Ce sont ces interdictions qui constituent les informations les plus précises, celles avec lesquelles le rédacteur en chef se fait une opinion, et qu'il confronte avec les informations officielles qu'il a reçues de son poste d'écoute radiophonique et de ses correspondants à l'étranger.

C'est avec elles qu'en temps normal il aurait fait son journal. Aujourd'hui, il les garde pour lui et les enferme dans son tiroir.

Voici donc quelles sont les grandes lignes du fonctionnement de la presse en « zone libre ». Mais en réalité le contrôle de la censure est plus compliqué. Il existe la censure régionale (sise dans chaque grande ville et dont les consignes varient entre elles), la censure centrale (sise à Vichy, qui statue sur l'orientation générale de la presse), la censure du maréchal (vérifiant toute information ayant trait à la personne du chef de l'Etat) et les censureurs plus spécialisés (telles que celles de l'armée, de la marine, de l'aviation, du ravitaillement, qui contrôlent rigoureusement toutes les informations relatives à leur domaine propre).

Mais depuis l'occupation de la « zone libre », la presse est contrôlée par une nouvelle censure. Celle-là, très mystérieuse, très cachée qui opère dans la coulisse : c'est la censure allemande. Contrairement à l'attente de tous les journalistes, l'établissement de ce nouveau contrôle ne se fit pas le jour même de l'occupation. Plus de trois mois s'écoulèrent sans qu'aucun changement ne vint modifier le régime de la presse. Puis un beau jour, comme le rédacteur en chef s'étonnait de ne pas avoir reçu la décision du censeur régional pour la publication d'un de ses articles, celui-ci lui répondit : « Que voulez-vous, cela ne dépend pas de moi, votre papier est à la censure militaire. » — « Quelle censure militaire ? » demanda le rédacteur en chef. — « Si vous préférez, la censure allemande. D'ailleurs, ne vous effrayez pas, elle ne contrôle que les articles ayant trait aux questions militaires. »

Malgré cette assurance, le rédacteur en chef et tous ses confrères ne furent pas dupes. En effet, quoique pendant quelque temps les censeurs allemands se bornassent à n'examiner que les papiers militaires, la censure française ne fut bientôt plus que le pouvoir exécutif d'un organisme allemand. Les épreuves de tous les journaux, avant le tirage, sont obligatoirement soumises aux censeurs allemands; les consignes allemandes sont appliquées par les censeurs français; les censeurs allemands ont droit de regard sur toutes les informations, articles et photographies. La presse de « zone libre » avait vécu, la presse « française » ne l'était plus.

Ce sont là des mesures que quelques directeurs de journaux avaient prévues dès le 11 novembre 1942.

Estimant que la dénonciation par les Allemands des conventions de l'Armistice les libérait de leur attachement au gouvernement de Vichy (qui avait à leurs yeux représenté la France jusqu'alors), ils décidèrent de cesser la publication de leurs journaux. Ce fut le cas de trois grands quotidiens parisiens repliés depuis l'entrée des troupes allemandes à Paris, et d'un grand régional. Ils le firent avec habileté, provoquant, par des refus de publier des articles (qui, prétendraient-ils, n'étaient pas en harmonie avec la tenue de leur journal, ni sa clientèle), leur suspension *sine die*. Ils avaient alors trouvé le prétexte de suspendre leur parution au bon moment.

Combien de directeurs de journaux reprochent aujourd'hui de n'avoir pas su profiter de semblables occasions ?

Aujourd'hui, il est trop tard. Aucune discussion de consigne de censure n'est plus permise. Une dérogation ou un refus d'obéissance serait trop dangereux. Il y va de la liberté du directeur et du rédacteur en chef récalcitrants, la menace du camp de concentration est suspendue comme une épée de Damoclès, au-dessus de leur tête. Ils se sentent surveillés, tant dans leurs écrits que dans leurs propos et leurs réactions. Savent-ils toujours à qui ils ont affaire, même dans leur propre rédaction ?

Ainsi, tristement, jour après jour, le rédacteur en chef accomplit son ouvrage de fonctionnaire. S'il voulait renoncer, il serait considéré comme déserteur et traité comme tel. Il est rivé à sa tâche par des chaînes invisibles qu'il ne peut pas briser. Il sait qu'il fait un métier que sa conscience réprouve, que le public condamne impitoyablement. Il sait même qu'il en supportera peut-être un jour les conséquences. Mais, l'extraordinaire, c'est que tous ces journaux sont achetés. Lus ? Commentés ?



Tard dans la nuit, les morasses sont soumises à la censure.



Aux terrasses des cafés, chacun s'absorbe, le front soucieux, dans la lecture des dernières nouvelles. Photos PDL



Fabr. Handschin & Ronus S. A., Liestal

TRAINS DU DIMANCHE

MR VARE



Contusions

- Ah! ça, mais, tu es plein de bosses!
- Oui, j'étais dans le filet et la portière faisait courrant d'air, alors, chaque fois que j'éternuais, je me cognais la tête au plafond.



Voyage officiel

- Tiens, vous avez un chapeau claqué?
- Non, c'est mon tube, de cérémonie seulement j'ai dû voyager dans le soufflet.

La seule place

- Mais si, on peut très bien s'arranger: la petit tiendra la valise, je le prendrai sur mes genoux et je m'assierai sur les tiens.



Hygiène maternelle

- Ne pose pas tout le temps ta tartine sur les genoux du monsieur, tu vois bien que son pantalon n'est pas propre.



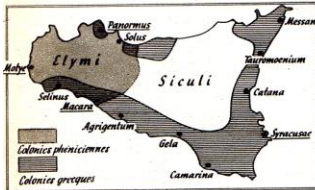
La Flèche

- Inutile de vouloir monter, c'est archi-complet.
- Tâchez de me faire quand même une petite place... je suis le mécanicien.

24 juin 1943

L'ATTAQUE DE LA

SICILE



La Sicile fut colonisée par les Phéniciens dans sa partie occidentale et par les Grecs le long de ses côtes méridionales et orientales, ainsi que sur certains points de la côte septentrionale. Puis vint la civilisation romaine d'où est issue la Sicile actuelle.

LES PONTS MÉDITERRANÉENS

Trois ponts conduisent naturellement d'Afrique et d'Asie mineure en Europe : Gibraltar, qui passèrent les Arabes, arrêtés à Poitiers par Charles Martel en 732. La Sicile, première grande route d'invasion, celle des Vandales, des Sarrasins, celle surtout des Carthaginois, à qui seule Syracuse sut résister. Le Pont-Euxin, qui conduisit les Turcs jusque sous les murs de Vienne.

LA SICILE

Mais la Sicile occupe une place à part. Sa superficie est de 25.740 km², avec environ 3.500.000 habitants. Les caps Faro, Passero, Boco marquent les trois angles de cette île triangulaire. Cotonniers, palmiers, bananiers, canne à sucre s'associent aux espèces méditerranéennes. Fertile, à l'époque romaine, elle était le grenier de l'Italie. Ses vins renommés forment le quart de la récolte vinicole de l'Italie. L'olivier couvre 120.000 hectares. C'est le pays des oranges, des citronnes, des amandes, des figues.



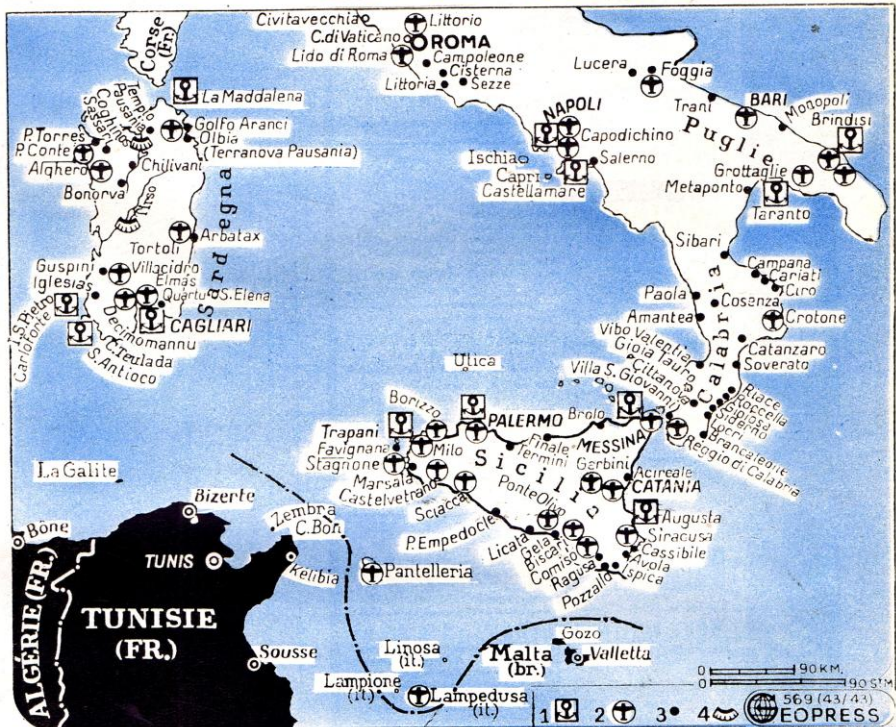
Toute la défense de la Sicile tient, si l'on peut dire, au trafic maritime reliant Messine au continent. Le détroit n'ayant que 3 km de large, on comprend que l'aviation alliée s'acharne sur cet objectif, vital pour la Sicile et ses défenseurs.

Mais ce ne sont ni les soieries, ni les lainages, ni les grandes raffineries de sucre de Messine, pas plus que les fabriques de tabac, d'essences végétales, ou la pêche

du corail qui attirent l'attention sur cette île, mais bien sa position stratégique.

LA STRATÉGIE

La Sicile borde le long couloir qui la sépare de la Tunisie, couloir étroit, resserré qu'il est à la hauteur du cap Bon jusqu'à 140 km. environ. L'île commande donc, avec la Sardaigne, par ses sous-marins et son aviation, dont les aérodromes sont fort bien aménagés, le détroit de Sicile, cette « allée des bombes » comme l'appellent les Anglais. Aucune opération, basée sur la Méditerranée, en direction de la France, de l'Italie ou des Balkans ne peut se dérouler normalement avec sur ses flancs la menace de cette Sicile qui coupe la Méditerranée occidentale de la Méditerranée orientale.



L'offensive aérienne des Alliés contre la Sicile, l'Italie méridionale et la Sardaigne au début de juin

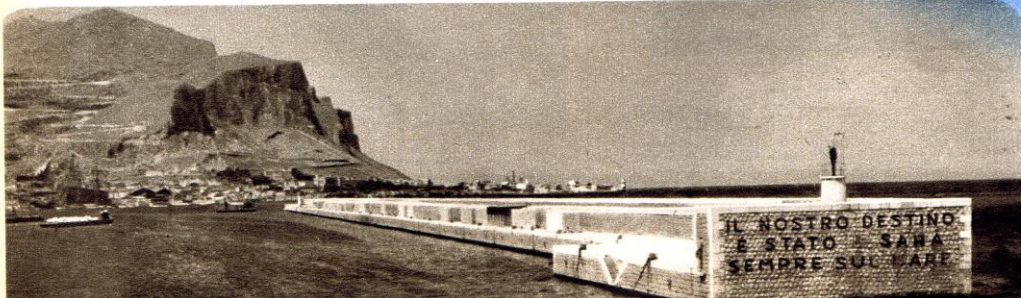
En blanc : territoires sous contrôle italien. (Depuis, les îles de Pantelleria, Lampedusa, Linosa et Lampione se sont rendues aux Alliés.) — En noir : territoires contrôlés par les Alliés. Bots bombardés : 1 = bases navales, 2 = bases aériennes, 3 = autres points stratégiques, 4 = barrages. (Carte GéoPress.) Voir également la carte en relief publiée le 27 mai.

Les grandes armées en voie de formation en Proche-Orient, soit en Egypte et en Syrie, n'atteindront leur potentiel un peu rapidement que lorsque le détroit de Sicile sera libre. Alors, les lents cargos en convois pourront faire la navette entre Gibraltar et les ports de base de ces armées. Navette de 7000 km, alors que par le cap de Bonne-Espérance, cette promenade exigeait 32.000 km. La Sicile conquise, un bateau des Alliés suffira au transport qu'effectuait auparavant deux bateaux de même tonnage. C'est en somme comme si l'on doublait subitement la flotte alliée de guerre et marchande destinée à ce secteur stratégique.

Enfin, la Sicile, la Sardaigne et la Corse conquises, ce sont les bases de l'attaque de l'Italie méridionale pour marcher, non pas contre la barrière des Alpes, mais contre ces fameux Balkans, à travers l'Adriatique, par une attaque



Voici plus de 2500 ans que les colonnes doriques s'élevaient à Sélinonte, près de Castelvetrano. Ce sanctuaire, détruit il y a 2200 ans, évoque encore avec majesté l'époque la plus brillante de la Grèce antique. Il en est de même pour les vestiges d'Agrigento, l'amphithéâtre de Taormina et Syracuse, fille de Corinthe. La Sicile constitue d'ailleurs dans son ensemble un véritable musée de diverses périodes de son histoire, marquée tour à tour par les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Arabes, les Normands, les Hohenstaufen, les Français et les Espagnols.



Goethe a qualifié de « plus beau actuellement avec ses forts et son (la coquille d'or) dans laquelle l'île italienne aussi remarquable avec ses rangées de squelettes, »



Le théâtre grec de Taormina sur la côte orientale de Sicile

Sise au pied de l'Etna, le célèbre volcan sicilien, Taormina, ville de 5000 âmes, est l'un des sites les plus remarquables de l'Italie, tant par la beauté des montagnes et de la mer que par celle de ses ruines antiques. Fondée quatre siècles avant J.-C. par des habitants de Naxos, autre localité de la Sicile d'alors, Taormina fut détruite en l'an 403 par Denys le Tyran. Maintenant encore, les vestiges du théâtre grec comptent au nombre des plus belles choses que l'on puisse voir en Sicile. Il y a également de nobles palais des XIV^{me} et XV^{me} siècle, des jardins suspendus remplis de plantes des pays chauds, une tour de l'époque des Sarasins, etc. En latin, Taormina s'appelait Tauromenium.

concentrique avec une colonne partant de la mer Egée ou du Pont-Euxin.

OBJECTIFS PROCHAINS

C'est pourquoi, Pantelleria tombée, la Sicile et la Sardaigne vont être attaquées. Elles ne le seront pas simultanément. L'opération sera sériée. La Sicile sera le premier objectif contre lequel vont se concentrer les efforts de l'aviation des Alliés et de la marine royale de Grande-Bretagne.

Cette attaque devait débiter par la prise de Pantelleria. On aurait grandement tort de sous-estimer la défense de la Malte italienne. Elle a joué un grand rôle dans la lutte méditerranéenne. Elle a exigé un effort technique puissant de son adversaire par ses vingt jours de superbe résistance. Et cet effort technique pèse dans le siège de l'Europe.

LA DÉFENSE SICILIENNE

La Sicile a perdu son puissant bastion : Pantelleria. Les côtes de l'île sont très bien fortifiées. Sur les 70 divisions



La défense des côtes siciliennes. Partout dans l'île, comme sur la péninsule elle-même, des trains d'artillerie ont été mis en circulation le long des côtes. En plus de canons à longue portée, ils sont munis, comme le montre cette photographie, de nombreuses pièces de D.C.A.

beau cap du monde » le Monte Pellegrino qui domine Palerme (et le défend : sans artillerie). Ces deux jetées puissantes s'allongent devant la « Conca d'oro » de Palerme brille comme une perle. A part Rome, il n'y a pas beaucoup de villes que Palerme grâce à ses innombrables églises, à ses cryptes des Capucins et, grâce aussi au Teatro Massimo, etc. Mais que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces splendeurs ?

environ dont dispose l'Italie, 32 sont dans les Balkans, 7 en France, 2 en Corse. Il en reste une trentaine destinées à la défense de la métropole. Il y en a peut-être 7 en Sicile et 7 en Sardaigne, complétées, il est certain, par des spécialistes allemands de l'aviation et de la D. C. A. Car il faut quelque 150 000 hommes pour défendre les côtes susceptibles d'être attaquées, dont la longueur est certainement inférieure à la moitié du pourtour de l'île. La Sicile volcanique et montagneuse est pauvre en routes et voies ferrées. Les réserves de la défense auront peine à rocamoler pour l'opposer aux débarquements suivis de têtes de pont. Mais le terrain montagneux est une arme défensive terrible à qui sait l'utiliser et la conquête intérieure sera dure. L'invasion se heurtera au soldat italien sobre et courageux qui a écrit les belles pages de Gondar, de Libye et de Pantelleria.

L'ATTAQUE DE L'ÎLE

Elle a commencé. Depuis longtemps l'aviation alliée pilonne cet objectif de 250 km. sur 150. Elle s'acharne sur les aérodromes de la Sicile et de l'Italie méridionale. Elle couvre de bombes les installations ferroviaires et les ports afin d'interdire les accès de la Sicile à tous renforts. Elle inquiète et grignote la flotte italienne qui risque de manquer



La défense de la Sicile dépend en grande partie de l'aviation et de la D.C.A. Dans cette tâche, les Italiens sont fortement épaulés par les Allemands du maréchal Kesselring. Celui-ci dispose, croit-on, d'une flotte aérienne. On reconnaît sur cette photo d'un aérodrome allemand en Sicile un avion-torpilleur et un Junker 58. — A droite: La Sicile est naturellement aussi une base idéale pour les sous-marins de l'axe en Méditerranée. Voici précisément deux sous-marins italiens rentrant à leur port d'attache.

le rendez-vous au moment de l'attaque. L'aviation isole l'île, elle l'isole davantage à l'heure H... A ce moment, elle coiffera la Sicile, en liaison avec les débarquements. Une fois les têtes de pont créées, la phase d'invasion sera comme toujours la plus difficile pour l'assaillant. L'aviation assaillante aura une dure tâche. Elle doit encore interdire les reconnaissances adverses durant les moments délicats de l'embarquement et de la traversée qui doit pouvoir s'effectuer en une nuit et sans lune. L'attaque s'exécutera sur la côte méridionale pour réduire la distance, mais surtout parce qu'elle est assez plate, alors que les autres côtes sont non seulement escarpées mais dominées de massifs montagneux difficiles. Attaque lancée en plusieurs points à la fois, afin d'induire en erreur le défenseur, l'obligeant à éparpiller ses forces.

Un débarquement est toujours une opération coûteuse et difficile. La flotte alliée aura un immense travail : convoyage des transports, et quels transports, il faut dix bateaux de 10.000 tonnes chacun pour transporter une seule division avec armes et bagages; engager le combat avec la flotte italienne; interdire tout transport ennemi par mer, par conséquent surveiller le détroit de Messine étroit et miné.

Ce n'est pas tout, sitôt l'action engagée, il faut nourrir la bataille, c'est-à-dire assurer jusqu'à 500 tonnes par jour par division au combat. C'est encore la tâche de cette flotte.

La 18^{me} armée alliée en Tunisie destinée à cette opération dispose d'effectifs au moins trois fois supérieurs de la garnison de l'île. Le succès de l'invasion dépendra de la surprise, ensuite de la coordination de l'aviation, de la marine et des troupes de débarquement.

Col. div. GROSSELIN.





de Vigier

Les Produits de Beauté scientifiques qui s'imposent par leur qualité
et qui vous assurent un résultat immédiat et surprenant

PRODUITS DE BEAUTÉ SCIENTIFIQUES

de Vigier

AGENCE GÉNÉRALE

POUR LA SUISSE
ALBERT MOSSAZ
32, rue du trente-et-un décembre Tél. 56510 Ch. Post. 18208
GENÈVE

POUR LA FRANCE
ALBERT MOSSAZ
26, rue de La Trémoille Téléphone Elysée 91 43
PARIS

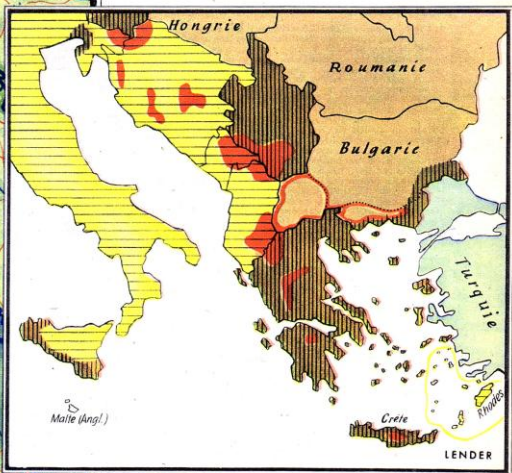
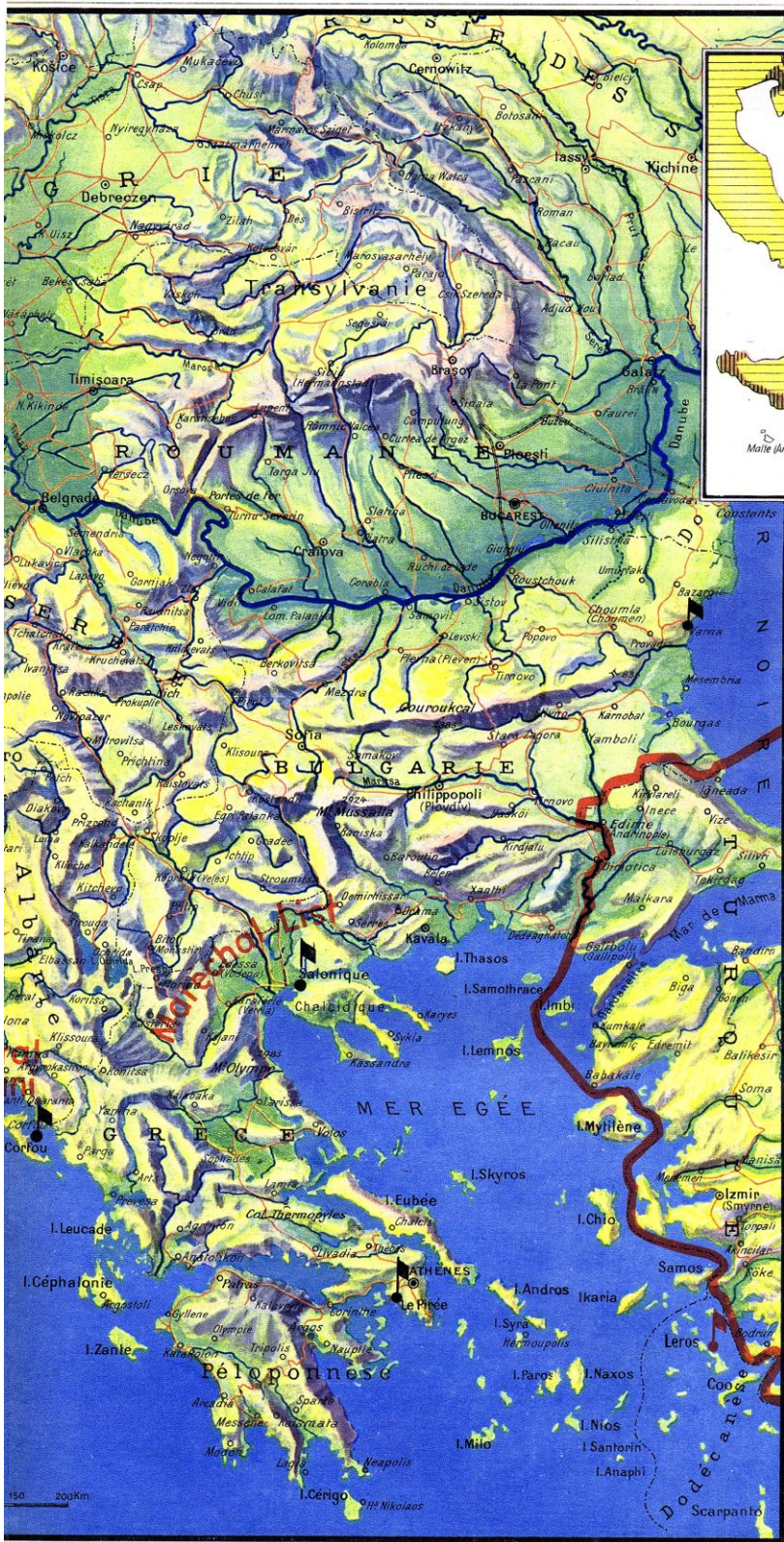
POUR L'ANGLETERRE
W. A. de Vigier ACROW Ltd.
18-21, Charterhouse-Square Téléphone Clerkenwell 5549
LONDON E.C.1







En vente dans les pharmacies, drogueries, parfumeries et dans les bons salons de coiffure

8 Juillet 1943








Roto-héliochromie Ringier & Cie S.A., Zofingue. - Cartographie Kümmerly & Frey, Berne.



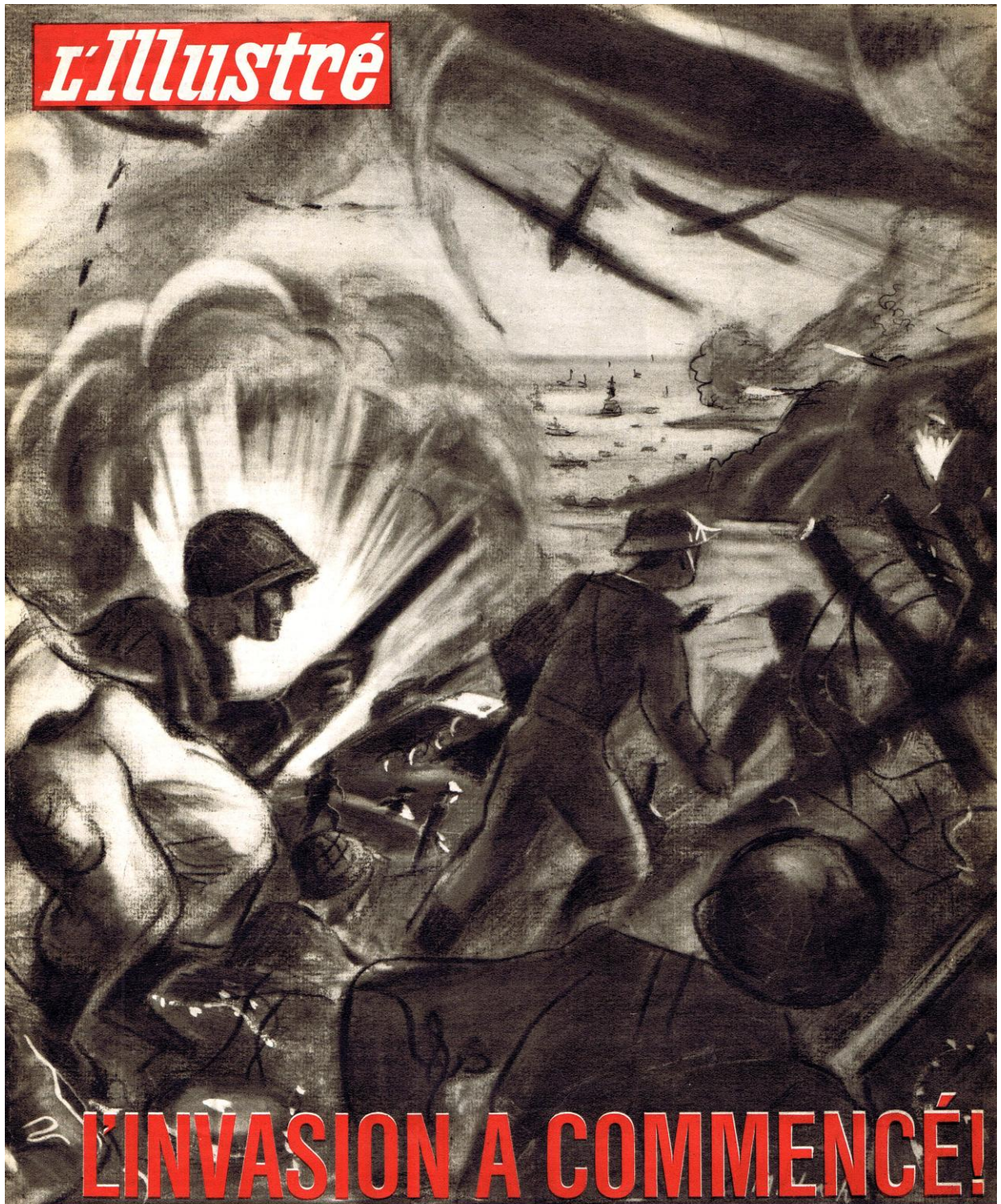
-  Territoires italiens et étrangers dont les Italiens ont la défense : colonie du Dodécanèse, royaume d'Albanie, territoire de l'Etat yougoslave en Slovaquie, Dalmatie, Croatie, Monténégro.
-  Territoires occupés par les Allemands : Slovaquie occidentale (Styrie méridionale et Carinthie méridionale), Vieille Serbie, Grèce et Crète, ou territoires des alliés italiens et bulgares où l'aide allemande est particulièrement visible (Sicile, Trieste, Thrace orientale).
-  Territoires d'alliés du Reich, dans lesquels (comme en Hongrie), en principe, il n'y a pas de troupes allemandes ou (comme en Roumanie et dans la plus grande partie de la Bulgarie) il n'y a presque que des troupes d'état-major, destinées au contrôle bien plus qu'à l'aide.
-  Turquie, neutre.
-  Grands corps de guerriers et de partisans, dont le rayon d'action ne peut être déterminé que très approximativement : en Crète, dans le Péloponnèse, la Thessalie ; sur les frontières de l'Albanie méridionale, du sud-ouest de la Serbie, de la Macédoine occidentale ; région des « Montagnes noires » avec le sandjak de Noir-Bazar et la Serbie occidentale du centre ; Bosnie-Herzégovine, Dalmatie, Slovaquie.
-  L'armée bulgare, destinée non pas seulement à la défense du pays, mais aussi à assurer la « tranquillité » sur certains territoires grecs et yougoslaves qui comprennent spécialement les turbulents héros macédoiciens. Le centre Salonique (avec les côtes de la Thrace) est, par contre, du ressort de l'occupation allemande, qui y a installé le haut-commandement de toute la défense des côtes balkaniques.

La bataille d'Italie a commencé

Le nouveau ministre de la propagande italienne a parlé de « l'heure du courage » qui est arrivée pour son pays. Comme un présage, les bombardiers planent dans le ciel des villes d'Italie. L'air est lourd comme avant l'orage. Le défenseur lui-même croit possible une attaque prochaine sur une des grandes îles ou même en tête de pont contre le continent italien. La marine et la flotte aérienne alliées tenteront d'isoler les trois îles. Phase d'usure et d'intimidation. Puis suivront les phases d'attaque. Le débarquement et la conquête de ces îles ou terrain difficile peuvent être une opération très coûteuse en pertes. Les Italiens subissent aussi une dure guerre des nerfs. Malgré cette double offensive par les airs, le front de résistance ne semble pas annoncer de brèche. Attaqués sur leur sol, les Italiens tiendront-ils avec la même fermeté ? La guerre nous le dira.

-  Les lignes rouges continues, qui entourent la Suisse et figurent sur le front sud, représentent d'une part notre neutralité, de l'autre les limites de la sphère de l'Axe en Méditerranée.
-  La ligne rouge hachée limite les territoires qui ne sont pas encore sur le « front » de la zone de guerre de la Sardaigne et de la Sicile et des neuf provinces de la péninsule qui, le 19 juin, ont été déclarées par M. Mussolini zone d'opération.
-  La place des noms des quatre commandants de secteur indiquent les sphères d'opération où les deux commandants italiens et les deux commandants allemands détiennent le commandement en chef.
-  Points d'appui principaux des fronts côtiers défendus par les Italiens.
-  Charnières essentielles de la défense côtière allemande.

L'Illustré

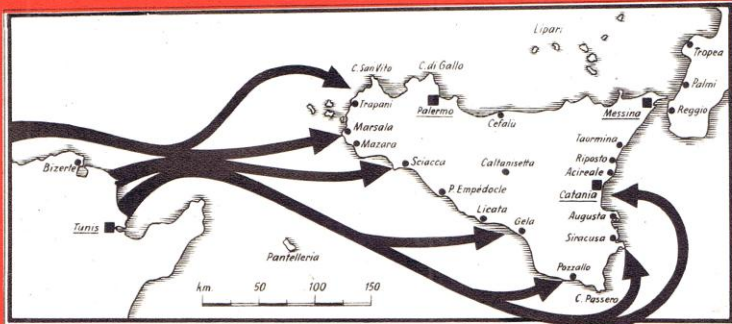
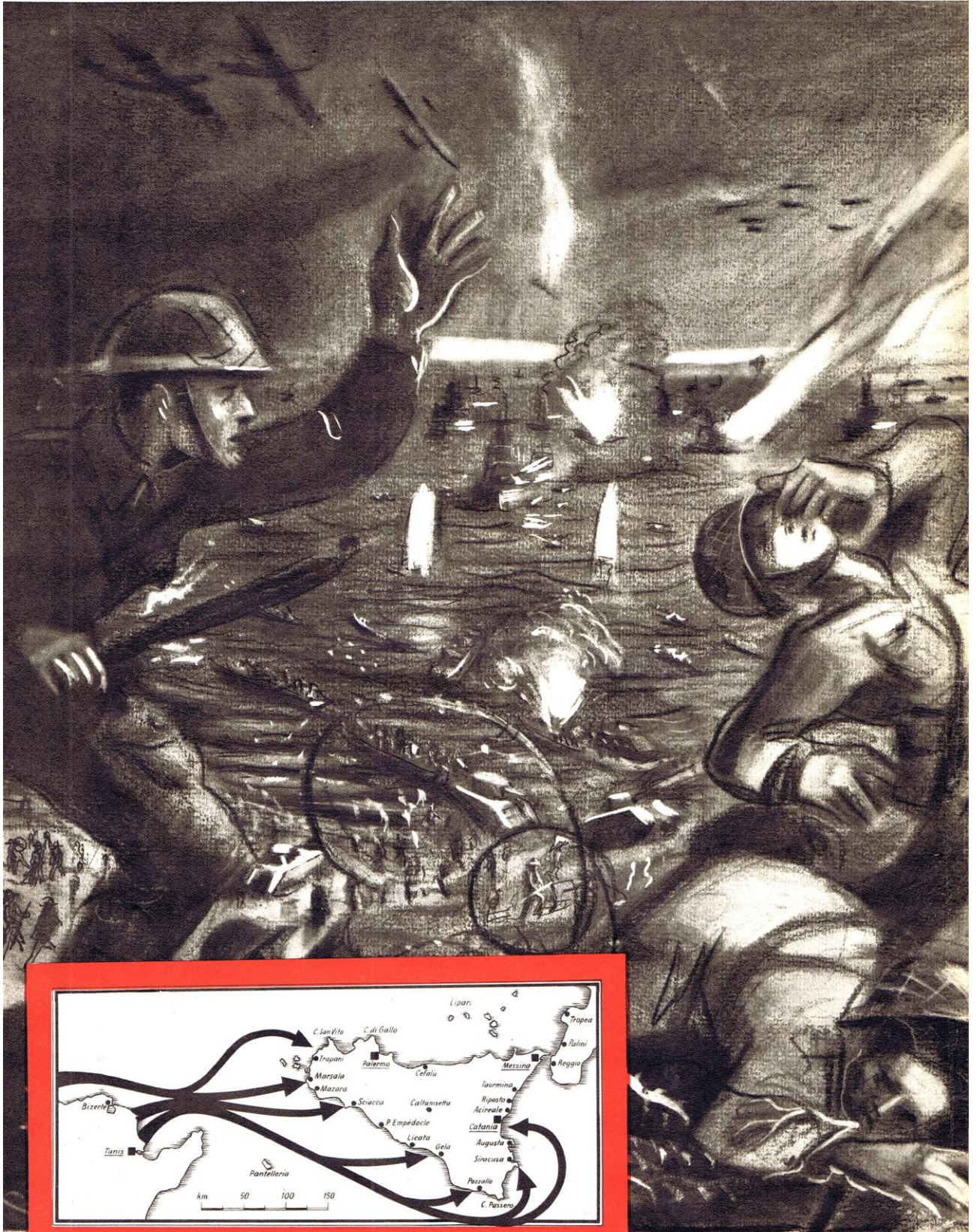


L'INVASION A COMMENCÉ!

Le 10 juillet marque un nouveau tournant dans la guerre qui embrase le monde depuis tantôt quatre ans. Après l'achèvement de la campagne d'Afrique et la prise de Pantelleria, voici que les Alliés s'élancent à l'assaut de la forteresse Europe en prenant pied sur le sol millénaire de la grande île de Sicile. L'opération, très risquée, sera-t-elle de longue haleine ou, au contraire, poussée rapidement? En tout cas, elle sera dure de part et d'autre. Composition inédite de Marcel North.

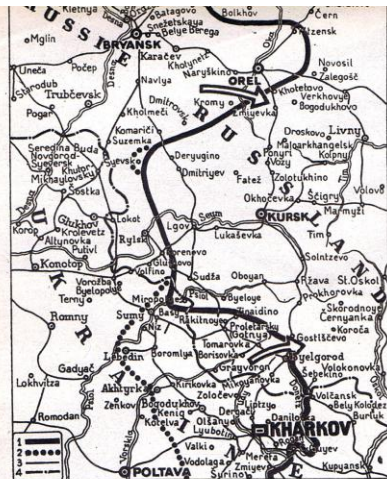
← Déployez la double page de couverture pour voir notre dessin dans son ensemble!

No 29 · 15 juillet 1943
Lausanne et Zofingue · Prix 40 cts
XXIIIe année — Parait le jeudi

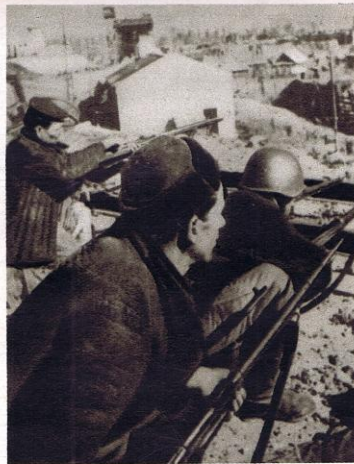


« Le commencement de la fin... »

C'est en ces termes que le président Roosevelt a annoncé l'invasion de la Sicile au général Giraud, son hôte. Les premiers débarquements ont été effectués sur plusieurs points des côtes ainsi que notre carte le montre. Ils furent précédés et couverts par d'intenses bombardements aériens et navals. Un pilote américain raconte qu'on apercevait partout des incendies, et qu'il n'avait encore jamais vu autant de navires assemblés. Les chaloupes se comptaient par centaines. La bataille fut maintenant pleine, les 400.000 soldats de l'Axe n'étant pas disposés à permettre à leurs adversaires de se livrer à une simple promenade militaire. Le d'ordre de Mussolini à l'armée italienne n'estil pas : « L'ennemi qui posera le pied sur nos plages y restera dans la position horizontale ».



La bataille qui fait rage entre Orel et Bjalgorod. 1 = le front du 21 mars au 5 juillet. 2 = ligne atteinte par les Russes le 4 mars, puis abandonnée par eux. 3 = chemins de fer. 4 = frontière russo-ukrainienne. Les flèches montrent la direction de l'offensive allemande déclenchée le 5 juillet. — Carte dressée d'après les indications allemandes et russes.



Combattants russes postés aux abords d'une voie ferrée.

VIOLENTE REPRISE DES OPÉRATIONS EN RUSSIE



La bataille germano-russe actuelle fait une consommation prodigieuse de matériel. Voici des Russes s'efforçant de mettre hors de combat un énorme tank allemand.



L'emploi intensif d'avions et de chars d'assaut oblige Russes et Allemands à disposer d'impressionnantes réserves d'essence. Celle que l'on voit ici appartient aux Allemands.



Maréchal v. Kluge. C'est ce spécialiste des blindés qui dirige l'offensive allemande entre Orel et Bjalgorod.



Gén. Rokossovsky, commandant des forces russes entre Orel et Bjalgorod. Sa tactique vaut de lourdes pertes aux Allemands.



Général Schukov (ou Jukov), défenseur de Moscou en 1941, fait face aux Allemands dans le secteur menacé de Koursk.

Le général Giraud s'est rendu auprès du président Roosevelt pour activer et coordonner le réarmement de l'armée française.

L'offensive alliée dans le Pacifique Sud-Ouest. 1 = territoires alliés. 2 = îles occupées par les Nippons. 3 = bases alliées. 4 = bases japonaises. Les flèches indiquent les débarquements effectués par les Alliés le 30 juin. — En bas, à gauche: la guerre en Nouvelle-Guinée; à droite: les opérations aux Solomons. D'après les sources des deux camps.

LE GÉANT PARTOUT

Tard engagée, la campagne d'été 1943 fait rage sur tous les fronts : l'offensive contre le Japon fut déclenchée le 30 juin, la bataille s'est rallumée en Russie le 5 juillet, et les Anglo-Américains ont débarqué en Sicile dans la nuit du 10. Effort synchronisé, mais non simultané. Les adversaires, après avoir poussé la guerre des nerfs jusqu'aux limites du raffinement, ont usé de toutes les feintes imaginables. L'expédition sicilienne a été précédée de la reprise russe, et dans l'intervalle, la presse anglo-saxonne a prétendu que l'aventure du second front, trop risquée, ne serait pas tentée avant 1944. Allemands et Russes se défendent d'avoir été les premiers à attaquer : chacun se ménage ainsi un alibi en vue d'un échec éventuel.

ABCÈS DE FIXATION EN RUSSIE

Il semble bien pourtant qu'entre Orel et Bjalgorod, la Wehrmacht avait posté des forces assez imposantes, puisque von Kluge, après cinq journées de lutte, a pu annoncer une avance appréciable : 50 kilomètres en profondeur en direction de Koursk. Mais cette percée du front n'a pas de caractère décisif. Ce n'est pas par là qu'on peut tenter de prendre Moscou, ni revenir vers Rostov et Stalingrad. L'avantage remporté à Bjalgorod serait tout local. Mais il peut servir à user les forces adverses. Sans s'accorder sur les chiffres, les bulletins des deux armées aux prises reconnaissent que la consommation de matériel est formidable. Le 10 juillet, les Allemands assuraient avoir détruit 1516 chars et 1112 avions soviétiques. De leur côté, les Russes déclaraient avoir anéanti au 9 juillet 1850 chars et 810 avions de l'Axe. Les arguments des deux partis se justifient d'ailleurs. Le maréchal Staline peut fort bien, par un abcès de fixation, tenter d'immobiliser en Russie des forces allemandes. Il importerait même de précéder de quelques jours l'attaque alliée en Sicile afin d'attirer à l'Est des forces qui auraient été précieuses pour les Italo-Allemands en Méditerranée. De leur côté, les Allemands peuvent avoir pris les devants pour enlever aux Russes l'initiative de l'attaque et pouvoir à leur gré diriger la défense du Sud.

DÉBARQUEMENT EN SICILE

Car la partie engagée en Sicile est une entreprise des plus risquées. Il ne s'agit pas seulement d'opérer comme jadis aux Dardanelles un dangereux débarquement sous le feu ennemi, ni même comme en Crète de lancer par le moyen du parachute une force expéditionnaire capable de maîtriser un adversaire relativement peu nombreux : dans l'île grecque, Freyberg n'avait que 35.000 hommes, tandis que Guzzoni dispose en Sicile de 300.000 soldats, et peut mettre en ligne plusieurs divisions blindées. Les Anglo-Saxons ne sauraient espérer l'emporter si ils coupent par des raids incessants les communications germano-italiennes au détroit de Messine. Tâche ardue, même pour qui possède la maîtrise de l'air. On conçoit qu'Eisenhower adresse aux Italiens un appel idéologique et s'efforce de provoquer des défections dans leurs rangs.

Si périlleuse est cette entreprise que l'on peut même douter que le général américain ait vraiment l'intention d'attaquer en même temps la Sardaigne et la Corse. Certes, la possession de ces deux îles serait fort utile aux Alliés. Car ils seraient alors en mesure de faire peser de là une menace des plus graves sur les côtes de toute la péninsule, ainsi que sur tout le Midi français. Mais en parlant à Washington avec Giraud de cette éventualité, le président Roosevelt n'a-t-il pas simplement tenté d'obliger l'état-major de l'Axe à éparpiller ses forces ? Pour réussir en Sicile, l'attaque anglo-américaine doit user de moyens inédits. Ne serait-il pas naturel d'éprouver leur efficacité avant de se lancer dans une autre expédition ? Il se peut. Mais il se peut aussi que les Alliés se croient assez forts et aient dans leurs arsenaux secrets une confiance suffisante pour risquer deux ou même trois expéditions simultanées. Déjà, cependant un second front existe en Occident. Et la promesse qu'avait faite dès novembre le général Marshall, est tenue.

RÔLE AMÉRICAIN

Aucune des trois opérations de cet été n'aurait été possible si les Etats-Unis n'étaient pas intervenus dans la guerre. C'est leur matériel, et sur deux fronts ce sont leurs troupes qui donnent aux Alliés la supériorité numérique. Enfin, c'est grâce à leur effort naval que la sécurité des convois a été en grande partie rétablie, les sous-marins rendus partiellement inefficaces, et le ravitaillement de tous les fronts assuré.

En Russie, les Allemands ont déclaré trouver contre eux 5000 chars américains. Pendant plusieurs mois, les Soviétiques ont reçu le 25 % des livraisons américaines fournies au titre de la loi Prêt et Bail, et depuis avril le 45 % ! Mais les Etats-Unis ont fait davantage encore. Ils ont transporté en Russie tout une fabrique Ford de pneus et plusieurs autres manufactures, y compris les ouvriers et les machines. Le *New York Times* put écrire le 16 mars : « La Russie ne pourrait gagner seule cette guerre ». En effet, c'est à l'aide américaine que les Soviétiques doivent leur maîtrise actuelle de l'air, et de parvenir ainsi à réduire jusqu'à présent la plus grande offensive allemande à des proportions locales.

¹ Relire à ce sujet « L'attaque de la Sicile », par le col. div. Grosselin dans notre No 26. (Réd.)

AMÉRICAIN A L'ŒUVRE

PUISSANCE DE L'U.S.A.F.

La guerre actuelle marque le triomphe de l'aviation. C'est à sa supériorité aérienne en tout premier lieu que l'Axe doit les succès qu'il remporta pendant les deux premières années du conflit. Au printemps de 1941, l'Amérique ne produisait encore que 1500 avions par mois. En mai 1943, 7200 appareils quittaient les chantiers américains. Le 29 avril, les chiffres officiels étaient de 50.000 appareils produits en 1942 et de 108.000 pour 1943. Si à ces totaux, on ajoute la production britannique (qui a triplé depuis 1941) et celle de la Russie, on conçoit que l'Axe ne puisse probablement plus contester la supériorité aérienne des Alliés que par surprise, uniquement dans des secteurs isolés, et temporairement. Cet avantage permet à la R.A.F. et à l'U.S.A.F. de bombarder sans répit les industries de l'Axe et, par conséquent, de paralyser toujours plus la production aéronautique et l'aviation germano-italiennes. Sans doute, les méthodes de défense allemandes se développent-elles. Mais malgré cela les pertes anglo-américaines sont minimes, comparées à la puissance de remplacement des industries de guerre des Alliés. Une information allemande assurait, l'autre jour, que l'adversaire avait perdu en un mois 1200 avions et 3000 aviateurs... Mais les Etats-Unis ont en service 1,5 millions d'hommes dans l'aviation, et engagent tous les jours des volontaires.

La supériorité de l'arme aérienne américaine coûte déjà cher à l'Axe. Selon M. Stimson, ministre de la guerre, qui vient d'arriver à Londres, les Italo-Allemands perdirent 2000 appareils contre 770 au cours de la campagne de Tunisie. Pantellaria et Lampedusa, où 14.000 prisonniers se sont rendus, ont été prises uniquement par l'aviation, et ne côutèrent, a dit M. Stimson, que quelques avions et 40 hommes en tout aux Alliés.

SUS AUX SOUS-MARINS!

Le principal espoir de l'Axe, selon de nombreux témoins, réside dans l'efficacité de l'arme sous-marine. Des prisonniers allemands faits en Tunisie se sont déclarés sûrs de la victoire grâce aux sous-marins de Doenitz. Or, les chiffres des pertes alliées, dans ce domaine, ont été considérablement réduits, si bien que le *New York Times* a pu parler de « victoire de l'Atlantique ». Ce succès est dû aussi à l'aviation américaine. Des porte-avions patrouillent d'immenses secteurs océaniques bien loin de la route suivie par les convois, permettant ainsi aux avions de surveiller la mer sur de grandes distances. Le sous-marin ne peut lutter contre l'avion et ne lui échappe qu'en plongeant. Mais en plongée, sa vitesse est minime. En le maintenant ainsi fort loin des convois, on l'empêche de s'en approcher la nuit, seul moment où il peut attaquer à l'abri des avions.

L'aviation américaine joue enfin un rôle de tout premier plan dans la campagne d'Océanie. La supériorité américaine y est si nette que les avions japonais se risquent de moins en moins contre les escadrilles de MacArthur. Ainsi a été remportée la victoire navale de Koula (5 juillet). L'amiral hollandais Helfferich vient de déclarer que les Alliés occuperaient, après Munda qui vient de tomber, l'importante base de Rabaul. La chute de cette place ouvrirait la route des Philippines à la flotte américaine. Les Nippons ne pourront probablement pas arrêter les Américains sans livrer la grande bataille navale où ils joueront l'existence de leur flotte. Ainsi la décision pourrait intervenir en Extrême-Orient plus tôt qu'en Europe.

INVENTIONS ET PERSPECTIVES

L'aviation, très populaire en Amérique, est le dada des inventeurs. Kaiser, dont les fabriques se trouvent sur la côte pacifique, construit deux grands avions de transport par mois, utilisés pour ravitailler la Chine. L'aviateur Barr vient de découvrir une machine à lancer avec précision les bombes de 500 kilogrammes. Des troupes ont été transportées, la semaine dernière, à travers l'Atlantique par un « train aérien ». C'est aussi en planeur qu'une partie des débarquements s'opèrent en Sicile. Un seul avion peut en tirer 30, dont certains contiennent même des tanks légers. Constantement sortent de nouveaux modèles, sans qu'aucun bombardement vienne, comme dans la Ruhr, gêner l'activité fébrile des usines américaines. Un million de tonnes de débarqueurs amphibies sont en construction depuis plusieurs mois, et sans doute déjà en service.

La production des navires de transport est déjà de 1.800.000 tonnes par mois, et sera de 20 millions cette année. Les vides creusés par les sous-marins sont maintenant largement compensés. Et les plaies de Pearl Harbour étant désormais pansées, la flotte des Etats-Unis peut disputer aux Japonais la maîtrise du Pacifique. Jusqu'ici celui-ci a refusé le combat. L'armée, enfin, pratiquement intacte, est portée à 12 millions d'hommes.

Cette puissance énorme est celle que l'Axe doit affronter aujourd'hui avec des forces qui ont derrière elles quatre années de lutte. Sans doute, la « forteresse Europe » est-elle bien défendue. Mais ses boulevards s'étendent sur des milliers de kilomètres. Les Alliés chercheront le défaut de la cuirasse. Et l'assiégé ne peut guère attendre de secours que du découragement de l'assaillant. Or, le géant américain vient seulement d'entrer dans la lice et brandit sa massue.

10 juillet 1943. P.-E. B.



Comment s'effectue un débarquement de troupes d'assaut américains.

LA BATAILLE DE SICILE



Les points de débarquement entrant principalement en ligne de compte sont naturellement les plages.



Général Guzzoni, commandant de forces italiennes (300.000 hommes)

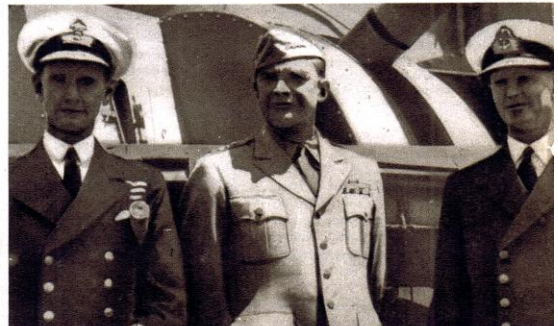


Parachutistes américains. Les Alliés ont lâché de nombreux parachutistes, mais leurs adversaires affirment en avoir anéanti ou capturé une proportion importante.

LES DÉFENSEURS DE L'ILE



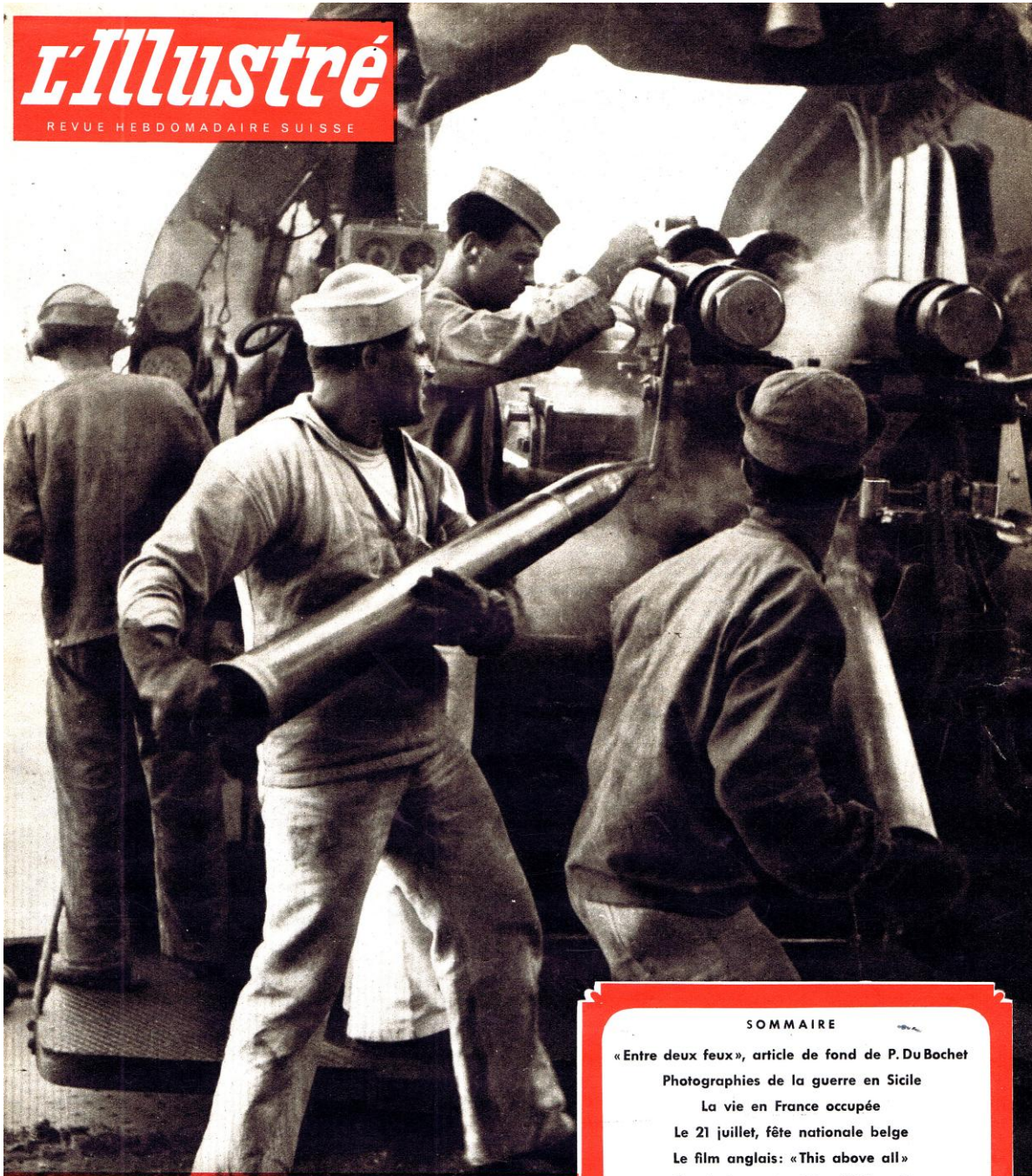
Maréchal von Kesselring, commandant des forces allemandes (100.000)



Les chefs de l'invasion : le vice-amiral Willis, directeur des opérations techniques de débarquement; le généralissime américain Eisenhower et l'amiral Cunningham, commandant des forces navales en Méditerranée.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



OÙ EST LA FLOTTE ITALIENNE?

L'une des surprises de l'expédition de Sicile a été l'absence de la flotte italienne des eaux de la grande île. La flotte royale manque certes de croiseurs, de torpilleurs et de porte-avions. Elle a aussi été touchée à la Spezia par de hardis bombardements aériens. Il se peut enfin qu'elle soit disloquée entre le dit port et celui de Pola. Elle n'en constitue pas moins, avec d'excellents navires de ligne comme le «Vittorio Veneto» et le «Littorio», un redoutable atout. On se demande donc si l'amiral Riccardi réserve sa flotte pour un engagement encore plus important. Quoi qu'il en soit, la marine de guerre italienne n'a pas empêché l'immense convoi allié — long de 60 km — d'aborder les rivages siciliens et d'y porter la guerre. — Ci-dessus, des artilleurs de la flotte italienne.

SOMMAIRE

«Entre deux feux», article de fond de P. Du Bochet

Photographies de la guerre en Sicile

La vie en France occupée

Le 21 juillet, fête nationale belge

Le film anglais: «This above all»

Que font nos conseillers fédéraux?

Les lettres romandes par Ed. Martinet

Mode, échos, nouvelles, actualités, etc.

No 30 - 22 juillet 1943

Lausanne et Zofingue - Prix 40 cts

XXIII^e année — Paraît le jeudi



L'essentiel...

est d'exiger toujours et partout,
pour vos copies et agrandisse-
ments, un papier de haut rende-
ment photographique et de
renommée mondiale

Agfa

Lupex

pour copies par contact

Agfa

Provira

pour agrandissements

Renseignez-vous auprès de votre fournisseur!

L'Illustré
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



1^{ER} AOÛT 1943

Photo Labhart - Rotohéliobromie Ringier & Co S.A., Zofingue

Cette fraîche photographie en quatre couleurs évoque non seulement l'Engadine et sa poésie, mais surtout la douceur de la paix helvétique. Pour la quatrième fois en effet, la Providence permet à notre pays de célébrer le 1^{er} août à l'écart du tumulte des armes. En sommes-nous suffisamment conscients et reconnaissants ?

No 31 - 29 juillet 1943
Lausanne et Zofingue - Prix 40 cts
XXIII^{ème} année - Paraît le jeudi

Les sensationnels événements d'Italie

29 juillet 1943

Quand la nouvelle se répandit, dans la nuit de dimanche à lundi, que M. Mussolini venait de donner sa démission et que le roi Victor-Emmanuel l'avait acceptée et avait chargé le maréchal Pietro Badoglio de prendre la direction du gouvernement, la gravité de la situation dans laquelle se débat l'Italie apparut aussitôt nettement. « Tous les Italiens, disait le roi dans sa proclamation, savent les graves blessures qui ont lacéré le sol de la mère-patrie... » L'Italie saigne. Ses villes sont martelées jour et nuit par les bombardiers ennemis. Toutes ses colonies sont occupées. Son territoire métropolitain est envahi. Le peuple désire la paix ardemment, comme l'Europe entière. — Pour sauver le pays qui est, avec tant de raison, si jaloux de ses traditions antiques, le roi a fait appel à un grand soldat. Une fois de plus, un peuple dans la détresse confie sa destinée à un homme qui est au-dessus de la politique et qui, par son caractère autant que par ses capacités, paraît digne des responsabilités dont on le charge. Fidèle à la parole donnée, il exécutera scrupuleusement la charge qu'il a reçue, et celle-ci, disait-il dans sa proclamation, « est claire et précise ». « Quiconque, ajoutait-il, s'imagine qu'on peut interrompre un développement normal ou quiconque cherchera à troubler l'ordre public, sera frappé sans merci ». Quel sera le développement normal et quels seront les événements qui vont sans doute se précipiter ? Un fait capital marque de toute façon cette date du 25 juillet 1943 : l'Italie serre les rangs autour de la royauté qui paraissait s'effacer depuis plus de vingt ans derrière la forte personnalité de M. Mussolini, et Victor-Emmanuel, après avoir pris le commandement de ses armées, confie les rênes du pouvoir à un homme qui n'a jamais caché ses tendances antifascistes et qui est un des plus fidèles serviteurs du pays.



Le roi Victor Emmanuel III, commandant suprême des armées italiennes.



Le prince héritier Humbert est à la tête de l'armée qui défend le Sud de l'Italie.



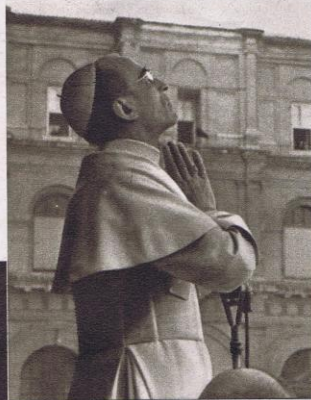
Quand l'Italie entra en guerre contre la France en 1940, le maréchal Badoglio fut nommé généralissime des armées italiennes, poste qu'il abandonna au début de la campagne de Grèce. Notre photo montre le nouveau chef du gouvernement (à gauche) à côté de Mussolini, assistant à un défilé de troupes en 1940.



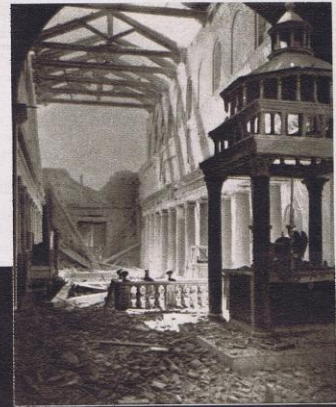
Pendant la guerre de 1914-18, Badoglio fut nommé sous-chef de l'État-major général italien en 1917. Et il joua un rôle important dans les opérations qui marquèrent la fin de la guerre.



Lors de la guerre d'Éthiopie, le maréchal Badoglio conduisit les armées qu'il avait sous ses ordres à Addis-Abeba. Le roi lui conféra le titre de duc d'Addis-Abeba. — Cette photographie date de cette campagne africaine, en 1936.



Après le bombardement de Rome, le pape Pie XII a exprimé son émotion profonde en visitant les ruines des quartiers atteints.



L'intérieur de la basilique de Saint-Laurent hors-les-murs. Les monuments les plus précieux se trouvant dans l'église, les fameuses fresques anciennes notamment, ne sont, paraît-il, pas endommagées.



Sur les plages siciliennes, les soldats alliés font la chaîne pour transporter les munitions.



Le général Patton, commandant de l'armée américaine qui avança rapidement en Sicile, après avoir débarqué à Gela et Licata. Elle occupa en fin de semaine les importants ports de Palerme, Marsala, Trapani.



Palerme, capitale de la Sicile, est l'une des plus belles villes d'Italie.



La ville de Reggio de Calabre, proche de la Sicile, est maintenant directement menacée par les armées alliées.

L'OFFENSIVE CONTRE OREL



Une formidable bataille est en cours sur le front de l'Est. Les Russes s'approchent d'Orel et les Allemands soutiennent un rude effort pour contenir leur avance. Pour parvenir jusqu'à ses lignes de combat, l'O.K.W. a fait construire plusieurs routes de ce genre, à travers les forêts dévastées.



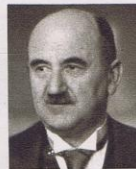
Défenses allemandes sur le front d'Orel. Le mauvais temps dure là-bas depuis des semaines et l'eau envahit les tranchées que les soldats cherchent vainement à vider.



Le général allemand Model est à la tête de l'armée allemande que les Russes cherchent à encercler à Orel.



Le populaire prêtre Siegen, de Kippel (Lutschental) vient de recevoir de l'université de Fribourg le titre de Dr honoris causa. (Photo Luscher, Nyon)



M. Johannes Huber, conseiller national socialiste de Saint-Gall, vient de décliner toute nouvelle réélection. Il a joué un rôle en vue à Berne pendant près d'un quart de siècle.



M. Martin Christoffel, le nouveau champion suisse d'échecs. Il a remporté son titre au championnat national de St-Gall, devant le maître Grob, ancien champion.



Le policier lausannois F. Frisler fut gravement blessé lors d'une tragique chasse à l'homme qui bouleversa la capitale vaudoise la semaine dernière.



Un accident d'aviation a coûté la vie, en Alaska, à un des chefs de l'armée américaine, le général américain Upshur.



Dans le quadrimoteur américain qui s'écrasa en Alaska se trouvait Charles Paddock, le fameux sprinter qui fut longtemps champion du monde.



Le major-général Rennell of Rodd, a été désigné comme gouverneur civil de la Sicile par le général Eisenhower.



Le ministre des Affaires Étrangères de Hongrie a changé de titulaire. C'est maintenant M. Jenő Ghy-czy, dont voici le portrait, qui remplace M. de Kállay, premier ministre.

LE MIRACLE ÉCONOMIQUE

Les matières premières provenant des pays les plus divers...



S'adapter pendant la guerre, c'est gagner la paix!

Chez les belligérants, les méthodes de recherches, de fabrication et de travail ont pris une ampleur telle sous l'énorme pression des événements que, dès le retour de la paix, la concurrence entre les pays industriels reprendra une nouvelle et terrible acuité. Un exemple entre beaucoup d'autres: en Amérique, les constructeurs de moteurs déclarent que tous les types de moteurs à essence fabriqués avant la guerre sont depuis longtemps dépassés par l'évolution de la technique. C'est pourquoi toutes les transformations techniques et économiques que la guerre nous a imposées, toutes les adaptations et tous les essais entrepris avec de nouvelles matières et au moyen de nouvelles méthodes profiteront en fin de compte au pays tout entier. Car la Suisse doit ses succès dans le monde uniquement à la faculté qu'elle a de s'adapter aux circonstances les plus changeantes.

Du travail des enfants au travail de qualité

Lorsqu'on a acquis un certain bien-être, on oublie trop facilement les longs et pénibles efforts qu'il a coûtés. Ces efforts, ce furent ceux de la jeune industrie suisse qui, il y a 130 ans, entreprit, dans la fabrication de produits de grosse consommation (textiles), de concurrencer les grands pays industriels — c'est-à-dire de se mesurer avec des nations possédant des matières premières, des ports de mer et des possibilités de transport peu coûteuses. Il en résulta, sur les marchés mondiaux, une lutte acharnée dans le domaine des prix et, à l'intérieur du pays, des journées de travail de 15 à 16 heures, à des salaires dérisoires. En 1827 encore, dans le canton de Zurich, la moitié de la main-d'œuvre des filatures était constituée par des enfants! Or, devant le bon marché des produits suisses destinés à l'exportation — résultat obtenu par l'exploitation de l'homme —, les pays étrangers en vinrent à se protéger en établissant des barrières douanières. Ce qui contraignit les fabricants de produits de grosse consommation à vouer un plus grand soin à la qualité et, partant, à se spécialiser.

De la contrainte au succès

Cependant, pour pouvoir fabriquer des spécialités telles que personne n'en pût offrir de semblables, il fallut de nouvelles machines — des machines propres à transformer aussi rationnellement que possible les matières premières importées à grands frais. Ces machines, à leur tour, trouvèrent un débouché à l'étranger. Mais, pour actionner nos installations industrielles, on eut besoin d'énergie. Or, comme notre pays ne possédait pas de charbon, on se vit obligé de construire des machines utilisant la force hydraulique et des machines à vapeur consommant peu de combustible: ce sont ces machines-là qui firent la réputation de notre industrie. Ainsi,

... et ce qu'il faut



Une formation professionnelle



Un outillage de qualité, des machines



Des capitaux industriels importants,

Des salaires élevés pour les ouvriers qualifiés, sont bien meilleures chez nous que dans bon nombre écarte le danger de grève et de lock out

Des amitiés dans le monde entier, assurées nos 500,000 compatriotes à l'étranger et le développe relations commerciales

SUISSE: 1 franc se multiplie par 9

L'un après l'autre, les obstacles furent surmontés et le pays sortit plus fort et plus riche de chaque victoire remportée. Au cours de la première guerre mondiale, la pénurie de charbon força la Confédération, bon gré mal gré, à procéder à l'électrification des chemins de fer, ce qui eut pour conséquence de donner un essor inespéré à l'industrie électrotechnique.

Pour pouvoir vivre, la Suisse doit «soigner» sa clientèle

Les tissus devinrent toujours plus raffinés, les montres toujours plus petites, les appareils toujours plus précis, les machines toujours plus perfectionnées et les médicaments toujours plus variés. C'est seulement de cette façon que l'on put continuer à concurrencer l'étranger. L'obligation de rechercher constamment la qualité fit des Suisses une nation d'inventeurs, un peuple de gens s'efforçant sans cesse de perfectionner et d'affiner les produits fabriqués au moyen des matières premières les plus simples.

Cette évolution n'a pas encore pris fin: un quintal de matières premières d'une valeur de 100 frs., par exemple, était il y a 60 ans transformé en produits d'exportation valant 500 frs.; il y a 30 ans, ce chiffre avait déjà passé à 700 frs. Il atteignit 900 frs. avant la présente guerre. C'est ainsi qu'un franc se multipliait par 9! Un rapport aussi favorable étant unique au monde, on pourrait croire que, dans ces conditions, la Suisse est forcément le pays de l'opulence.

Mais que sont devenus les 8 francs gagnés?

La prospérité générale, les salaires et les dépenses sociales augmentèrent, la formation professionnelle se perfectionna, les installations industrielles se modernisèrent. Cependant, le plus grand et le plus beau des résultats acquis a été l'accroissement de la population suisse, qui a augmenté de 1½ millions d'habitants depuis 1850, date des débuts de l'industrie moderne. Aujourd'hui, la Suisse passe pour être la nation accusant la plus forte densité de population du monde par rapport à ses possibilités de ravitaillement en denrées alimentaires, lesquelles suffirent en temps normaux pour 2 millions de personnes seulement, les succès remportés par son industrie d'exportation lui permettant de se procurer le pain indispensable à la nourriture des 2 autres millions. Dans l'espace de 80 ans, la nation s'est donc développée comme une famille qui, le nombre de ses enfants ayant passé de 5 à 8, aurait continué de s'enrichir au lieu de s'appauvrir. Considérés sous cet angle, les crises et les revers passagers, qui généralement engendrent de nouveaux efforts, ne représentent que de brèves interruptions d'une ascension constante, des pauses permettant de faire le point et de s'adapter aux circonstances du moment. Ce sont là assez de motifs pour que nous ayons confiance en l'avenir.

F. A. R.

pour obtenir ce résultat:

sérieuse

modernes, des locaux spacieux, convenablement aérés et éclairés

d'ailleurs fournis en grande partie par le peuple suisse en échange d'actions et d'obligations



dont les conditions matérielles d'autres pays. La paix du travail

par notre neutralité politique,



Le miracle c'est aussi que les pièces de monnaie n'ont pas changé depuis cette époque-là !



SOLITUDE ALPESTRE

Cet armailli et sa famille auront accueilli avec satisfaction, de même que tous les paysans suisses, la nouvelle de l'augmentation du prix du lait à partir du 1er septembre. Le producteur touchera désormais 29 cts et le consommateur en déboursera 41. La différence sera absorbée par les frais de manutention, transport, etc. Cette hausse de 34 cts par mois sera fort heureusement compensée en partie par une baisse de pain, notre autre aliment national, qui reviendra de 58 à 56 cts. Ce faisant, la Confédération s'est efforcée de tenir un juste compte des besoins des uns et des autres. Sage précaution, car gouverner, c'est avoir le sens de la mesure!

Abonnements : 3 mois, fr. 4.50; 6 mois, fr. 8.50; un an, fr. 17.—. Chèques postaux: Lausanne No II 2193. Rédaction, administration, annonces et impression: Ringier & Cie S.A., Zofingue (tél. 5141).
Editeur: « L'Illustré » S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne (téléphone 2 28 51). Annonces: A. Bischoff, Rédacteur: Robert Terrisse (reçoit à Lausanne le premier vendredi du mois).

Y a pas de lait dans ta chaudière, mon ami !

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

No 32 · 5 août 1943
Lausanne et Zofingue · Prix 40 cts
XXIII^{ème} année — Paraît le jeudi



LA PAIX POUR L'ITALIE?

Après les démonstrations de joie (dont la photo ci-dessus donne une idée) qui se sont déroulées dans les villes du royaume après la chute de Mussolini, le peuple italien a été replongé dans l'anxiété et l'attente. Quel va être en effet son destin? Jamais les Anglo-Américains ne pourront accepter le simple retour à une neutralité de l'Italie qui serait pour l'Allemagne la meilleure des protections sur ce front. La guerre ne peut donc que continuer dans la péninsule, contre les Italiens eux-mêmes s'ils ne capitulent pas, et contre les Allemands décidés à défendre à tout prix la ligne du Pô, si l'Italie envahie devient le champ de bataille de l'Europe.

Quelques articles de ce numéro :

**L'Italie entre la guerre
et la paix**
(par Paul Du Bochet)

Bombes sur les artères vitales d'Europe

Déclarations exclusives
d'un des adjudants du
chef d'Etat-major de l'armée russe

Les soucis des gouvernements en exil

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

No 33 - 12 août 1943
 Lausanne et Zofingue - Prix 40 cts
 XXXIII^e année - Paraît le jeudi

Dans ce numéro:
**L'OFFENSIVE
 RUSSE**
 Carte en deux couleurs
 sur une page

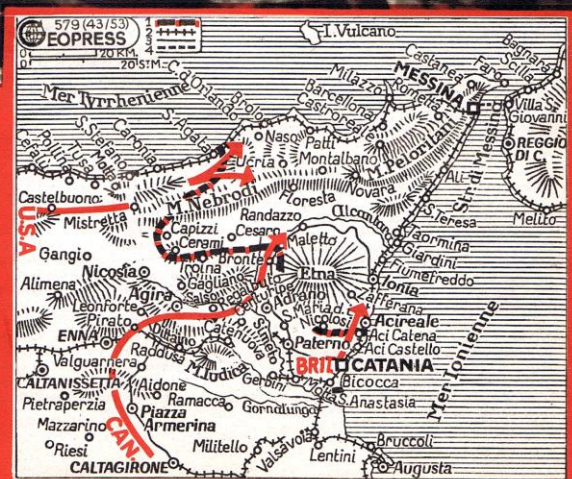


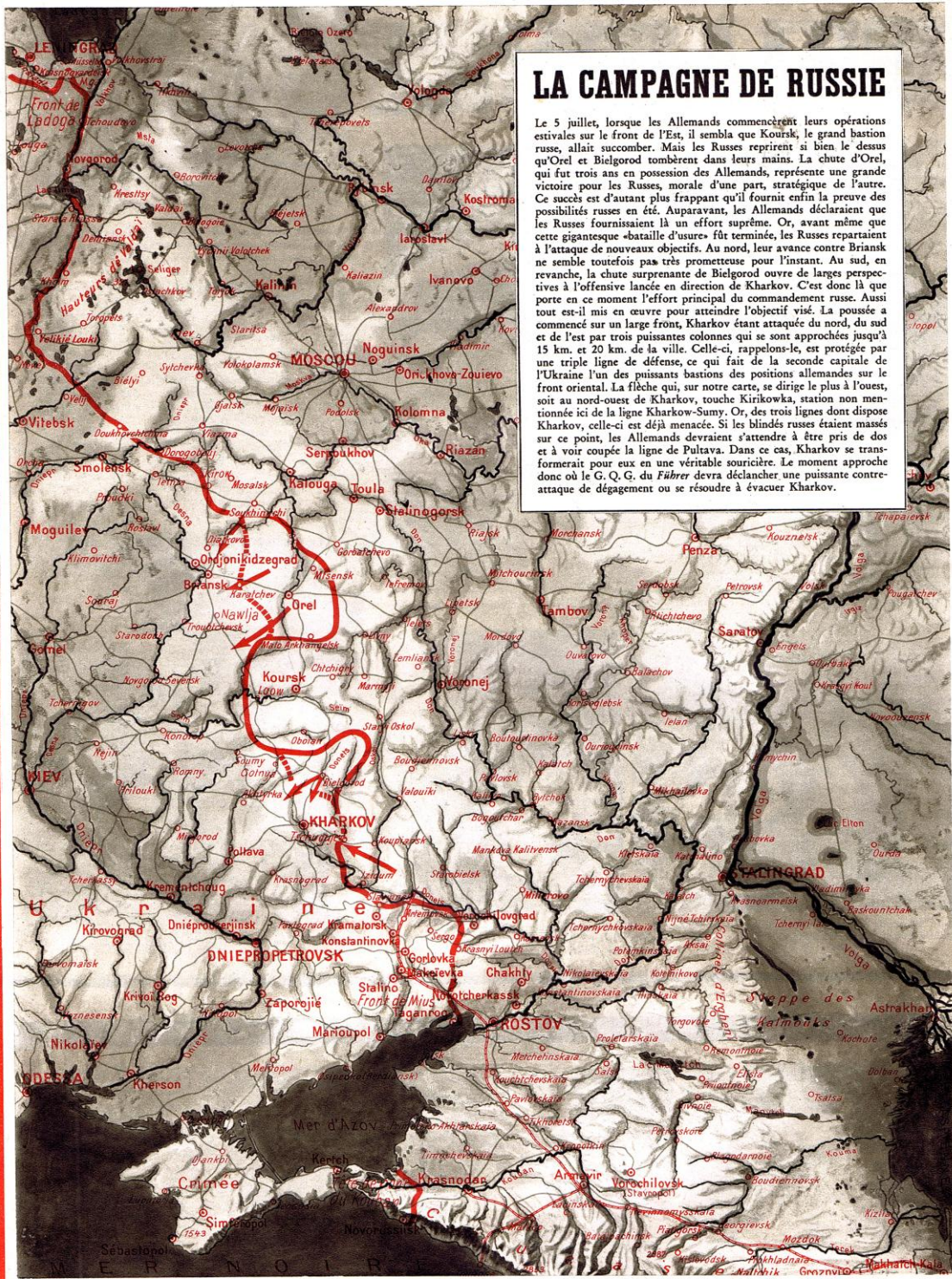
VERS MESSINE

La conquête de la Sicile ne se fait pas uniquement à coups de bombes aériennes : les troupes terrestres — Anglais, Canadiens et Américains — fournissent un effort d'autant plus considérable que leurs adversaires se battent bien et que l'été méridional bat son plein. Ce saisisant instantané, pris lors de l'offensive contre Catane, montre des Anglais s'emparant d'une voie ferrée et avançant, baïonnette au canon, dans le fracas des grenades éclatant autour d'eux. — Lire dans ce numéro l'article de fond de P.-E. Briquet sur « Les cartes de Badoglio ». (Belinogramme ATP.)

L'offensive alliée au nord-est de la Sicile

1 = front au 8 août. 2 = chemins de fer à voie normale. 3 = chemins de fer à voie étroite. 4 = bac transporteur. U.S.A. = 7^{me} armée américaine. Can. = Canadiens. Brit. = 8^{me} armée britannique. Flèches : direction de l'offensive alliée. (Carte dressée d'après les communiqués alliés.)



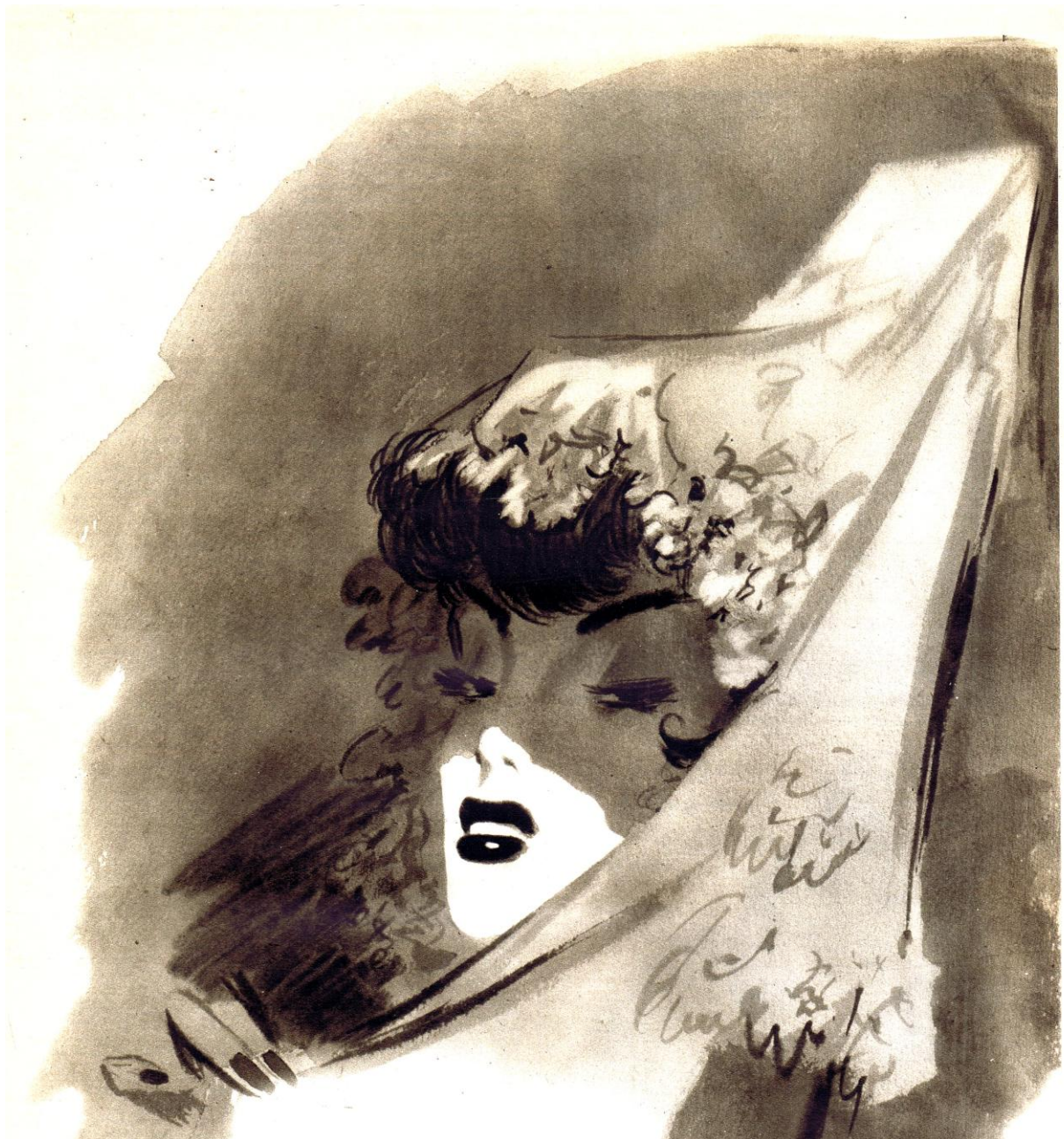


LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Le 5 juillet, lorsque les Allemands commencèrent leurs opérations estivales sur le front de l'Est, il sembla que Kourouk, le grand bastion russe, allait succomber. Mais les Russes repriront si bien le dessus qu'Orel et Bielgorod tombèrent dans leurs mains. La chute d'Orel, qui fut trois ans en possession des Allemands, représente une grande victoire pour les Russes, morale d'une part, stratégique de l'autre. Ce succès est d'autant plus frappant qu'il fournit enfin la preuve des possibilités russes en été. Auparavant, les Allemands déclaraient que les Russes fournissaient là un effort suprême. Or, avant même que cette gigantesque « bataille d'usure » fût terminée, les Russes repartaient à l'attaque de nouveaux objectifs. Au nord, leur avance contre Briansk ne semble toutefois pas très prometteuse pour l'instant. Au sud, en revanche, la chute surprenante de Bielgorod ouvre de larges perspectives à l'offensive lancée en direction de Kharkov. C'est donc là que porte en ce moment l'effort principal du commandement russe. Aussi tout est-il mis en œuvre pour atteindre l'objectif visé. La poussée a commencé sur un large front, Kharkov étant attaquée du nord, du sud et de l'est par trois puissantes colonnes qui se sont approchées jusqu'à 15 km. et 20 km. de la ville. Celle-ci, rappelons-le, est protégée par une triple ligne de défense, ce qui fait de la seconde capitale de l'Ukraine l'un des puissants bastions des positions allemandes sur le front oriental. La flèche qui, sur notre carte, se dirige le plus à l'ouest, soit au nord-ouest de Kharkov, touche Kirinkovka, station non mentionnée ici de la ligne Kharkov-Sumy. Or, des trois lignes dont dispose Kharkov, celle-ci est déjà menacée. Si les blindés russes étaient massés sur ce point, les Allemands devraient s'attendre à être pris de dos et à voir coupée la ligne de Pultava. Dans ce cas, Kharkov se transformerait pour eux en une véritable souris. Le moment approche donc où le G. Q. G. du Führer devra déclencher une puissante contre-attaque de dégagement ou se résoudre à évacuer Kharkov.

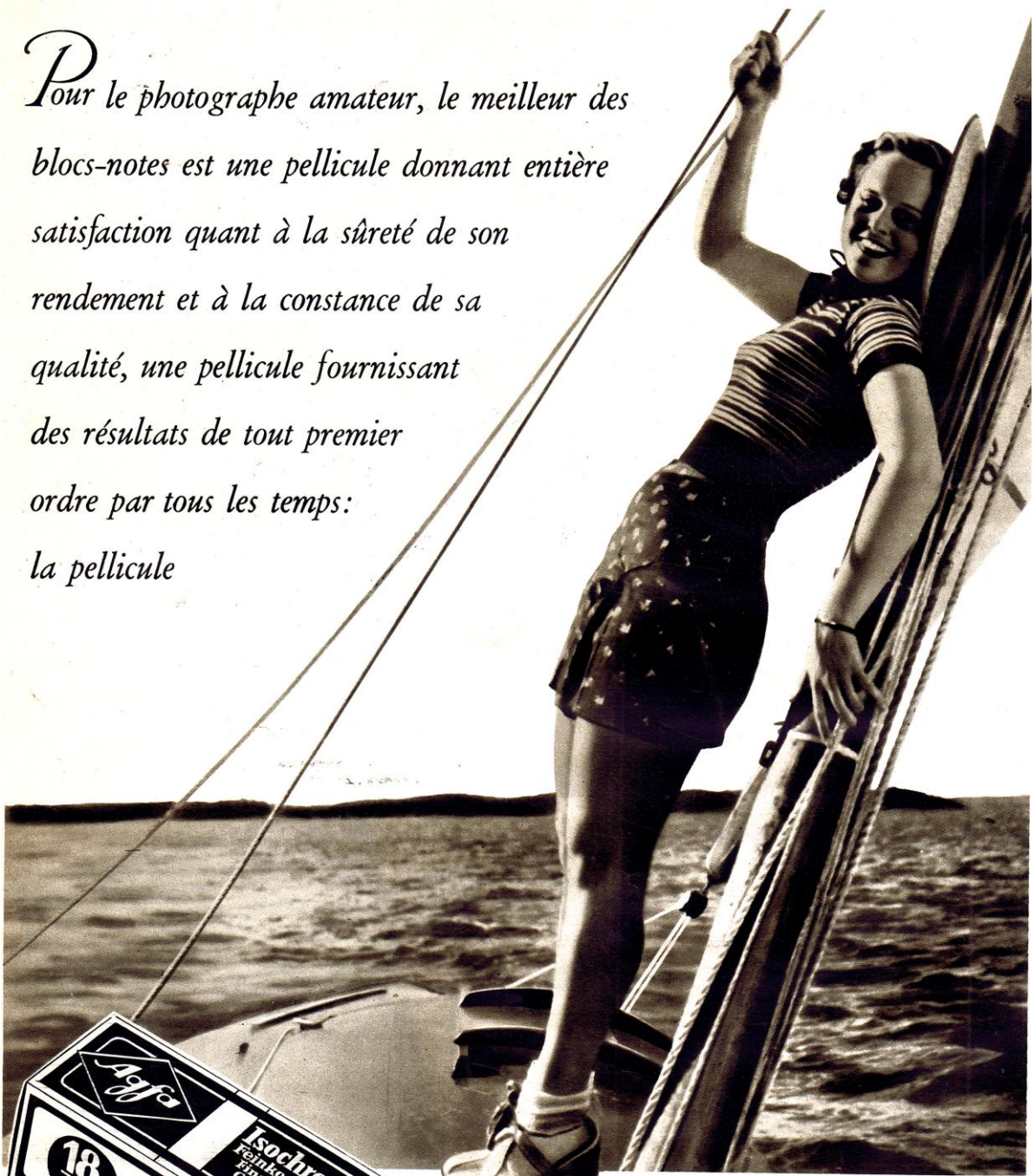
LE FRONT EN RUSSIE

— Le front de l'Est au cours de la troisième semaine de juillet, alors que les Allemands tentèrent vainement d'encercler Koursk et de réduire à néant le dispositif offensif russe.
 - - - 9 août 1943. Depuis leur offensive déclenchée le 11 juillet, les Russes ont repris coup sur coup Orel et Bielgorod. Ils font maintenant en direction de Briansk et de Kharkov, nœuds ferroviaires importants entre le front central et le bassin du Donetz. Les flèches indiquent les principaux mouvements des Russes. (Indications tirées des communiqués allemands et russes.)



"PROVOCATION"
Qui S'amour

*Pour le photographe amateur, le meilleur des blocs-notes est une pellicule donnant entière satisfaction quant à la sûreté de son rendement et à la constance de sa qualité, une pellicule fournissant des résultats de tout premier ordre par tous les temps:
la pellicule*



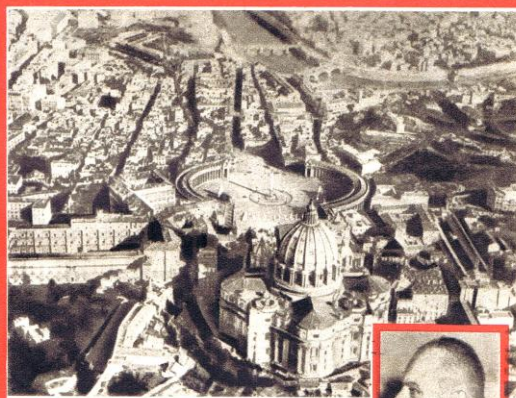
Agfa Isochrom

Informez-vous auprès de votre fournisseur



Rome, ville ouverte

La princesse Marie-José réconforte la population de la Ville éternelle. Les nouveaux bombardements de Rome ont amené le maréchal Badoglio à proclamer la capitale italienne ville ouverte. Londres et Washington examinent cette requête. Sa mise à exécution impliquant l'institution d'un contrôle, on se demande si la décision italienne signifie pratiquement l'abandon de la défense de la partie méridionale de la péninsule.



Une vue classique de Rome. A droite, le général américain Doolittle qui, après avoir conduit le mémorable raid sur Tokio, en 1942, a dirigé les récents bombardements de Rome.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



A l'assaut de l'Italie méridionale

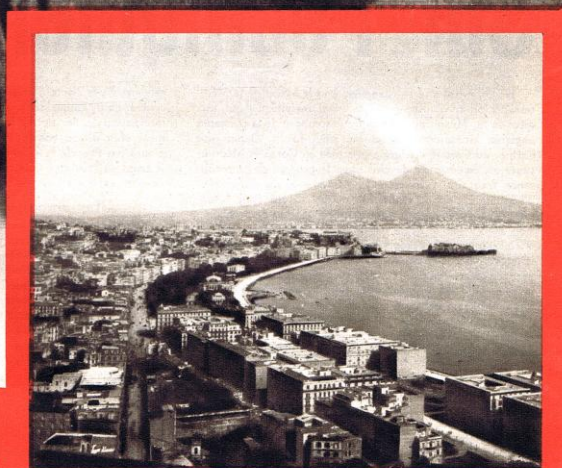
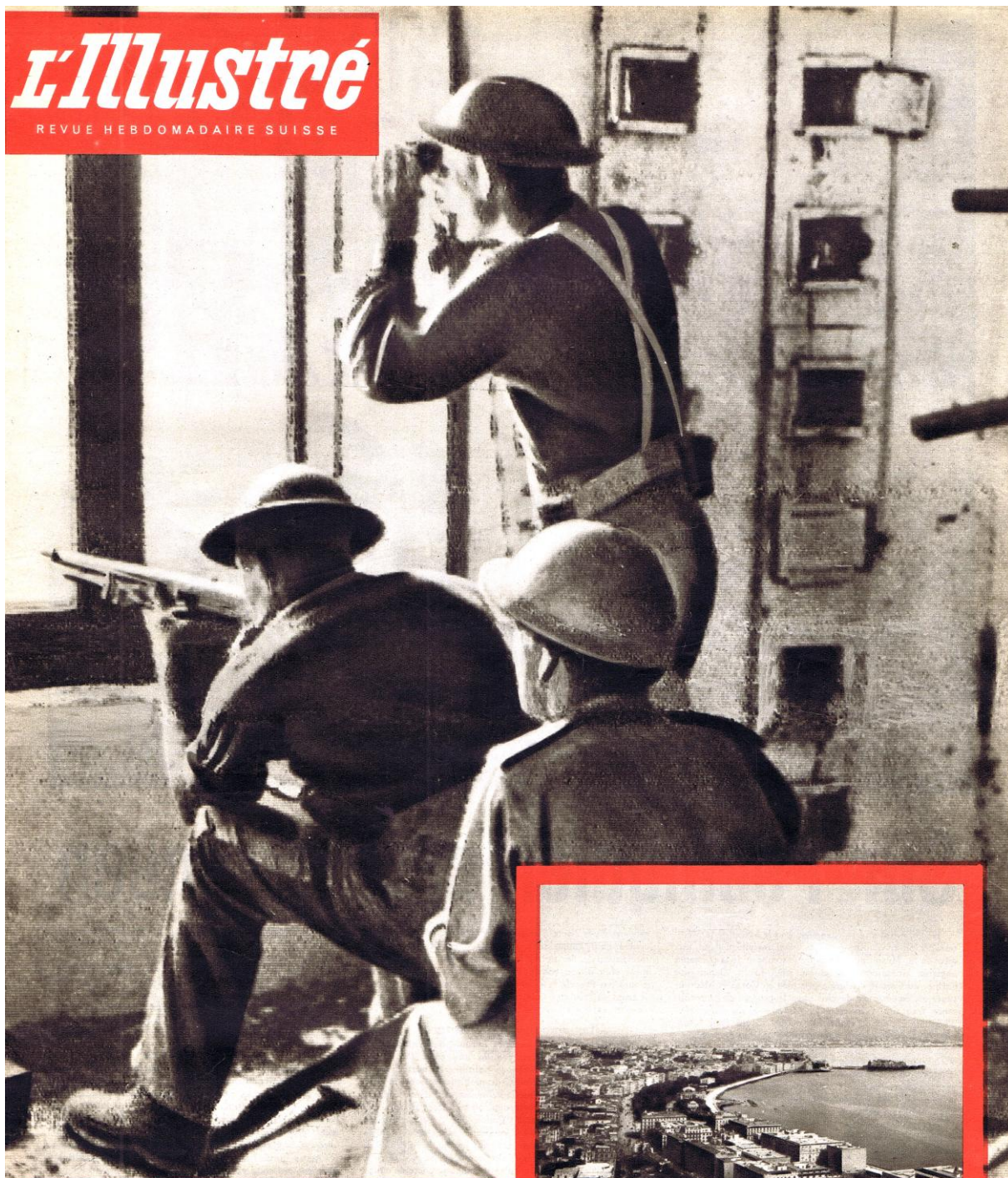
L'invasion de la Calabre qui se poursuit à un rythme accéléré au moment où nous mettons sous presse, est généralement considérée comme le prélude d'autres opérations plus importantes, en Italie méridionale ou ailleurs. Les Anglo-Américains ont longuement médité leur stratégie et poussé leurs préparatifs. Ils ont tout particulièrement entraîné leurs troupes parachutées dont certaines unités participèrent à la conquête de la Sicile, faisant des expériences qui ont pu être mises au point. - Lourdemment équipé, ce parachutiste américain est pourvu des armes qui lui permettent le mieux de remplir sa mission, comme les parachutistes anglais qui ont été lancés du haut des airs vers les points d'appui calabrais.

No 37
9 septembre 1943
Lausanne et Zolingue
Prix 40 cts.

XXIII^{ème} année — Paraît le jeudi

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



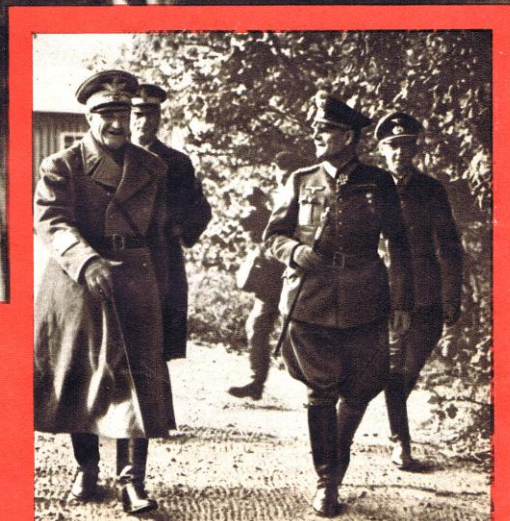
Aux portes de Naples

Cette grande et belle ville, qui fut le second port d'Italie, n'est plus, annonce-t-on, qu'un champ de ruines fumantes. Soutenue par l'artillerie lourde, l'infanterie anglo-américaine du secteur de Salerne est en train d'arracher aux Allemands les positions aménagées sur les hauteurs dominant la plaine de Naples. L'aviation alliée est active partout et attaque sans arrêt les positions adverses. La bataille se déroule pour ainsi dire au pied du Vésuve, mais ce volcan n'a sans doute jamais causé autant de dégâts, au cours de ses 77 éruptions, que les armées de Clark et de Kesselring, actuellement aux prises dans ce pays de rêve dont on disait naguère : voir Naples et mourir... Notre béino représente un poste avancé de guetteurs anglais dans les environs de Naples. A droite, une vue de la Naples d'avant-guerre.

No 40 - 30 septembre 1943

Lausanne et Zofingue Prix 40 ct.

XXXIII^e année — Paraît le jeudi



L'Italie déchirée

Non-belligérante en 1939, alliée au Reich de 1940 à 1943, l'Italie est coupée maintenant en deux tronçons dont l'un se bat aux côtés des Alliés et l'autre reste fidèle aux Allemands. Rien n'illustre mieux cette tragédie d'un grand peuple que les deux documents réunis ici : l'un représente le maréchal Badoglio avec le général Eisenhower à Malte ; l'autre montre le maréchal Graziani se rendant, en compagnie du maréchal Keitel, auprès du chancelier Hitler.

(Béline PPZ. et Photo PDL.)

L'opposition allemande au nazisme

28 Octobre 1943



Général von Seydlitz, ancien commandant de corps d'armée à Stalingrad, président de la Société des officiers allemands prisonniers en Russie.



Général von Schaumburg, gouverneur militaire allemand de Paris, dont on a successivement annoncé, puis démenti l'assassinat.



Capitaine Nowotny. Cet officier de 22 ans est le nouvel « as des as » allemand, car il a déjà 250 victoires aériennes à son actif.



† Spiridon Marchetti, ministre de Grèce à Berne, vient de mourir à 57 ans. Il était né à Corfou, lie que les Allemands ont occupée récemment.



Conciliable anglo-russe à Moscou : de quoi peuvent bien parler MM. Edén et Molotov ? Le premier paraît d'excellente humeur et le second l'écoute avec une attention sympathique. Mais qu'on ne se leurre pas : les objets à l'ordre du jour de la conférence de Moscou sont d'une importance vitale pour l'avenir du monde et, en particulier, pour le sort de nombre de pays qui ont donné leur confiance aux Nations unies.



Femmes au front. Les services de santé russes ne craignent pas d'envoyer en première ligne des infirmières qui, dans le fracas des batailles, se penchent sur les blessés et les soulagent de leur mieux en attendant de pouvoir les faire transporter à l'arrière. La jeune femme représentée ci-dessus, Nina Kuranowa, a déjà reçu la médaille russe de la bravoure.



Scène observée dans une localité reprise par les troupes russes : à leur passage en camion, les soldats sont acclamés par la population.

On dit que, en arrivant à Moscou, M. Edén s'est intéressé au Comité de l'Allemagne libre dont la création avait suscité du mécontentement en Grande-Bretagne et qu'il a demandé si son programme équivalait aux conditions de paix que les Russes seraient disposés à faire aux Allemands. La question est d'une importance capitale : elle relève au second plan toutes les contreverses relatives aux nations moyennes et petites ; de la manière dont sera résolu le problème du Reich dépend la stabilité du continent. Il est encore trop tôt pour dire si les Soviétiques et les Anglo-Saxons l'envisagent de la même façon ; le fait qu'en Angleterre même les opinions diffèrent, montre qu'un accord ne se réalisera pas si facilement.

Quelque paradoxal que cela paraisse, une Allemagne puissante ne divisera jamais les Alliés : ils s'entendront toujours pour chercher à l'abattre ; les chances futures du Reich résident dans sa faiblesse. C'est quand cédera — si elle doit céder — l'armature de fer qui le maintient qu'il retrouvera une certaine liberté d'action diplomatique. La chute du régime hitlérien pourra alléger sa situation. On se

rappelle le rôle que Talleyrand, délégué d'un Etat vaincu, a pu jouer au Congrès de Vienne où il a réussi à désolidariser la France d'avec Napoléon. L'opération sera certes moins facile pour les successeurs des nazis, mais enfin, lorsqu'on entend le comte Sforza déclarer qu'après avoir jugé tous les criminels de la guerre, il conviendra de traiter avec magnanimité le peuple allemand, on peut admettre que celui-ci trouvera des avocats et que, à ce moment-là, ses dirigeants auront la possibilité de manoeuvrer dans une Europe à la recherche de son équilibre.

L'Allemagne libre

C'est sans doute en prévision de l'avenir que les Russes ont favorisé sur leur territoire la création du Comité de l'Allemagne libre, qui complète la « Ligue des officiers allemands ». Ces groupements sont d'autant plus intéressants qu'ils représentent la première réaction organisée contre le régime hitlérien. Jusqu'à présent, les émigrés dans les pays anglo-saxons n'ont eu qu'une activité personnelle et, dans le Reich même, aucune opposition n'a pu se manifester.

La surveillance policière est trop rigoureuse pour que des associations quelconques soient en mesure d'exprimer leurs sentiments. Même les particuliers doivent prendre garde aux propos qu'ils tiennent. Quatre fonctionnaires, dont une femme, ont été exécutés parce qu'ils avaient fait circuler une poésie jugée défaitiste par la Cour de justice populaire. De si dures sanctions incitent les mécontents à la prudence. Aussi, tant que M. Himmler conservera le pouvoir, ne faut-il pas s'attendre à des soulèvements. La Gestapo est trop puissante ; grâce à ses innombrables agents, elle peut étouffer dans l'œuf les mouvements séditeux. Il n'est donc pas étonnant que le premier groupe hostile au nazisme se soit constitué en territoire étranger.

Nous n'attachons pas une très grande importance au Comité de l'Allemagne libre présidé par M. Weinert, publiciste et chansonnier de talent et qui réunit principalement des gens qui ont quitté leur patrie afin d'échapper aux persécutions. En revanche, la « Ligue des officiers » a du prestige ; elle le doit aussi bien à la qualité de ses membres qu'aux souvenirs héroïques et douloureux de la bataille

pour Stalingrad. Dans l'appel qu'il a adressé au peuple allemand et à la *Wehrmacht*, son président, le général d'artillerie Walter von Seydlitz, dont un des ancêtres se distinguait à la bataille de Rossbach, a révélé en termes pathétiques les raisons pour lesquelles lui et ses camarades s'étaient décidés à rompre avec le gouvernement du Reich :

« Nous, généraux, officiers et soldats de la sixième armée, l'armée de Stalingrad, nous nous adressons à vous, au début de la cinquième année de guerre, pour montrer à notre patrie le chemin du salut. Toute l'Allemagne sait ce que Stalingrad signifie. Nous avons supporté là les tourments de l'enfer. Nous nous sommes éveillés à une nouvelle vie. Nous ne pouvons nous taire. Mieux que n'importe qui, nous avons le droit d'élever notre voix et de parler non seulement pour nous, mais pour toutes les victimes de Stalingrad. Chaque officier allemand qui réfléchit sait que l'Allemagne a perdu la guerre. Le peuple allemand tout entier en a aussi l'impression. Ses milieux dirigeants qui ont provoqué le malheur, ne l'ignorent point. Hitler et son régime sont responsables devant l'histoire des lourdes fautes qui amèneront la ruine de l'Allemagne si le peuple et l'armée ne suscitent pas un changement. »

Ces lignes sont révélatrices du mécontentement provoqué dans les milieux militaires par les conceptions stratégiques d'hommes qui ne sont point du métier. Dans la séance où se constituait la Ligue, le colonel van Howen a disserté pendant une heure sur les plans élaborés au Grand Quartier général du *Führer*. Les 90 000 prisonniers de Stalingrad ont eu le sentiment qu'on les avait sacrifiés pour des raisons de prestige. Leurs chefs, héritiers des grandes traditions prussiennes, ne pardonnent pas aux dirigeants nazis d'avoir, par leur politique générale et leur ingénierie dans la conduite des opérations, fait subir à la *Wehrmacht* des échecs retentissants. Depuis la bataille d'Iéna, jamais un général allemand n'avait été capturé par l'ennemi.

La « Ligue des officiers » est dirigée par vingt-cinq membres dont trois généraux : le général-lieutenant von Korfes, le général-lieutenant Edler von Daniels et le général-major Martin Latmann. A côté d'eux, on peut citer les colonels Steidle et van Howen.

Un programme

La plupart de ces prisonniers de haut rang s'adressent par la radio à leurs anciens camarades. Ils invitent la *Wehrmacht* à reculer, en ordre, jusqu'aux frontières du Reich, à cesser les hostilités et à sortir honorablement de la guerre. Ils veulent ainsi conserver la force militaire du Reich et empêcher que leur patrie sombre dans le désordre intérieur. Ces officiers ont tout naturellement le sens de l'ordre. Il faut d'ailleurs remarquer que le programme politique du Comité de l'Allemagne libre n'a rien de subversif. Il comprend les points suivants :

- 1) Formation d'un gouvernement réellement démocratique.
- 2) Destruction du régime des nazis et des Junkers réactionnaires.
- 3) Puniton de tous les criminels de la guerre et des groupes qui les suivent. Confiscation de leurs fortunes.
- 4) Suppression des lois raciales infamantes.
- 5) Garantie donnée à l'initiative privée dans l'économie.
- 6) Restitution de tous les biens saisis par les nazis.
- 7) Protection de la propriété acquise légalement.

On avouera que ce plan d'action élaboré à Moscou n'est guère inspiré par la doctrine bolchéviste. Cela ne surprendra pas ceux qui connaissent l'histoire de l'Allemagne où jamais le peuple ne s'est véritablement soulevé. Lorsque Napoléon III rencontra Bismarck à Biarritz, en 1861, il lui demanda naïvement si une révolution n'éclaterait pas bientôt en Prusse. « Non, Sire, lui répondit le chancelier, en Prusse, seuls les rois font la révolution. » En 1918, vingt-deux souverains abandonnèrent leur trône; aucun d'eux ne fut molesté par ses anciens sujets. Des soldats vinrent occuper le Palais impérial de Berlin et un sergent dit à l'impératrice qui paraissait inquiète : « Que Votre Majesté se rassure, nous sommes ici pour veiller à sa sécurité. » Le peuple

allemand n'a pas l'esprit révolutionnaire; il a le respect de ceux qui le dirigent et le sens de la soumission. Hindenburg, qui avait perdu la guerre, devint une idole, et notez que Hitler n'a pas cherché à prendre le pouvoir par la force. Cette apathie, ce manque de réaction favorisent évidemment les desseins des gens résolus, mais les candidats aux suffrages prennent toujours soin de respecter les formes et de rassurer par avance la population. Hitler a perdu une partie de son prestige parce que la fortune l'a abandonné. Dans certains milieux militaires on désire liquider une affaire mal engagée. Les officiers de Stalingrad qui, dans leur exil, peuvent parler, l'accusent d'avoir isolé le Reich. On pressent déjà la légende de demain : ce n'est pas l'armée qui a perdu la guerre, mais la mauvaise politique des chefs nazis. Car la tradition germanique veut que l'Allemagne ne soit jamais défaite par les armes. Pour les Allemands, la bataille de la Marne n'a pas existé.

Ce que le général von Seydlitz offre à ses compatriotes, c'est le remplacement du système hitlérien par un gouvernement démocratique mais contrôlé par la *Wehrmacht*. Cette perspective ne doit pas leur déplaire. Il ne semble pas non plus qu'elle répugne au gouvernement soviétique, car certains milieux de l'armée ont toujours été favorables à une entente avec la Russie quels que fussent ses dirigeants. En outre, Staline ne désire pas que le Reich sombre dans l'anarchie, parce qu'il veut que ses adversaires actuels participent à la reconstruction des territoires dévastés. Un régime capitaliste lui paraît plus avantageux qu'une république prolétariée.

Fissures

Il est encore prématuré d'évaluer les chances qu'auront le général von Seydlitz et ses collaborateurs. Si le IIIe Reich s'effondre, ils recueilleront le bénéfice d'avoir été les pre-

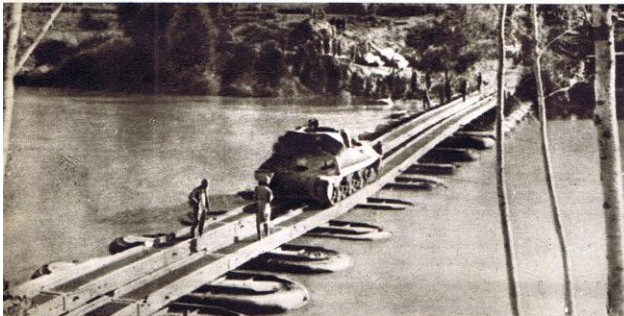
miers à rompre avec l'hitlérisme dont ils préconisent la destruction; ils auront créé la première fissure dans ce bloc dont Hitler vantait la solidité quand, le 10 septembre, il parlait de l'attitude de « ses maréchaux, de ses généraux et de ses amiraux ». Les défenseurs de Stalingrad ont succombé, mais ils ont succombé glorieusement. Leur bravoure et leur dévouement ne sont point contestés. Ils ont un prestige suffisant pour parler à leurs compatriotes. Ce qu'ils leur font entrevoir, ce n'est point le dilemme absolu de l'hitlérisme; vaincre ou périr, mais la fin de leurs souffrances et une paix honorable. « Deux divisions au grand quartier général, écrivent-ils dans le journal qu'ils éditent à Moscou, et c'est la fin du commandement suprême; un corps d'armée sur Berlin, et le nazisme est liquidé. »

Il est difficile d'évaluer l'impression que ces appels produisent dans les rangs de l'armée et dans quelle mesure ils sont entendus en Allemagne où, malgré les menaces les plus graves, la population continue d'écouter les radios étrangères. Mais si les insuccès militaires continuent, le courant gagnera du terrain. Rares sont les Allemands qui croient encore à la victoire, plus rares encore ceux qui désirent s'ensevelir dans les ruines. La nation ne s'identifie plus entièrement avec le régime; on aperçoit les failles, on voit même au sein du parti des hésitations. L'idée de résistance à outrance ne semble pas galvaniser les énergies qu'un labeur incroyable a fatiguées. Certaines personnalités qui ne comptent plus sur une décision purement militaire se demandent si le moment n'est pas venu d'engager une action diplomatique et de chercher, par des moyens politiques, à sortir d'une situation qui s'aggrave. Certes l'armée allemande reste puissante et elle se bat admirablement. Mais, à la longue, un peuple ne peut vivre sans espérance. Et ses dirigeants ne peuvent pas indéfiniment ignorer ses aspirations.

René PAYOT.



Frères d'armes hier, adversaires malheureux aujourd'hui : désarmement et internement de troupes de Badoglio capturées par les Allemands à Bolzano, dans ce Tyrol italien que le Reich a, paraît-il, déjà annexé.



La traversée du Volturno par la 5e armée américaine a été un fait d'armes remarquable de la campagne d'Italie. Voici un pont de pontons franchi par un lourd tank américain.



Vers l'Italie centrale : 1 = front au 20 X 43; 2 = chemins de fer; 3 = routes. Les flèches indiquent la direction de l'offensive alliée; 5 = 5e armée américaine; 8 = 8e armée britannique. (D'après les communiqués allemands et alliés.)

18 nov. 1943

UN «PROCÈS DE RIOM» ITALIEN

**CEUX
QUI
VOTERENT
CONTRE
MUSSOLINI**



LES ADVERSAIRES DE MUSSOLINI

Comme on le sait, trois résolutions furent présentées à la séance du Grand Conseil fasciste, les 24-25 juillet. La première, rédigée par Grandi et portant 19 signatures exigeait la retraite de Mussolini. La signèrent : Grandi, Federzoni, Ciano, De Bono,

De Vecchi, De Marsico, Acerbo, Pareschi, Cianetti, Balella, Gottardi, Bignardi, De Stefani, Rossoni, Borzai, Marinelli, Alfieri, Albini et Bastianini. De ces 19, seuls Grandi et Alfieri ont réussi, semble-t-il, à se mettre en sûreté à l'étranger. On a annoncé d'autre part l'arrestation de Ciano, Cianetti, Gottardi, Marinelli et Federzoni. Que sont devenus les douze autres ? On l'ignore pour l'instant. Sans doute sont-ils terrés quelque part en Italie même.



La seconde résolution, présentée et soutenue par son auteur, Roberto Farinacci, ministre sans portefeuille et ancien secrétaire central du parti fasciste, demandait que le commandement des forces italiennes fût confié à celui de la *Wehrmacht*. On voit ci-dessus Farinacci à Berlin en compagnie du Dr Goebbels. Farinacci joua toujours à fond la carte allemande. Aussi bien est-ce dans le Reich qu'il commença par chercher un refuge. Et bien qu'il soit prouvé qu'il s'est enrichi sous le régime fasciste, il n'a pas été inquiété jusqu'ici, lors même que l'action intentée par le gouvernement de Badoglio aux possesseurs de fortunes acquises de manière douteuse, est poursuivie par le gouvernement de Mussolini.

Chacun a lu en son temps le récit, dramatique au possible, de la séance du Grand Conseil fasciste où, le 24 juillet 1943, dix-neuf membres de ce directoire prirent position contre le *duce*. Or, voici que l'Etat italien fasciste-républicain institue un tribunal spécial qui aura à juger ces 19 personnages. On ne peut s'empêcher d'établir, à ce propos, un parallèle avec le mémorable « procès des responsables » qui, à Riom, tint la vedette durant des semaines. Il ne se termina d'ailleurs pas, les débats ayant été assez brusquement suspendus « pour complément d'enquête ». Mais les « traîtres » à chemise noire s'en tireront-ils à aussi bon compte ? On en doute, car le régime néo-fasciste a besoin de boucs émissaires... Le délit dont sont inculpés les 19, est celui de haute trahison. Il est évident toutefois qu'il ne peut s'agir, en l'occurrence, que de l'abandon par eux du chef hiérarchique auquel ils avaient juré fidélité et obéissance absolues. Ceci d'après le credo fasciste. Du point de vue strictement juridique, la question se pose cependant différemment. Selon une loi de 1928, en effet, le Grand Conseil fasciste avait expressément le droit de présenter au roi le nom d'un nouveau chef de gouvernement. On pensait alors, cela se conçoit, à l'éventualité du décès ou d'une grave maladie du titulaire de ce poste. Mais c'est dans de tout autres circonstances que le Grand Conseil a fait usage de ses prérogatives, bien que, d'après un communiqué de Berlin daté du 25 juillet, le *duce* se soit retiré pour raisons de santé... Quoi qu'il en soit, les 19 n'ont pas trahi le fascisme — ce que leurs défenseurs feront naturellement ressortir — mais, bien au

contraire, sitôt après le coup d'Etat du roi, Grandi et Federzoni protestèrent au nom du Grand Conseil contre la dissolution du parti. Ce procès sera d'autant plus intéressant que jusqu'ici, le droit italien ne connaissait pas de lois ni surtout de peines rétroactives. Il en résulte que le tribunal spécial créé récemment a un caractère essentiellement révolutionnaire. La presse fasciste ne fait d'ailleurs aucun mystère pour le reconnaître.



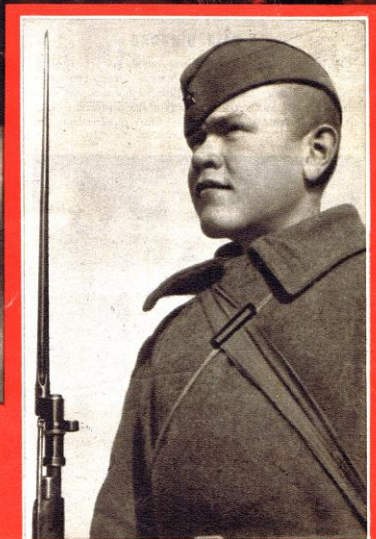
**LES DERNIERS
MUSSOLINIENS**



La troisième résolution exprimait la confiance du Grand Conseil en Mussolini, mais formulait en même temps plusieurs critiques. Elle émanait du secrétaire du parti, Carlo Scorza, et fut appuyée par le président du tribunal spécial, Tringali-Casanova (décédé depuis), et par Galbiati, Polverelli, Biggini, Frattari et Buffarini.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



LA DERNIÈRE LEVÉE

Que de sang a coulé déjà sur les champs de bataille russes ! De nouvelles offensives s'y succèdent sans laisser aucun répit aux deux adversaires dont les armées, broyées dans une lutte farouche, sont continuellement alimentées par des réserves fraîches. Quand l'épuisement mettra-t-il fin à la mêlée ? Quand donc « la bataille de la paix », à laquelle notre collaborateur Paul Du Bouchet consacre ses commentaires d'aujourd'hui dans nos colonnes, entrera-t-elle dans sa phase finale ? Déjà, pour les dernières levées, on fait appel à de tout jeunes soldats, et à l'arrière de plus jeunes encore, presque des enfants, sont affectés à divers secteurs de défense comme l'explique un article que nos lecteurs trouveront aux pages 4 et 5 de ce numéro, avec d'autres vues sur le même sujet. — Nos deux photos montrent un des jeunes soldats russes qui luttent sur le front et, au-dessus, des membres des Jeunesses hitlériennes mobilisés à Berlin dans les équipes chargées de lutter contre les incendies et de rechercher les morts et les blessés lors des attaques des bombardiers.

No 49 · 2 décembre 1943

Lausanne et Zofingue · Prix 40 ct.

XXXIIe année — Paraît le jeudi

21/11 1943 La dernière levée

La jeunesse de l'Allemagne et de la Russie en première ligne sur le front comme à l'arrière



Enfants en uniformes

Les organismes d'Etat des dictatures et l'idéologie de ces puissances s'emparent de l'enfant qui sera demain citoyen. Dès son jeune âge le garçon doit acquérir l'esprit militaire. Son éducation de soldat se poursuit en même temps que sa formation d'écolier. Ces enfants de hier combattent aujourd'hui sur tous les fronts du Reich.



Encore hésitants en jouant aux marins.

Des enfants russes ont construit un bateau et se sont répartis les rôles de capitaine, de pilote et de matelots. En jouant, on apprend à connaître le métier. Cela, les Etats dictatoriaux le savaient, en temps de paix déjà. C'est pourquoi ils ont incorporé la jeunesse dans des organisations qui, depuis la guerre, envoient au front des légions de jeunes soldats.

Plus la guerre se prolonge et plus les Etats bellicérants — surtout ceux qui ont besoin, sur les champs de bataille, d'un important matériel humain — se voient dans l'obligation de faire appel à toutes leurs réserves. Avant tous les autres pays en guerre, l'Allemagne et la Russie, dont les pertes en hommes sont sans rapport avec celles que subissent les armées anglo-saxonnes, sont contraintes aujourd'hui de mobiliser les classes les plus jeunes, sinon pour les appeler toutes sous les drapeaux, tout au moins pour les affecter à un secteur de défense quelconque de la guerre et pour les faire participer, en une certaine mesure, à l'effort commun. Depuis quelques mois, à la mobilisation générale des hommes, de la main-d'œuvre et des femmes, est venue s'ajouter celle des classes 1927, 1928 et 1929 et, pour divers services auxiliaires, celle des classes encore plus jeunes.



Les jeunes pionniers russes apprennent le métier d'agents de la circulation

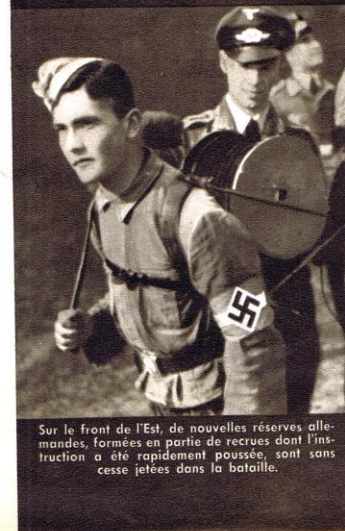
Et peu de semaines après, dans leur ville ou dans leur village, ils occupent leur poste, indiquant le chemin aux interminables colonnes en route vers le front ou les aidant à trouver des ateliers de réparation et des relais.

Sur les grands champs de bataille de l'Est européen, en présence de millions d'ennemis. Tout ce qui jadis, dans les réunions de leurs organisations, n'était qu'un simple exercice, tout ce qu'ils ont appris alors, est devenu une réalité sanglante.

Certaines unités récemment formées se composent exclusivement d'adolescents qui arrivent en droite ligne des groupements nationaux de la jeunesse. Les divisions d'élite (S. S. en Allemagne, divisions de la Garde en Russie soviétique) comprennent des gaillards solides et bien bâtis qui ont déjà fait leurs preuves dans les organisations de la jeunesse. La jeune génération des officiers elle-même a appris ses rudiments dans les jeux et les exercices de l'école, dans les bibliothèques et les pages des journaux réservées au jeune âge. Il n'est que de lire les annonces mortuaires paraissant dans la presse allemande, pour constater que beaucoup de soldats ont perdu la vie, portant sur leur poitrine l'insigne des



Jeune soldat de l'Armée rouge avec une des nouvelles armes automatiques russes.



Sur le front de l'Est, de nouvelles réserves allemandes, formées en partie de recrues dont l'instruction a été rapidement poussée, sont sans cesse jetées dans la bataille.

jeunes. On sait aussi qu'en Russie, les soldats des régiments qui l'an dernier ont remporté la victoire de Stalingrade, appartenaient, en grande partie, à l'association des jeunes communistes. Mais non seulement ces jeunes gens-là qui faisaient partie d'un groupement et qui ont la taille et l'âge des adolescents ont été appelés, mais aussi ces petits que l'on ne peut désigner que sous le vocable d'enfants et qui accomplissent des tâches militaires bien au-dessus de leur condition. En Russie, les jeunes pionniers et les jeunes communistes — des enfants de 12 à 17 ans — ne sont pas simplement, dans le cadre de leur organisation, préparés au métier militaire par des cours sur le service intérieur et les méthodes de combat, mais ils accomplissent d'ores et déjà diverses tâches relatives à la défense aérienne et au ravitaillement. L'Allemagne, de son côté, a divisé la jeunesse hitlérienne qui compte des millions d'enfants, en quatre grandes formations spéciales qui constituent dans bien des cas un complément appréciable, et qui sont pour la Wehrmacht une réserve de jeunes gens et de spécialistes éprouvés et vaillants. Ces quatre formations spéciales sont l'aviation H. J., les forces motorisées H. J., le service de renseignements H. J., et la marine H. J. Chacune d'elles compte plus de cent mille élèves qui s'entraînent, dans les camps, à des tâches particulières. Les jeunes gens de l'aviation H. J. apprennent à connaître les moteurs d'avions, les vols à voile et les travaux du personnel des aéroports. Les aides du service de renseignements H. J. étudient, pour les appliquer sur le front, les différents principes relatifs à la transmission par fil et sans-fil des nouvelles et sont affectés à des postes de surveillance d'avions ou à des postes d'alarme, à proximité de leur lieu d'habitation. Enfin, les rangs des hommes valides se creusant de plus en plus, on a confié aux jeunes garçons d'autres tâches encore que celles du service du feu, de l'information dans les abris, du secours aux blessés et aux sinistrés, etc. Pendant les alertes aériennes sur le Reich, dans la plupart des cas, les classes les plus avancées de la jeunesse hitlérienne sont mobilisées. Animées d'un ardent et juvénile idéalisme, elles se distinguent, comme équipes chargées d'éteindre les incendies, comme équipes chargées de la plume des bombes, et comme sauveteurs, de la même manière intrépidité que leurs camarades à peine plus âgés, qui combattent sur les abords de la Volga ou dans les souterrains de Stalingrade.

Nous pouvons nous expliquer en partie la formation exceptionnelle des armées russes comme celle des armées allemandes par ce que nous savons de l'éducation militaire de la jeunesse et de la participation des enfants, à peine au seuil de l'adolescence, aux exercices sportifs et militaires. Alors déjà, ils ont été imprégnés de l'esprit de sacrifice total, habitués au port de l'uniforme et à la discipline militaire, bien avant d'avoir pu endosser la vareuse du soldat. C'est dans les associations de la jeunesse, qui depuis des années, depuis la guerre surtout, donnent à l'armée de jeunes forces, que les deux Etats trouvent leurs plus sûres réserves pour les combats de demain. La dernière levée ! ...



« Enfants-soldats »

Sur les champs de bataille et singulièrement auprès des armées qui combattent sur le front russo-allemand, on signale la présence de plus en plus nombreuse des « enfants-soldats ». Ce sont à peine des adolescents qui doivent à l'effort collectif des organisations de la jeunesse la plus grande part de leur formation. Leur éducation proprement militaire n'a, en règle générale, duré que peu de temps. Des informations concordantes nous apprennent que les « Komosols » russes et les « Jeunesses hitlériennes » comptent parmi les soldats les plus intrépides.



L'Allemagne a affecté des centaines de mille de jeunes gens à sa défense. A côté de leurs obligations scolaires, les garçons âgés de quatorze à dix-sept ans doivent faire un service militaire. Ces trois adhérents des « jeunesses hitlériennes » ont été dernièrement cités à l'ordre du jour pour leur conduite courageuse lors d'une attaque de l'aviation britannique.



Des « jeunes » prisonniers en Russie. A peine formés, appelés comme réservistes, ces garçons âgés de seize ans ont combattu sur le front russe.



La jeunesse fidèle à Mussolini prend les armes. Une milice appartenant aux organisations de la jeunesse fasciste avant son départ pour un camp de formation. Lorsque leur éducation militaire sera terminée, le gouvernement fasciste-republicain enverra ces jeunes gens au front.



LE DRAME FRANÇAIS

Cette photo, que nous publions en exclusivité, est la plus récente du maréchal Pétain. Elle montre le chef de l'Etat français recevant dans l'intimité d'une audience privée, dans son bureau personnel, une chambre tapissée de toiles de Joy de l'hôtel du Parc, à Vichy. Ses interlocuteurs sont (à gauche) le recteur Lhirondele et le professeur Mauriac (frère de l'académicien), venus avec une délégation de l'Université de Bordeaux. Ils n'ont point été reçus, comme de coutume, dans les salons d'audience avec l'apparat habituel. En effet, le maréchal ne s'est plus livré à aucun acte officiel découlant de sa charge depuis le 13 novembre, quand il fut empêché de lire à la radio le message par lequel il remettait le pouvoir légitime aux mains de l'Assemblée nationale, au cas où il viendrait à disparaître. Notre photo illustre bien la situation douloureuse de la France dont notre collaborateur, M. René Payot, analyse la dramatique évolution dans un article admirablement documenté de ce numéro.

SOMMAIRE

Destin d'un roi et d'une nation

*

La politique africaine du maréchal Smuts

*

Sous-officiers pilotes d'aviation suisses

*

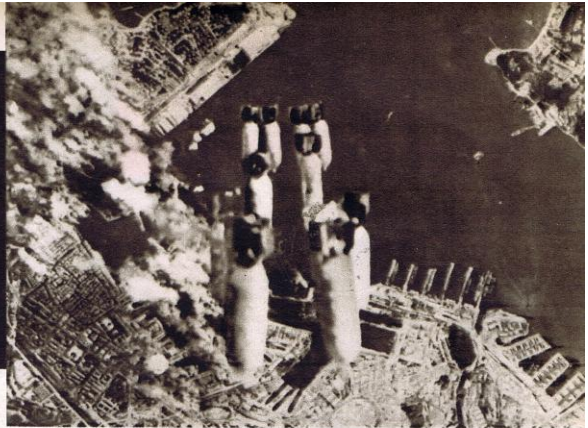
L'offensive des Alliés en Italie

Pétain doit commencer à se poser de sérieuses questions sur l'avenir de son pays comme sur le sien personnel.

9 déc. 1943

LE DRAME FRANÇAIS

Des bombes tombent sur le port de Toulon que ravagent les incendies. Parmi les épreuves de toute sorte que doit subir la France, le bombardement aérien est particulièrement sanglant. Dans l'attaque récente, déclenchée contre Toulon et sa base de sous-marins, il y eut environ mille victimes, dont 400 tués.



Rien n'est plus difficile que de donner un tableau exact de la situation en France. Les courants d'opinion y sont si nombreux, si mobiles, les esprits si impressionnables au moindre événement que l'on hésite à les cerner dans une analyse. Et puis, un peuple qui souffre de tant de maux appelle la sympathie, même si l'on trouve parfois qu'il ne commet pas que des actes raisonnables. La France, apparemment, a tout perdu, sa qualité de grande puissance et son unité intérieure. On la sent triste et fiévreuse, en face d'un avenir incertain, inquiète de son destin, partagée entre des sentiments divers, unanime dans son désir de libération, mais mécontente de certaines manifestations algéroises. Elle souhaite la victoire des Alliés, tout en déplorant qu'elle tarde ; elle est heureuse des succès soviétiques, mais, dans certains milieux, subsiste la crainte du bolchévisme. Elle s'est détachée du gouvernement de Vichy, mais beaucoup de Français gardent leur respect au Maréchal. Il a pu se tromper, nous écrit une simple femme, cela n'empêche pas qu'il soit un homme propre. Ce drame, si profond et si nuancé, est pathétique. La France se cherche.

Il y a un point sur lequel l'accord s'est établi : l'impatience à voir disparaître l'occupant est générale. Les partisans de Pétain, comme les Gaullistes les plus ardents, ceux qui aiment les Anglais tout en redoutant les Russes, ceux qui se sentent attirés par Moscou, tous attendent avec impatience le moment où les derniers soldats étrangers auront quitté le sol national. Il est curieux de constater que même les zélateurs les plus chaleureux de la collaboration ont été déçus. L'un d'eux — et non des moindres — nous avouait récemment sa déception. L'Allemagne, nous disait-il, n'a pas su soutenir ses meilleurs amis et leur aider à faire une véritable révolution qui leur eût donné le pouvoir. Au lieu

d'appuyer les apôtres d'une rénovation politique, elle a préféré s'entendre avec les politiciens de l'ancien régime. Le Reich national-socialiste a hésité devant la France : il a hésité parce qu'il était divisé lui-même. Certains nazis se rappelant Fichte voulaient nous détruire, d'autres, à l'exemple de Bismarck, pensaient qu'il serait suffisant de nous amoindrir ; d'autres encore, comme M. Abetz, estimaient qu'il convenait de nous ménager. Tour à tour, chacune de ces trois tendances l'emportait. De là les contradictions dans la politique allemande, l'alternance de la dureté et de la bienveillance, des gestes gracieux comme la restitution des cendres du duc de Reichstadt et des mesures blessantes comme le traitement infligé aux Alsaciens et aux Lorrains. Le Reich remet en liberté les prisonniers de la région de Dieppe, mais il déporte le général Weygand. Cette incohérence a fini par exaspérer l'opinion publique, sans parler de la conduite inhumaine des organes policiers arrêtant à tort et à travers et créant dans toutes les classes un sentiment d'insécurité. L'Allemagne avait une chance unique, en 1940, de se rallier la France. Elle l'a laissée échapper. De ce fait la politique de collaboration ne pouvait qu'échouer.

Comme il était impossible d'en douter, les Français se sont détournés du gouvernement de Vichy parce qu'ils l'accusent de jouer un rôle de dupes. Le Français peut être intransigent, mais il l'est souvent parce qu'il aime la franchise. Au lendemain de la défaite, M. Laval disait à Bordeaux : « Nous sommes dans une situation tragique ; il faudra que nous agissions comme le paysan qui se relève la nuit pour déplacer les bornes de son champ. » M. Laval a pensé que, pour sauver des intérêts considérables, il fallait faire aux Allemands des concessions sentimentales. Lorsqu'il prit M. Abel Bonnard dans son cabinet, on lui fit remarquer que

cet écrivain distingué n'était point qualifié pour diriger un ministère ; cela fait plaisir aux Allemands, répondit-il ; le reste n'a pas d'importance. Mais ce furent précisément ces gracieusetés à l'égard de l'occupant qui exaspèrent les Français. Le cas Laval n'est pas encore élucidé. Constatons simplement que, même si ses calculs étaient profonds, il n'a pas su se faire comprendre de ses compatriotes ; ils voient en lui le représentant d'une politique qui n'est plus qu'une fiction.

Le message du Maréchal

C'est précisément parce que le Maréchal voulait déchirer cette fiction que son dernier message a eu du retentissement ; et le fait que le chef de l'Etat incarnant la souveraineté nationale n'a pu parler a donné à son initiative une résonance qu'elle n'aurait sans doute pas eu sans cela. Le Maréchal voulait simplement annoncer au pays que s'il venait à décevoir, ses pouvoirs reviendraient à l'Assemblée nationale. Mais ce retour à la légalité républicaine est riche d'enseignements. Il signifie que le Maréchal ne croit plus à l'Etat totalitaire et qu'il ne désire pas voir la France prolonger au-delà de lui une expérience décevante. C'était avouer la faillite d'une politique dont M. Laval fut l'inspirateur. Aussi comprend-on que celui-ci, avec l'appui décisif de la puissance occupante alertée jusqu'à Berlin, se soit opposé à la constatation publique d'un échec désagréable. Les Allemands ont, au fond, renoncé à l'aménagement de leurs rapports avec la France ; ils ne tiennent qu'à la sécurité de leurs troupes et à l'appoint économique qu'ils exigent. Aussi ne désirent-ils pas qu'une crise officielle aggrave la situation et qu'on connaisse le désaccord profond qui sépare le Maréchal de M. Laval. Celui-ci aurait d'ailleurs une position intenable s'il perdait la protection du chef de



Au secours des blessés. Dans une église de Naples, un lazaret de fortune a été installé pour les soldats américains grièvement blessés. On y fait notamment des transfusions de sang, comme le montre notre photographie.



Dans les ruines de Naples. Aidés par de nombreux ouvriers italiens, les pionniers britanniques et américains continuent à déblayer les décombres dans les rues de Naples que les bombardements alliés et les destructions allemandes avaient si durement touchée.

l'Etat. Certes, la popularité du Maréchal a diminué et l'on ne comprend pas que, le jour de l'occupation totale, il n'ait point abandonné son poste pour devenir l'incarnation de la résistance silencieuse. Néanmoins, il a conservé l'estime de beaucoup de ses compatriotes ; il bénéficie encore d'un attachement sentimental dans une partie de la population.

L'action d'Alger

Il faut d'ailleurs noter que certains aspects de la politique algéroise ont suscité un malaise en France. L'idée dont le général de Gaulle s'est fait le champion est chère à l'immense majorité des Français. Ils identifient le gaullisme à l'œuvre de libération, mais même dans les milieux de la résistance métropolitaine on n'a pas vu sans appréhension réapparaître des politiciens qui rappellent des souvenirs douloureux. « La restauration intégrale de la Troisième République, écrit un journal clandestin, serait une erreur grave. Dans le grand mouvement qui porte les meilleurs des Français vers le général de Gaulle, il y a non seulement de la reconnaissance pour l'homme qui a sauvé l'honneur, il y a surtout l'immense espoir qu'il s'établira en France un régime propre et neuf. Ce serait pour les hommes de la résistance une immense déception qui se changerait vite en révolte si leur combat n'avait servi qu'à préparer la voie à M. Chautemps et à ses amis. »

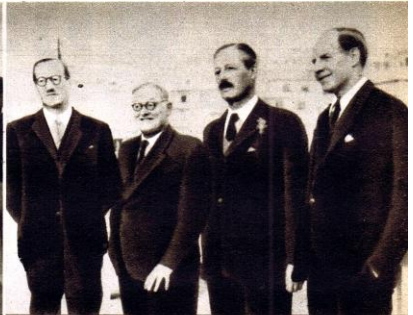
Ce que l'on reproche au Comité d'Alger, c'est moins d'avoir accueilli les délégués du parti communiste que d'anciens parlementaires comme M. Pierre Cot. On estime que de Gaulle a bien fait d'associer l'extrême-gauche à son œuvre, car depuis 1941, les communistes ont montré du courage ; on trouve aussi qu'il est préférable de collaborer avec eux plutôt que de les laisser libres d'agir de leur côté. Il y a bien certains noms, comme ceux de Thorez et de Marty, qui suscitent des réactions, mais c'est parce que, depuis le début de la guerre, ils ont été rattachés à Moscou. L'émigré ne jouit pas d'une très bonne presse en France ; on comprend que certaines personnalités trop menacées par le Gestapo aient pris le chemin de l'étranger. On se dit néanmoins que, malgré toutes les sollicitations dont il fut l'objet, M. Herriot n'a pas voulu partir, il préféra rester au milieu de ses compatriotes plutôt que de recevoir un accueil enthousiaste aux Etats-Unis, où il jouit d'un très grand prestige. On fait évidemment une différence entre les émigrés de la première heure et les hommes qui, par la suite, ont gagné l'Afrique du Nord afin de travailler à la libération.

La Résistance

Toutefois, il apparaît déjà que les rôles importants seront tenus demain par les chefs des organisations de résistance. C'est dans ces groupements que se reconstituera la France. On a tort de croire que la « Résistance » comprend uniquement les « gars du maquis ». Le « maquis » a été créé par les jeunes gens qui refusèrent de partir pour l'Allemagne. Ils ont été encadrés, placés sous les ordres d'anciens officiers et ils composent maintenant des contingents entraînés et disciplinés. Mais ces formations paramilitaires ne sont que les éléments d'un mouvement plus vaste et dont l'activité ne se limite pas à la guerre de guérillas.



Le Comité français de libération nationale, à Alger. Au premier rang : M. André Philip, le général Catroux, le général de Gaulle et M. Henri Queuille. Au deuxième rang : MM. René Pleven, Adrien Tixier, Henri Fresnay ; au troisième rang : MM. André Le Troquer, Louis Jacquinot, Henri Bonnet, François de Menthon et André Diethelm.



Les délégués des Nations unies à Alger. De droite à gauche : Murphy, représentant des Etats-Unis et envoyé personnel du président Roosevelt en Afrique du Nord, MacMillan, ministre de Grande-Bretagne, et Vichinsky, délégué de l'U.R.S.S., en compagnie du ministre français des Affaires étrangères, M. Massigli, à gauche. Ces représentants font maintenant partie du nouveau comité pour les affaires italiennes.

Dans l'ancienne zone libre, il existait trois organisations : portant les noms de *Libération*, *Combats* et *Francs-tireurs* ; elles ont fusionné pour former le *Mur* (Mouvement unifié de résistance) dirigé par trois chefs. Dans le Nord du pays, on comptait cinq groupes. Un comité central de huit membres assure le pouvoir central. Plusieurs journaux clandestins, répandent sa doctrine ; l'un d'eux, *Combats*, qui était l'organe d'Henry Fresnay, actuellement membre du ministère de Gaulle, a un tirage de 220.000 exemplaires. La *Résistance* compte de nombreuses sections : l'A. S. (armée secrète), l'A. I. (action immédiate), la N. A. P. (noyautage des administrations publiques). Ce qui constitue sa valeur, c'est qu'elle a réuni des hommes de toutes les classes sociales et de toutes les tendances politiques. On nous citait une localité, où dans la même groupe figuraient le curé et le Vénéral de la Loge, le camelot du roi et l'ex-instituteur communiste. Ils accomplissent une tâche commune, ils sont unis par des préoccupations identiques et ils partagent les mêmes risques. Ce rapprochement a fait tomber bien des barrières et dissipé nombre de préventions. Les membres de la *Résistance* n'ont pas seulement la volonté de lutter contre l'envahisseur, ils aspirent à renouer leur patrie. Ils se préparent à occuper des postes de commandement le jour où les Allemands se retireront ; tout a été prévu pour cette éventualité. Chacun a un devoir précis à remplir dans la période troublée qui commencera avec l'évacuation.

Mais la *Résistance* travaille également à la rénovation de l'esprit public ; elle organise déjà les élections dans toutes les communes du pays et étudie les projets qu'elle veut faire aboutir. Pour ne citer qu'un exemple, elle a examiné à fond la question de la retraite des vieux travail-

leurs. Elle constitue donc un vaste mouvement de régénération nationale, un creuset où se formeront les élites à qui incombera un jour la direction des affaires publiques.

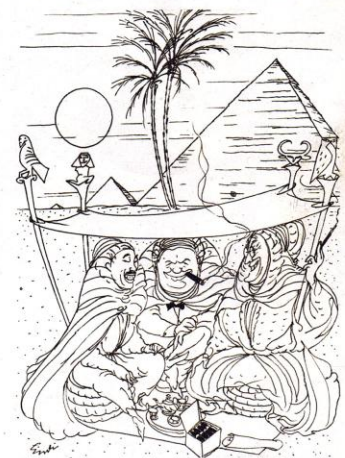
La *Résistance* coopère avec les communistes qui ont leur propre organisation ; elle est naturellement hostile au gouvernement de Vichy et en liaison étroite avec le Comité d'Alger où elle a des représentants comme MM. de Menthon, Fresnay et d'Assier de la Vigerie.

Si l'on voit tout ce qui divise les Français, il est équitable de penser à ce qui les unit. Les divergences apparaissent parce qu'elles s'expriment dans des discours, mais les hommes de la *Résistance* sont astreints au silence et à la discrétion. Ils forment une immense association secrète dont l'action s'exerce partout et qui portera ses fruits lorsque le pays sera débarrassé de l'oppression policière.

6 décembre 1943.

René PAYOT.

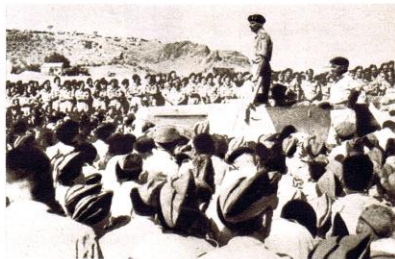
A la conférence du Caire



La conférence du Caire, vue par notre collaborateur, le caricaturiste Lindi.



L'offensive dans la boue. La semaine dernière, le général Montgomery a lancé une offensive contre la ligne d'hiver des Allemands, sur le front italien. Elle se déroule sur un terrain absolument détrempé.



Monty parle à ses hommes. Selon son habitude, Montgomery, « Monty » pour ses soldats, explique à ses troupes le but de la nouvelle offensive : repousser les Allemands de la ligne d'hiver où ils s'étaient solidement retranchés sur le fleuve Sangro.



Le P.C. des Néo-Zélandais. Les troupes néo-zélandaises que commande le fameux général Freyberg, ont été reconstituées en une division blindée, pourvue d'un matériel ultra-moderne et combattant avec l'armée de Montgomery. Voici le quartier général de Freyberg.



Pour protéger les convois. A la suite des coups de mains des partisans contre les voies ferrées, des précautions sont prises par le Reich pour protéger ses convois. Devant chaque locomotive des trains de ravitaillement, se trouvent deux wagons chargés de sable et de pierres, dont le rôle est de faire sauter les mines éventuelles.



Les « trois » et leur suite. Derrière le maréchal Tchang Kai-Chek, le président Roosevelt, M. Churchill et Mme Tchang Kai-Chek, assis au premier rang, se trouvent notamment, de gauche à droite, MM. Cadoogan, sous-secrétaire d'Etat britannique aux Affaires étrangères, Eden et Winant, ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

16 déc 1943

LE SORT DES ISRAÉLITES DANS LA « NEUE ORDNUNG »

D'un correspondant de Berlin

On est trop souvent tenté d'expliquer l'aversion immense que porte le régime national-socialiste à tout ce qui est israélite, par les nécessités de la propagande partisane. L'antisémitisme allemand ne se résume pas à l'application d'une théorie ou à une discrimination de minorités. Il est l'expression d'une haine tenace de toute une catégorie de gens envers une autre, haine qui fut certainement à l'origine du conflit actuel. Ces sentiments de la caste dirigeante allemande sont peut-être les plus constants de l'esprit national-socialiste. Beaucoup de choses ont changé aux bords de la Spree, seule l'intransigeance antisémite s'est maintenue et a continuellement augmenté. En voulant tracer un tableau d'ensemble des mesures prises dans la nouvelle Europe, nous serons forcés de négliger force détails et de ne pas exposer les raisons politiques, économiques, doctrinales et surtout personnelles qui furent à l'origine de la persécution contre les Israélites. Car il ne faut pas oublier que la plupart des chefs nationaux-socialistes ont des raisons tout à fait individuelles de professer la doctrine raciale.

La politique raciale allemande comprend 5 différentes périodes : les restrictions officielles, la discrimination raciale des lois de Nuremberg, les persécutions économiques et policières, les expropriations, les ghettos et enfin les déportations.

La première phase, qui dura de l'avènement jusqu'à 1936, correspondait aux vœux de presque tous les Allemands, antisémites par tradition, en écartant les dirigeants prétendus « Israélites », des charges politiques, de certaines professions officielles, de la haute finance, des directions commerciales, des administrations d'Etat. Elle ne fut interrompue que par quelques manifestations bruyantes, organisés par les S. A., dans les rues de Berlin. On promenait des fantoches ridicules sur le Kurfürstendamm au milieu des sarcasmes de la foule friande de spectacles, puis on cassait les vitres de restaurants non-ariens, et tout finissait par une tournée « des grands ducs » dans les bars de Berlin aux frais d'un banquier juif intimidé.

Mais, avec les lois de Nuremberg, Hitler commença à faire les choses plus sérieusement. Quand, en 1936, dès la fin des Olympiades, on se promenait dans Berlin, bien des détails nouveaux frappaient les voyageurs. Devant chaque restaurant, chaque café, chaque brasserie, devant les cinémas et les théâtres, dans les baignoires publiques sur les magnifiques plages dont s'enorgueillit la capitale allemande, sur les bancs des jardins, des squares et des parcs, dans les camps de tennis ou sur les terrains de sport, enfin partout où l'on se trouvait en présence d'une organisation publique, on lisait le fatidique écriteau « Juden verboten ». D'un trait de plume il était défendu aux Israélites de jouir du confort de la vie moderne. Ils ne pouvaient plus acheter d'appareil de radio, de bijoux, d'auto ou profiter d'une réduction en tramway. Mais ce n'était là qu'un détail ! La loi de Nuremberg définissait l'Allemand de religion israélite comme un être inférieur physiquement et moralement. L'interdiction non seulement de contracter mariage, mais aussi d'avoir des relations sentimentales avec un Juif, fut à l'origine de mil-

Cet article a été écrit par un journaliste neutre pour un journal neutre. Son auteur n'ayant jamais été sémité ou anti-sémite n'a aucun motif de déformer la vérité ou de la dramatiser. Au contraire, il a toujours été porté à excuser certains excès de la politique raciale, les considérant comme une conséquence inévitable de nécessités politiques hautement importantes. Il ne fait ici que résumer ce qu'il a vu au cours de cinq années de séjour dans le Reich et dans les pays de l'Axe et de rapporter des faits rigoureusement contrôlés dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute même par les autorités allemandes

liers de drames. Car il n'est pas facile de commander à son propre cœur. Combien de jeunes gens de mes amis m'ont confié leur désespoir profond de devoir renoncer à leurs projets d'avenir, combien d'amants ont préféré le suicide romantique à la séparation. Encore plus grand fut le nombre de ceux qui, pour des raisons opportunistes, divorcèrent ou firent annuler leur union, détruisant ainsi des milliers de

Cette émeute fut le signal de vastes mesures qui écartèrent pratiquement les Juifs de la vie économique. Magasins, usines, bureaux, tout dut être liquidé, « arianisé ». La plupart du temps, on confisquait l'établissement, sans autre forme de procès, parfois on accordait une indemnité minime. Les plus intelligents avaient subrepticement vendu leur commerce pour un prix modique mais réel. Puis tous



Dans les villes allemandes, les Israélites furent d'abord obligés de faire le métier de balayeurs de rues.

foyers qui avaient été heureux, plongeant leurs enfants dans le triste état d'orphelins et de déracinés. Je me rappelle avoir été le voisin d'une jeune fille israélite, une dactylo, qui avait un flirt avec un chef des S. A. Il venait la nuit tombée, en uniforme, et passait de longues heures auprès de son amante. Folle de lui, elle ne le cachait pas. Un jour, le jeune homme reçut un ordre et partit pour une direction inconnue. Sept mois plus tard, elle se jeta de la fenêtre du sixième étage d'une clinique de Francfort où elle venait de mettre au monde un bébé qui d'ailleurs survécut de peu à sa mère. Les suicides ne se comptaient plus, et tous en général se jetaient par la fenêtre. Un moyen chèrement payé afin de protester publiquement contre l'injustice des mesures prises à leur égard. Les lois raciales allèrent plus loin, elles frappèrent ceux qui avaient été déjà mariés à des Juifs ou qui avaient des grands-parents, des arrière-aïeux israélites. De ce fait des milliers d'officiers, des fonctionnaires et surtout des membres du parti découvrirent à leur stupefaction qu'ils n'étaient pas des ariens. On ferma les yeux, mais les Berlinois rirent longtemps sur tel ou tel de leurs « gross-»

Après l'attentat contre le secrétaire de l'Ambassade de Paris, M. Rath, commencèrent les persécutions dont l'opinion se souvient encore. J'étais à Berlin, à la Friedrichs-Strasse ce soir-là, quand je vis une bande d'un millier de jeunes gens armés de gourdin, de pelles et portant des torches allumées, poussant des grands cris et brisant les vitrines des magasins juifs (on les distinguait parce qu'ils devaient porter obligatoirement une enseigne blanche) répandre leurs marchandises sur les trottoirs et incendier leurs meubles. Les magnifiques synagogues de la capitale furent complètement détruites. Dans toute la ville commença un pillage en règle des habitations israélites, des bijoux d'une valeur de plusieurs millions, des billets de banque, des appareils de précision furent volés ce soir-là.

les Juifs, employés, ouvriers et autres furent licenciés. Les capitalistes israélites durent céder leurs actions, l'argent fut bloqué, les immeubles et les terres durent être vendus. Une terrible époque commençait : riches et pauvres étaient unis dans le besoin. C'était le chômage, l'oisiveté forcée, c'était le souci quotidien du pain et du logement. Les jeunes songèrent à émigrer, la plupart vers Shanghai, ceux qui avaient du capital, à Budapest ou à New-York. Notre secrétaire de rédaction et une charmante fille, sa fiancée, réunirent leurs économies et purent payer le voyage de Shanghai. Aujourd'hui, ils sont propriétaires d'une petite imprimerie. Une de mes anciennes amies et compagne d'université de Paris, a épousé un metteur en scène américain. Elle m'écrit des lettres émouvantes où elle demande toujours des nouvelles de son Berlin. Mais le plus grand nombre, manquant de moyens, espérait une amélioration, mais ils étaient surtout trop attachés au sol allemand, leur patrie — ils préférèrent rester. Ils connurent alors le dur calvaire de la guerre.

Dès le 1er septembre 1939, les Allemands rendirent responsables les Juifs qui étaient restés parmi eux, de la résistance qu'opposaient les divers pays européens à leurs plans. Et peu à peu ils prirent à leur égard des mesures de plus en plus radicales, qui en firent des « hors la loi ». Tous les Juifs qui, par leurs connaissances, leur position, leurs relations, étaient suspects, furent arrêtés et gardés dans des camps de concentration, de même que tous les Israélites qui avaient subi une condamnation judiciaire, voire une simple contravention pour un accident d'automobile. Le plus terrible de ces « camps » étaient celui d'Oranienbourg. — Souvent la famille des détenus n'était pas avertie de leur arrestation. Ils ne pouvaient ni communiquer avec l'extérieur, ni recevoir quoi que ce soit. Leur destin était incertain, leur peine illimitée, leur nourriture pitoyable : de l'eau et du pain le matin, une soupe d'orge à midi, de l'eau tein-



« Interdit aux Juifs ! » Dans tous les territoires du Reich et les pays occupés, cet avis désigne aux Juifs les trams qu'ils ne peuvent prendre ou les cafés qui leur sont fermés.



Un des camps de concentration où les Juifs furent enfermés dès septembre 1939.

té d'ersatz de café le soir. Défense de lire, défense de regarder à travers les barreaux etc.

J'ai été toujours très étonné, et avec moi la plupart des étrangers résidant à Berlin, de constater que des milliers et des milliers de Juifs pouvaient supporter les conditions de vie. L'Israélite ne reçoit pas le même rationnement que le reste de la population. Ses cartes portent un « J » ; il n'a droit aux vivres que s'il en reste. Pas de rations supplémentaires, pas de douceurs, surtout aucune participation aux vivres non-rationnés comme les légumes, les fruits, les conserves, etc. D'autre part le Juif n'a pas de carte de vêtement. Il doit faire ses achats chaque jour de quatre à cinq heures. Tant pis si les longues « files » lui font perdre un temps précieux et l'obligent à rentrer bredouille. Il est des heures de la journée où il ne peut sortir et des quartiers qui pour lui sont interdits. La nuit, il doit rester chez lui. Les appareils de radio, de téléphone, le combustible, etc. etc. lui ont été confisqués. La liste des « verboten » est sans fin. Si, à Berlin, on se montrait encore relativement tolérants, en province, les prescriptions étaient appliquées à la lettre et les bourgmestres en ajoutaient encore.

Avec le commencement des grandes attaques aériennes, les Israélites durent quitter leurs appartements qui furent confisqués par les S. S. et réservés aux victimes des bombardements. Actuellement tous les Juifs encore à Berlin, vivent dans des baraquements.

Puis il y eut l'histoire de l'étoile, cet hexagone d'étoffe jaune, sur lequel est brodé le mot « JUDE » en lettres hébraïques et que chacun doit porter bien en vue sur la poitrine. Un grand nombre portait fièrement l'étoile, comme un insigne d'honneur, les insignes JUDE ne signifiaient-elles pas « Italiens und Deutschland's Ende ! » (La fin de l'Allemagne et de l'Italie). Mais les femmes, les enfants et surtout ceux qui jusqu'ici avaient réussi à celer à leurs voisins et connaissances leur origine, furent horriblement gênés. Ils n'osèrent plus sortir. Les Berlinoises sourirent et s'amusaient à compter les étoiles qu'ils rencontraient en un temps déterminé, pariant comme aux courses.

Après l'occupation des grands territoires de l'Est, les dirigeants allemands voulurent résoudre le problème d'une façon radicale, en réorganisant les ghettos moyenageux. A Varsovie, Cracovie, Brest-Litovsk, Riga, Vilna, Berlin, Francfort, Königsberg, etc. des quartiers furent délimités où l'on entassa les Juifs. A Berlin, il y eut un commencement de ghetto, dans la zone située entre la gare de Stettin

et la Friedrichstrasse, mais on n'y donna pas suite, vu la crise des logements.

J'ai été le seul journaliste étranger qui ait pu visiter le ghetto de Varsovie. Il s'agit d'un vaste quartier au centre de la ville, juste devant le palais Radziwil et autour du bâtiment de la Cour d'appel. Une vaste enceinte entourait les quelque 15.000 maisons. Le ghetto avait ses trams, son électricité, son gaz, sa propre police et sa propre administration. Seulement aux portes, des hommes de la Gestapo et des S. S. empêchaient l'entrée et la sortie. A l'intérieur, on voyait une masse énorme qui circulait dans les rues, qui campait dans les portes cochères, qui criait, gesticulait, courait, mendiait, pleurait. Notre auto se frayait à peine un chemin à travers cette foule hétéroclite et bizarre qui ressemblait à l'immense figuration d'un film américain. Il y avait là tous les types, toutes les couches sociales, tous les métiers. Ils nous regardaient en ouvrant de grands yeux craintifs et tous ne disaient qu'un seul mot : « Du pain ». Au bras, l'étoile de Sion. Comment cette masse se logeait-elle, se nourrissait-elle, vivait-elle, dans ce minimum de conditions hygiéniques ? Mystère. Le propriétaire d'une fabrique de pains, un ancien ami, m'assura que le ghetto ne recevait que la moitié de la ration de pain nécessaire. Le reste, il devait l'acheter en contrebande en échange des marchandises cachées dans ses caves. Chaque jour, trois cent personnes mouraient de faim, cinq cent par suite de maladies contagieuses. Les cas de tuberculose avaient augmenté de quarante pour cent.

Le ghetto de Varsovie n'était pas seulement un retour à l'époque la plus affreuse et la plus brutale du moyen âge, il constituait un gigantesque chaos en Pologne occupée. Quand la peste et le typhus y éclatèrent et menacèrent tout le pays, les autorités allemandes le supprimèrent.

Ce furent les déportations. Elles commencèrent en novembre 1942. Tous les Juifs habitant l'Allemagne et certaines régions de la Bohême et de la Pologne annexée durent quitter leur résidence pour être transportés dans des camps de Lituanie ou de Russie blanche. On ne faisait pas de distinction d'âge et de sexe et souvent les membres d'une même famille furent dispersés. Le Juif n'avait le droit d'emporter que les vêtements qu'il avait sur lui, une paire de bas, deux mouchoirs et un manteau. Tout le reste devait être abandonné. De son argent, il ne pouvait garder que dix marks.

Le 28 février 1943 eut lieu la grande action qui porta

un coup mortel à la minorité israélite d'Allemagne. Ce soir-là, et le lendemain aux premières heures, des camions des S. S. s'arrêtèrent devant tous les immeubles de la ville où habitaient encore des Juifs. On fit garder chaque issue par des sentinelles. Les Juifs eurent dix minutes pour se préparer, puis ils furent chargés sur les camions devant une masse de curieux qui silencieux et indifférents, ne protestèrent pas au spectacle de ces vieillards, de ces enfants, de ces femmes qui brusquement, sans motif et sans ménagement, étaient arrachés à leur foyer pour une destination inconnue. La plupart d'entre eux étaient calmes ; ils espéraient être déportés vers un lieu où ils pourraient organiser plus librement leur vie. En quelques heures, tous furent arrêtés. On crut qu'ils avaient été transportés dans le camp d'Orianienburg pour être dirigés ensuite vers l'Est...

Il n'y a plus de problème juif en Allemagne. Mais dans les pays occupés, en France, en Belgique, en Hollande, en Norvège, l'autorité allemande a pris des mesures analogues, dont l'application n'a pas toujours été facile, restant très limitée en France du Sud. En Bohême et en Pologne, on se limita aux ghettos et aux déportations vers l'Est. En Italie, le gouvernement fasciste se montra sévère en théorie et tolérant en principe, soit parce que le nombre d'Israélites est minime, soit parce que le roi intervint en leur faveur. On se borna aux mesures visant leur éloignement des charges publiques et limitant les mariages. En Bulgarie, au commencement de cette année, on fit une série de razzias et on envoya la grande majorité des Juifs de Sofia dans des camps de travail. D'autres sont demeurés en liberté, mais astreints à porter l'étoile jaune. En Roumanie, on stipula des conditions très sévères, plaçant les Juifs dans un état d'exception, mais sans restreindre leur liberté et leur droit au travail. En Croatie et en Slovaquie, on imita toutes les prescriptions raciales allemandes, expropriant en particulier tous les Israélites et les rélogant dans leurs ghettos. Puis en Slovaquie, pays qui s'est montré, après le Reich, le plus sévère à leur égard, on déporta tous les Juifs vers la Bohême. — Le seul pays du nouvel ordre qui ne prit aucune mesure exceptionnelle à l'égard de la minorité raciale, fut la Hongrie. A Budapest, les Israélites sont libres de se promener, d'aller au café, au cinéma, de faire du commerce, d'acheter ou vendre leur magasin, de fonder une société, etc. Toutefois ils ne peuvent travailler dans des établissements publics ni se marier avec des ariens... Mais n'est-ce pas peu de chose en comparaison des mesures énoncées plus haut ?



L'étoile jaune, hexagone d'étoffe sur lequel est brodé le mot « Juif » en lettres hébraïques, doit être porté, bien en vue, sur la poitrine !



Une affiche apposée dans les villes du Reich. On y lit notamment, dans le rectangle, à droite en bas : « Celui qui porte ce signe (l'étoile) est un ennemi de notre peuple ».



La limite d'un des quartiers juifs à Amsterdam.

On parle des israélites et non de juifs. Que sait-on réellement dans les officines de rédaction à leurs propos. La censure joue certainement son rôle. Quant au Conseil fédéral, on ne peut croire qu'il ne soit au courant de rien dans les massacres de masse, d'abord par balle, puis par incinération. La conférence de Wannsee du 20 janvier 1942, localité située près de Berlio où l'on décide d'exterminer les juifs – la solution finale disent-ils – a-t-elle réellement pu rester secrète ? Et ne se pose-t-on donc pas de questions concernant les convois de juifs pour les pays de l'Est. Allons, donc ! Il est évident qu'il est plus facile de fermer les yeux.



Mervellino, c'est le nom du merveilleux bas mode qui gardera son chic même si vous affrontez des tourbillons de neige

Pour liste des détaillants s'adresser à
MANUFACTURES DE BAS RÉUNIES S.A.,
FLAWIL (ci-devant Vereina) ST-GALL

Mervellino reste imperméable

La montre de qualité



RECTA

GRAND PRIX

Elle et Lui jouissent de leur



**SECHE-CHEVEUX
SOLIS**

Sert aussi à sécher le linge, les photos. Bienfaitante douche d'air chaud contre les refroidissements. Moteur puissant, appareil très élégant. Depuis fr. 28.80 dans les bons magasins spécialisés.

Dormez tranquille!

ORIS depuis fr. 14.-

Vous pouvez vous y fier

Hôtel ALPINA Klosters
Avant tout: « bien et assez » bien chauffé
Pens. Fr. 13.- Tél. 52.53
H. X. Bolliger

Guide de voyage

AROSA HOTEL HOF MARAN
MAISON DE PREMIER ORDRE
Prix de pension depuis Fr. 17.- et 19.-. Ecole de ski. Communications de bus avec le village. - Téléphone 3.16.34.

BALE HOTEL-RESTAURANT CASA TICINESE
au centre de la ville le rendez-vous des gourmets. Chambre à partir de fr. 4.-
Téléphone 378 18

MONTANA HOTEL PENSION HELVETIA (1500 m)
Pension de famille, située en bordure de forêt, très ensoleillée. Tout confort, entièrement renové. Cuisine bourgeoise très soignée abondante. Pension à partir de fr. 9.-. Tél. 521 77.
Famille Ls. Rey

Klosters 1250 m.d'alt.

Soleil, neige et Parsenn
Ecole suisse de ski, Ski-Lift
Grande patinoire, Curling
Renseignements dans toutes les agences de voyages et par la société de développement de Klosters, Tél. 52.94

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

145 00 26 décembre 1944
Lausanne et Zofingue - Prix 40 ct.
XXIII^e année - Paraît le jeudi.



Général Eisenhower



Spaatz



Alexander



Maitland Wilson



Montgomery



Second front

Les Anglo-Saxons ont nommé le général américain D. Eisenhower commandant en chef des forces anglo-américaines du second front. Le général Montgomery prend le commandement des forces britanniques subordonnées à Eisenhower, tandis que le général Alexander assume le commandement en chef des armées alliées en Italie. D'autre part, sir Henry Maitland Wilson est nommé commandant suprême des forces alliées du théâtre méditerranéen. Enfin, le général américain Spaatz commandera la totalité des forces américaines de bombardement stratégique opérant contre l'Allemagne. Dès, le 24 décembre, jour où l'on annonce ces nominations, 1300 bombardiers de la 8^e armée aérienne des Etats-Unis, stationnée en Grande-Bretagne, ont attaqué les positions allemandes du Pas de Calais. Le second front serait donc virtuellement ouvert... (La photo inférieure représente des batteries anti-aériennes allemandes installées sur la côte française de la Manche.)



Féerie

Contre le ciel qui n'a pas encore de couleur précise et sur le bord des glaciers, on croirait voir de part et d'autre, luire des diamants dans lesquels se jouent, trevaillent des reflets de plus en plus roses, et bientôt, l'astre du jour, se hissant au-dessus de la vallée, la métamorphose et révèle la pureté du ciel.

Dans les champs de neige, c'est déjà la danse folle de mille paillettes jaillies des cristaux argentés, luisants. L'après-midi, la neige s'éclaire de tons quasi lunaires et miroite au loin, entre deux bandes de forêts ou contre une paroi de glacier.

Autour des sapins brunâtres ou verts, s'allongent en se précisant les ombres bleues, tandis que, tout en y reflétant sa claire et pure image, le ciel, uni aux glaciers, adoucit leurs lignes. Il leur donne une apparence légère presque aérienne. Un trop-plein d'azur s'insinue au fond des gouffres et des vallons, enveloppant toute chose. Et bientôt, le soleil, glissant derrière les sapins, les imprègne d'or jusqu'à l'extrémité de leurs branches.

Mabletine De Morier

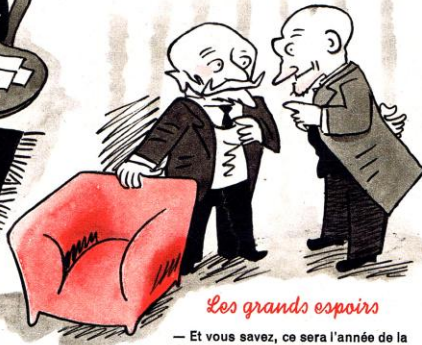
et voici 44

par Varé



Compensation

— Dix mille bons vœux ?
— Oui, faut bien un peu forcer la dose, puisque l'on n'envoie rien d'autre avec!



Les grands espoirs

— Et vous savez, ce sera l'année de la reconstruction...
— Ne m'en parlez pas, le locataire du second m'a déjà demandé de lui rétaplaser deux pièces et la cuisine.



Le bijou de prix

— Octave m'a comblée, il m'a donné un véritable collier d'antracite.



La cartomancienne

— Elle m'a dit qu'elle avait pleine confiance en l'avenir, seulement elle m'a fait payer d'avance!



Repas de famille

— Paraît qu'y a pas de dinde ?
— Bah! Console-toi, tu seras à côté de ta cousine.



Lune

— Bébert, va chercher ton pistolet à amorces, on va faire croire aux voisins qu'on fait sauter le champagne!



Le compliment de l'enfant gâté

— Je ne suis pas content, pas du tout content, j'espère que vous ferez mieux la prochaine fois.

Les années de guerre

En outre, la situation internationale s'assombrissait de plus en plus. Il y avait d'abord eu l'Anschluss en mars 1938, soit l'invasion, puis l'annexion de l'Autriche par les armées d'Hitler. En automne de la même année, c'était les accords de Munich, in extremis avant le déclenchement d'une guerre.

En mars 1939, le potentat allemand reprenait ses vociférations et réclamait les Sudètes à la Tchécoslovaquie où les minorités allemandes étaient soi-disant malmenées. Il avait fallu céder au dictateur pour éviter un conflit que la France et l'Angleterre redoutaient. Mais insatiable, le Führer reprenait bientôt ses revendications. Cette fois, il s'en prenait à la Pologne où le fameux couloir de Dantzig empêchait la jonction du bloc allemand avec Königsberg et la Prusse orientale.

Cette fois, c'en était trop, les Alliés ne céderaient plus.

Au début septembre, passant outre aux avertissements reçus, les Allemands envahissaient la Pologne, imités quelques jours après par l'Union Soviétique qui avait conclu un pacte de non-agression avec Hitler le 23 août. Un pacte qu'on aurait pu appeler : le partage de la Pologne.

Le même jour de l'invasion, Paris et Londres déclaraient alors la guerre à l'Allemagne (la France avait d'ailleurs un pacte de solidarité avec la Pologne). L'Europe était en guerre.

Mais les Alliés n'étaient en réalité pas prêts pour la guerre. On avait signé le traité de Versailles en 1919, mettant fin à la guerre 1914-18, puis était venue la Société des Nations, cette institution internationale acclamée unanimement et qui devait mettre fin à tout conflit dans le monde, la guerre n'existerait plus !

Dès lors, les Alliés avaient oublié leurs soucis et s'accordaient la vie paisible. Il y avait d'autres préoccupations, c'était le chômage. En France, la politique intérieure faisait les beaux jours des ministres. On passait son temps à changer de gouvernement. Le Front populaire était apparu et les dissensions intérieures occupaient la une des journaux.

Même assoupissement outre-Manche, la guerre, e'était bien fini, occupons-nous enfin d'autres choses.

Et pendant ce temps, en Allemagne, la République de Weimar ayant traîné les pieds, le chômage régnait et on devait payer la dette de guerre 14-18. Les affaires allaient mal, le mécontentement croissait.

En 1933, un obscur caporal de l'armée autrichienne prenait le pouvoir en Allemagne, salué par les jeunesses nazies (national socialismus). Le vieux président Hindenburg avait dû céder sa place de Chancelier à Adolf Hitler. Celui-ci, aux ambitions démesurées, redonnera un élan à l'économie allemande en proie au chômage. Comment ? En réarmant ! Les usines travaillaient à nouveau, Hitler était le sauveur de la nation allemande et l'armée renaissait.

En 1939 donc, Hitler était prêt, il disposait d'un armement moderne, les chars d'assaut avaient remplacé les chevaux, l'aviation du maréchal Goering devait forcer le destin.

Rien d'étonnant dès lors qu'Allemands et Soviétiques aient envahi en un mois la Pologne, ce pays qui n'avait que ses chevaux à opposer aux blindés allemands.

La Mob

La guerre a éclaté, on l'a vu. Au village, chez Jules, rien n'est en somme bouleversé, puisque lui-même ne fait plus de service et Jean avait été renvoyé de l'école de recrues à cause d'un souffle au coeur.

Par contre, à la Muratte, si Gaston était affranchi en raison de sa jambe, en revanche Félix Monnard, ce fidèle fruitier qui vient chez nous depuis plusieurs années est mobilisé.

Depuis sa fenêtre de la Muratte où il vient de faire sa "reposée" de l'après-midi, Gaston voit arriver en trombe Félix qui vient du Chalottet. Il l'interpelle, craignant le pire :

- Où vas-tu ?

Félix, superexcité, haletant, s'arrête :

- On fout le camp, on s'en va, mobilisation générale !

Il arrive vers Gaston, se change et descend au village prendre le train pour rejoindre son bataillon 15 du Régiment fribourgeois.

Il faudra bien le remplacer car Gaston et Dumoulin, le bouèbe, ne peuvent à eux deux s'occuper des trente vaches et des veaux à la Muratte, plus faire le fromage ou les vacherins. Heureusement, il y a encore du monde à la maison et c'est Samuel qui montera remplacer Félix là-haut.

Aux Charbonnières, la plupart des hommes sont partis. Certains ne sont pas loin puisqu'ils sont en couverture-frontière et occupent le secteur du bataillon 215, l'Isle - Pétra-Félix - L'Abbaye - Le Pont. Et même un groupe d'alerte à la douane des Charbonnières, "les Riches" comme les appelleront les autres camarades, à cause de la grande solde qu'ils avaient là-haut, vu qu'ils se nourrissaient eux-mêmes, renforçant les gardes-frontière.

Mais les jours passaient et on ne voyait pas venir le temps de la libération qu'on nous promettait. Ainsi, les plus jeunes avaient-ils passé plus d'une année sans être démobilisés. C'était long et on se lamentait, mais qu'était-ce comparé aux pays voisins en guerre et où des hommes tombaient chaque jour !

1940

Quelques mois après la campagne de Pologne, les Soviétiques avaient attaqué la Finlande où les troupes du Maréchal Mannerheim résistaient héroïquement.

Plus près de nous, la guerre avait soudain pris un tournant dangereux pour la Suisse : les Allemands gagnaient sur tous les fronts. Après la Pologne, ils avaient envahi le Danemark et la Norvège en avril, sans rencontrer beaucoup de résistance.

La guerre à nos frontières

10 mai, nouvelle mobilisation générale en Suisse avec l'attaque allemande sur la Hollande, la Belgique et les Flandres, la guerre cette fois non loin de nous. Les Allemands sont irrésistibles, la Hollande est balayée en 4 jours. La Belgique suivra bientôt. La Wehrmacht envahit la France, c'est bientôt le désastre de Dunkerque où les Anglais tentent de se réembarquer. Hitler fonce sur Paris qui sera déclarée ville ouverte. Les Français paient bien cher leur insouciance et leur impréparation à la guerre. C'est la déroute et bientôt l'armistice que demande le Maréchal Pétain qui s'est dévoué pour sauver, ce qui peut encore l'être, de la France.

Il sera bien mal récompensé à l'heure du jugement. La France à genoux implorant la clémence des vainqueurs. Les dures années d'occupation commencent. La Suisse est cernée par les armées allemandes et italiennes. L'horizon est bien sombre.

Hitler fait alors face à l'Angleterre et les bombardements intensifs semblent devoir précéder un prochain débarquement. 1940 s'achève dans un climat bien inquiétant. Les Anglais sont seuls face aux Allemands et l'aviation du Maréchal Goering multiplie ses raids meurtriers sur Londres et Coventry.

Mais un grand homme tient la barre en Grande-Bretagne, c'est Winston Churchill qui saura galvaniser le courage de ses concitoyens. L'Angleterre ne cédera pas. Pendant ce temps, le Général De Gaulle appelle la France libre à continuer le combat.

Dans ce livre, consacré à la famille Jules de l'Epine, on pourra penser qu'on parle beaucoup de la guerre. C'est qu'elle a marqué la vie d'alors, la guerre. On vivait avec, à l'exemple de l'oncle Arthur qui venait régulièrement faire le point de la situation pendant le dîner, dévoilant sa "stratégie" à lui, partisan inconditionnel de la France. En parlant de l'armée française qui n'entreprenait que peu ou rien en 1939-40, il prétendait que les Français étaient en train de miner la fameuse ligne de défense allemande Siegfried le long du Rhin.

- Elle va gicler, je vous dis !, et il se fâchait même devant nos propos moqueurs.

1941

L'année ne présage rien de bon. La France a perdu la guerre. Les Allemands sont là, derrière. La Suisse, on l'a vu, est pratiquement encerclée par les puissances de l'Axe (Allemagne-Italie).

Dans la famille, dès le début de février, voilà Samuel qui part à Morges s'équiper pour son école de recrues à la caserne de Lausanne : 4 mois et ensuite la mobilisation. Oh, ce n'est pas encore la guerre bien sûr, et chaque samedi, on pourra rentrer gentiment à la maison où tout va pour le mieux encore.

Les frères sont à la laiterie et au domaine, Marie tient le ménage et Ada travaille à la fabrique. Les parents sont toujours là et se portent encore bien.

Le conflit s'étend

Mais la guerre continue, implacable; Mussolini, à son tour, grisé par les succès de son allié allemand, veut faire sa part et envahit la Grèce, mais l'avance piétine. Au mois d'avril, ce sont les Allemands qui cette fois envahissent la Yougoslavie, puis la Grèce.

Au mois de juin encore, coup de théâtre à l'Est, l'armée allemande insatiable envahit la Russie, entraînant Roumains, Finlandais et d'autres dans l'infamale tourmente, l'Europe est à sang.

L'avance des blindés du Général Guderiam est foudroyante. Hitler jubile, il est à son apogée, mais la chance va bientôt tourner.

L'automne arrive et bientôt l'hiver précoce. Les Allemands veulent forcer la décision. Hélas pour eux, le destin ne suivra pas. Des pluies persistantes enlissent peu à peu les blindés et bientôt un hiver rigoureux s'abat sur l'armée allemande mal préparée pour un hiver dans les glaciales plaines russes. Une nouvelle Bérésina commence.

La légende racontait alors qu'Hitler en visite à Paris, au tombeau de Napoléon, lui aurait raconté toutes ses victoires remportées en Russie. Et Napoléon lui aurait demandé :

- Ah, tu as eu des victoires, bien ! As-tu pris Moscou ?

- Non, pas encore, répondait Hitler.

- Eh bien, couche-toi à côté de moi !

L'histoire devait lui donner raison et à la fin de l'année déjà, les Russes contrattaquaient.

Au début décembre, fracassante nouvelle, les Japonais attaquaient par surprise la flotte américaine à Pearl Harbour aux Iles Hawaiï. Le conflit s'embrase, l'Amérique entre en guerre aux côtés des Alliés.

Et pendant que la guerre fait rage la vie continue au village. Au chalet, Félix Monnard a pu avoir le congé d'alpage et nous revient à la Muratte avec Gaston et le bouèbe Gilbert Demarrat.

En automne, importante journée pour la famille, Gaston a trouvé femme et se mariera en décembre. Lina Glauser nous vient de Champvent, une bonne famille d'agriculteurs d'origine bernoise, quatre garçons et quatre filles, des gens qui travaillent bien.

1942

Les hostilités ont éloigné les forces allemandes vers l'Est, la Suisse a pu libérer quelques unités mobilisées. Ainsi, Samuel pourra avoir une dispense pour aller fromager à la Muratte, remplaçant Gaston qui, marié, restera au village.

Au mois de mai, nouvelle importante journée dans la famille, c'est Marie-Ellen qui se marie au village même avec Jacques-Auguste, dit "Gut", de la famille Louis-Charles Rochat. Marie s'en va donc retrouver les Crettets où elle avait passé son adolescence. Gut cependant est mobilisé lui aussi et passera de longs jours loin de sa famille, même s'il est souvent au Pont, son lieu de stationnement.

Incendie du Pré Gentet

Nouveau sinistre sur nos alpages. Au mois de septembre, en pleine période de guerre, c'est le tour du Pré Gentet de passer par les flammes.

C'est la famille Desmeules qui alpaît là-haut. Les causes du sinistre : un peu mystérieuses !

C'était la guerre, on l'a vu, on ne trouvait pas de tôle.

On avait alors reconstruit en utilisant les tôles de la cantine des Charbonnières, près du stand de la Combe, une construction légère, devenue inutile à la suite de l'inauguration de la grande salle, quatre ans plus tôt.

Et pendant ces faits, la guerre continue. En Russie, les Allemands ont repris l'offensive. A la faveur de la bonne saison revenue, ils ont presque reconquis le terrain repris par les Russes en hiver.

A l'automne, les Alliés débarquent en Afrique du nord et tenteront de prendre Rommel et l'Afrika-Korps en tenaille, en action combinée avec la 8ème armée des Généraux anglais Montgomery et Alexander. La guerre est à son tournant.

1943

Elles sont longues ces années de guerre et marquantes dans la vie d'un homme. Le conflit est mondial, Américains et Japonais s'expliquent dans le sud-est asiatique, tandis que les Allemands sont engagés sur le front russe. Une pointe des unités allemandes s'est enfoncée en direction du Caucase. But, la prise de Stalingrad. Mais les Russes, courageux, peu à peu contrattaquent, tant et si bien qu'ils arrivent à encercler les divisions du Général Von Paulus.

L'étau se referme bientôt inexorablement et c'est le plus grand désastre pour Hitler, la défaite de Stalingrad avec plusieurs

milliers d'hommes prisonniers. Peut-être même le commencement de la fin.

En Allemagne, on s'était efforcé de cacher un peu l'évènement pour ne pas saper le moral des troupes et du peuple, mais en haut lieu, personne n'en ignorait les lourdes conséquences.

Dans la famille Rochat, c'est une année heureuse puisqu'en ce mois d'avril, Marie met au monde Monique-Ellen et Lina en fera de même dix jours plus tard avec Urbain-Gaston. Ce même mois, c'est Ada qui se marie au Lieu avec Emile Baudraz, l'instituteur des Charbonnières, un enfant du Brassus.

Le Marchairuz

A la Muratte, Samuel remontera fromager, toujours avec une dispense d'alpage.

Mais la guerre continue. Durant l'été, les Alliés, pressés par Staline las de supporter seul le poids de la guerre, ont ouvert un second front en débarquant en Sicile après la fin de l'Afrika-Korps sur sol africain. Le Général américain Clark prendra bientôt pied sur le sol de la Péninsule précédant la conquête de Rome. Mussolini est aux abois, mais "la guerre continue" clamera son successeur, le Général Badoglio.

Personne pourtant ne croit plus à la résistance italienne, pas même les Allemands qui occuperont tout le pays pour faire front aux Alliés. C'est la fin de Mussolini incarcéré au Grand Sasso, mais qu'un commando S.S. délivrera bientôt.

On est en mai, l'offensive allemande, freinée en automne, a repris par ci, par là, sur le front russe.

L'armée suisse, toujours mobilisée, campe sur ses positions par relèves successives.

La compagnie I/215, mise sur pied au Pont, envoie une section au Marchairuz, par train jusqu'au Brassus. Et depuis là... ! Dans le groupe, on compte beaucoup de "vieux" du Landsturm, mais aussi

quelques "Bleus" qui ont quitté leur bataillon d'élite en manoeuvre dans le Chablais, pour rejoindre les couvertures-frontière.

- Prépare-toi à transpirer un bol, Marcel !, fait l'un des vingt désignés pour là-haut.

Il y a là Burdet - Estoppey, le coiffeur - Collet, l'homme qui avait toujours faim - des gars de Lausanne, habitués de cette Vallée occupée par la troupe. Des hommes du pays aussi.

- Sacs au dos, armes en mains !, commande le Sergent Favre, instituteur à Bussigny qui nous faisait aussi chanter.

Et commence la longue, très longue montée de la Lande. Suants et soufflants, les hommes s'arrêtent fréquemment pour se reprendre quelque peu. On a pris à boire heureusement. Les heures passent, la marche est longue; le soir arrive lorsqu'on atteint la petite fontaine au pied du Marchairuz. Comme il fait bon s'y désaltérer à tour de rôle. Un dernier effort, une dernière transpirée et nous voici enfin à l'Asile.

Le cantonnement se trouvait à bise, mais à part les heures de garde et la nuit, le reste du temps se passait au Café, chez le père Gruaz qui, à l'époque, avait encore une vache, la Madelon, qu'il soignait lui-même. Invariablement, une fois son gouvernement fini, le patron venait rejoindre les militaires pour une bonne partie de cartes. Mais, il n'aimait pas perdre et certains camarades, fins joueurs, s'arrangeaient souvent pour le "plumer".

Les parents Gruaz avaient encore avec eux leurs deux filles, assez jolies ma foi et bien sûr fort sollicitées.

Les jours passaient paisiblement là-haut. Les plus jeunes assuraient le ravitaillement depuis le Brassus ou allaient en patrouille du côté du Cunay et de la Neuve, laissant les aînés monter la garde. En mai, on pouvait y voir encore la neige entassée aux abords de l'Asile et on ne voyait guère de monde.

En Russie, le vent à tourné, les Allemands, après le désastre de Stalingrad, se replient vers l'ouest, harcelés par l'armée rouge des Généraux Yukov et Koniev. La presse allemande fait état de la belle résistance de leurs troupes, mais on recule quand même.

Au village, Samuel est au service en cette fin d'année pour remplacer ses congés de l'été. Il passera Noël et Nouvel'An à la

compagnie 1004, à Sainte-Croix et au col de l'Aiguillon. Jean, à son tour, sera mobilisé pour des relèves dans les mineurs.

Un drôle d'individu rôde

Il avait été élevé par sa grand-mère, laquelle avait fait ce qu'elle avait pu, la pauvre. A l'école, c'était déjà un élève difficile. Peu studieux, il passait son temps à faire des crasses. De bonne heure, il avait déjà des armes dans les mains, venues on ne sait d'où.

Devenu adolescent, il avait quitté le village, prétendant devenir aviateur. Mais, peu à peu, il travaillait de moins en moins, ne faisant plus que de brèves apparitions parmi nous.

Puis, on en parlait à voix basse ! Il avait volé ceci, puis cela.

Vivant alors clandestinement, il s'était mis à trafiquer vers la France. On avait même dit qu'il avait attaqué un garde-frontière.

Dès lors, il était craint et recherché. A plusieurs reprises, il s'était même introduit de nuit dans le magasin du village où il volait. Quelques semaines plus tard, l'épouse du magasin décédait. On disait que c'était la peur et qu'elle l'aurait vu pénétrer dans la chambre à coucher.

Un soir de novembre, le douanier de service l'avait rencontré, il avait tiré et l'avait tué.

Grande émotion dans le village, mais soulagement aussi. C'était devenu un homme dangereux.

Les champs à Marius

Marius du Gros Tronc exploitait un petit domaine. Il n'avait pas d'enfant, seulement une fille, morte en son jeune âge, hélas.

Arrivé à près de 70 ans, il avait décidé de renoncer à exploiter. Gaston, jeune marié, habitait dans sa maison, et on vivait en bonne harmonie. C'est alors que Jules s'approchait de Marius, son cousin.

- Il te faut me louer ton domaine, lui faisait-il.

Marché conclu, Jules et ses fils pourraient exploiter la Moitze, la Vieille Maison, le Gros Tronc, etc.

Plus tard, au moment des réunions parcellaires, Jules achetait les champs de Marius.

1944 - Le Marchairuz, encore

Un hiver garni de neige, la Cp I/215 est au Marchairuz en ce mois de février. Mais on ne voit personne là-haut, si ce n'est quelques courageux shieurs de temps à autre.

Février-mars, la guerre en Europe. Sur le front Est, les Russes repoussent peu à peu l'envahisseur allemand. Staline insiste pour que les Alliés ouvrent enfin un second front pour soulager l'armée soviétique qui supporte quasiment tout le poids de la guerre contre Hitler.

En Italie, en Sicile d'abord, les Alliés avaient bien débarqué en septembre et progressent lentement. Les Allemands résistent cependant.

En Asie, Japonais et Américains s'expliquent aux Philippines, à Singapour ou aux Iles Salomon. La guerre est totale.

En Suisse, c'est la MOB. On occupe les frontières. Les passages du Jura sont particulièrement surveillés et le Réduit national s'organise. Ainsi l'a voulu notre Général Guisan, chef courageux et prévoyant, il faut se préparer à toute éventualité.

A la Vallée, les groupes d'alerte sont en place aux postes-frontière du Carroz et des Charbonnières. Les premières lignes de défense effective sont Pétra-Félix (avec en avant-garde, des mitrailleuses et des canons d'infanterie en position à l'Aouille au-dessus du Pont) et le col du Marchairuz.

Le bataillon 215 mobilise en février à l'Isle et au Pont où la I, formée par les hommes du Bas de la Vallée et une section de Lausannois, relèvera les Vallorbiens du 214.

Mais l'hiver est rude et la neige abondante. On a touché des passe-montagne, des bandes molletières et des mitaines. Il faudra monter là-haut au Marchairuz et rien n'est ouvert, bien sûr.

Le Capitaine a donné l'ordre :

- Il faut y envoyer les hommes de la Vallée aguerris au climat et sachant skier.

La section Imhof est désignée. Les préparatifs terminés, le dîner pris et les gamelles lavées, c'est le départ par le train jusqu'au Brassus, avec armes, bagages et les gros skis blancs de l'armée pour ceux qui n'avaient pas pris les leurs personnels.

Le Brassus, 14h30, descente du train. On a réquisitionné un cheval et un traîneau pour monter les sacs et les armes jusqu'en haut la Lande, afin de soulager les hommes. Les bagages chargés, le paysan part avec le traîneau, un grelot obligatoire au cou du cheval.

Peu après, le Sergent Meylan donne l'ordre :

- Skis aux pieds, départ.

Et commence la lente traversée du Brassus, puis la longue, très longue montée de la Lande. Les jeunes iront devant et les plus âgés suivront tant bien que mal. On souffle et on transpire dans ces habits gris-verts. Plusieurs haltes sont nécessaires.

Enfin, on arrivera en haut la Lande. Le cheval est déjà redescendu et le matériel attend au pied d'un sapin.

Que va-t-on faire ? Il est déjà 5 heures et la nuit est vite là. Le Sergent a décidé :

- On prend nos armes et on reviendra chercher les sacs demain.

On prend les risques. Des risques bien minimes tout-de-même: qui viendrait là de nuit dans ces hautes neiges ? Ainsi fût fait.

Voilà la longue file indienne qui part à l'assaut de la Folie où on retrouvera enfin un peu de replat. Le jour baisse, on allongera un peu le pas au travers de la Rolaz, mais la soif se fait sentir et l'Asile est encore loin.

On arrive au détour de la Joux de Bière. La "capite" des cantonniers est ensevelie sous des montagnes de neige. Peu après, les premiers arrivent vers la petite fontaine qui coule au pied du Marchairuz. Les hommes assoiffés s'y précipitent. Que c'est bon !

Un dernier effort, c'est la grimpe vers le sommet, mais le but approche. Ouf ! Nous y voilà enfin. On "descend" à l'hôtel (oui, on descend puisque le perron est au-dessous de la couche de neige !).

C'est dans la salle à boire qu'on sera reçu pour le premier souper de la relève. Mais patience, les moins hardis ne sont pas encore là. Il faut attendre.

Enfin, rentre le dernier groupe avec le Caporal Robert, altéré comme point :

- Je n'ai rien bu à la fontaine, je n'ai pas voulu gâter une belle soif ainsi avec de l'eau !

Il se rattrapera bientôt !

La soirée, ma foi, sera courte. On atteindra les baraques voisines qui servent de cantonnement. Elles ne sont pas très confortables, mais on y entretiendra le feu dans le petit fourneau et les provisions de bois sont suffisantes.

La première nuit sera pour nous puisque les Vallorbiers ne partent que demain et montent encore la garde. D'ailleurs quel ennemi pourrait bien venir de nuit dans ces hautes neiges ?

Le matin arrive sur ce décor digne des neiges du Grand St-Bernard. Même les sapins disparaissent sous leurs blanches carapaces.

Le chocolat militaire est apporté dans des grands bidons depuis la cuisine. On s'en réglera bien. Mais il faudra rechausser les skis et partir à la recherche de nos sacs abandonnés en cours de route.

La descente est plus périlleuse que la montée, on le sait, mais nos skis n'ont pas de fartage et ne glissent pas trop, heureusement. Il faudra néanmoins la matinée pour aller vers nos sacs un peu enneigés et les ramener pour midi.

Moment de relève pour l'après-midi où on prendra congé des Vallorbiers tout heureux de quitter ces masses neigeuses, surtout

que ça tourbille vers le Pré-de-Bière. Un garde-à-vous fixe plus ou moins parfait sanctionnera le relevé de garde.

Et le temps de la relève passera là-haut : monter la garde et entretenir le feu. Le reste du temps, on le passera au Café chez le père Gruaz, sa femme et ses deux filles passablement sollicitées, il faut bien le dire ! Mais on ne voyait personne. Qui voulait s'aventurer là-haut, sinon quelques skieurs isolés ?

Notre Lieutenant Imhof se terrait dans sa chambre et on ne l'apercevait guère. Plus de deux mètres sur le Marchairuz, on n'exagère rien. C'était le temps des neiges abondantes. A la Vallée, on s'en plaignait, on ne savait plus où la mettre !

Et la guerre se poursuit en Italie et sur le front russe. Partout les Allemands reculent, mais non sans une belle résistance. Des morts, encore des morts et parmi les civils aussi, victimes des bombardements.

On s'attend au débarquement des Alliés en France. Mais celui-ci tarde, provoquant toujours la colère de Staline qui doit supporter le gros des forces allemandes. Mais tout se prépare minutieusement en Angleterre, avant le jour J.

Il arrivera le 6 juin sur les côtes normandes. Américains, Anglais, Canadiens, Français débarquent, submergeant les forces allemandes, mais de lourdes pertes sont enregistrées pour les Américains dans l'opération Oklahama.

A la maison, Arthur, devenu un peu discret devant les victoires de l'Allemagne, retrouve le sourire et viendra saluer le retour des Alliés. Toujours assis dans la caisse à bois :

- Je vous avais bien dit que les Allemands se casseraient la figure !

C'est vrai que chez nous, on vit une sorte d'euphorie de voir bientôt Hitler à genoux. Plus que jamais, radios et journaux sont écoutés et dévorés littéralement. Les Généraux américains Patt et Patton lancent leurs divisions vers la Bretagne, et la Touraine. But de l'opération : la prise de Paris. Du sud, la division Leclerc, issue du débarquement en Provence au mois d'août, progresse également vers la capitale. A fin août, Paris capitule, on a pu éviter la destruction, le monde respire.

En septembre, Samuel et ses copains à la Muratte entendent le canon au-delà de la frontière, vers Mouthe. La guerre se rapproche.

Pendant ce temps, la famille Rochat continue son bonhomme de chemin et des événements plus heureux ponctuent ces années de guerre.

En février, Ada donne naissance à Pierre; en avril, Lina a son deuxième fils, Daniel; et en septembre, c'est Suzanne qui voit arriver Claude. Le père Jules, lui, n'est pas très bien cet été et doit tenir le lit. Le docteur Sangruber n'est pas du tout rassurant. Ce ne sera pourtant qu'une fausse alerte et tout se remettra vers l'automne.

A son tour, on l'a déjà vu, Jean est appelé à l'armée et incorporé dans les mineurs. Même Emile Baudraz exempté du service, se retrouvera postier dans une compagnie. On le voit, la mobilisation est totale.

En Suisse, on a le rationnement et on touche des coupons de pain et autres aliments, ce qui nous permettait d'entendre ce dialogue révélateur au café :

- Mange-t-on un morceau, B ?, dit A.
- Comment veux-tu que je mange, je n'ai plus d'argent, plus de coupons, plus de crédit !, répond B.

Mais bien sûr, laitiers et paysans n'auront pas à se priver de beurre et de lait.

En France, les Alliés se rapprochent du Rhin et on se bat non loin de Bâle, alors que l'armée russe pénètre déjà en Prusse orientale; le courant est irrésistible.

Samuel est retourné au Marchairuz avec ses contemporains de l'élite; il y passera un deuxième Noël sous les armes.

1944 - Noël au Marchairuz

Fin novembre 1944, la pluie, la pluie au bas de la Vallée. On avait remobilisé au 215 et on avait été désigné pour faire partie

d'abord du Groupe d'alerte de la douane des Charbonnières, pour la première moitié de la relève qui devait durer jusqu'au 30 décembre.

Le Groupe d'alerte de la douane, on les appelait les Riches parce qu'ils bénéficiaient d'un statut spécial : ils avaient la grande solde et se nourrissaient eux-mêmes. Alors, contrairement au menu ordinaire de la troupe, les Riches de la douane mangeaient des frites et des filets, le tout bien arrosé, s'attirant un peu la jalousie de la compagnie I. C'était Britton, leur cuisinier, et Carolon, leur remplaçant.

Donc, des bons vivants là-haut, mais ce qu'on oubliait souvent, c'est que ces hommes étaient exposés. En effet, en cas d'agression, le Groupe d'alerte était littéralement condamné à disparaître, vu qu'ils n'avaient aucune fortification qui les aurait protégés.

Mais en Mob, ils avaient la belle vie !

Vers le 10 décembre, les plus jeunes avaient été désignés pour monter au Marchairuz où ils passeraient Noël.

On se retrouvait donc une nouvelle fois là-haut, dans la neige sous les ordres du Lieutenant Edmond Lugin qui faisait équipe avec ses hommes : contrairement aux autres officiers qui exigeaient qu'on prenne la position chaque matin, pour les saluer (garde-à-vous), Monmond, comme on le surnommait, attendait un coup de poing en signe d'amitié ! Mais, quelquefois, les choses n'allaient pas si bien et certains avaient tendance à abuser un peu, provoquant alors la réaction de l'officier qui se fâchait. Difficile d'être chef et grand copain à la fois !

Mais on se plaisait là-haut parce qu'on ne voyait ni le Capitaine, ni les officiers supérieurs. On était presque en vacances !

Et Noël était arrivé, et avec lui, les fameux paquets pour les soldats sous les armes. On les ouvrait avec impatience pour découvrir les fameux briquets tant attendus. Mais, sur le nombre - on ne savait pas pourquoi - il y avait un ou deux paquets qui contenaient, non pas le briquet, mais une cuillère à thé ! (Probablement pour penser aux non-fumeurs).

Ainsi, Adrien, arrivé après les autres pour cause de sentinelle, ouvrait-il son paquet :

- Tu auras la cuillère !, lui disaient les copains en rigolant.

- Eh bien, si je l'ai, je fous loin le paquet, grommelait-il.

Par bonheur, il avait le briquet !

Un Noël vraiment pas comme les autres, où on avait chanté toutes sortes de chansons, en buvant des verres. Un véritable corps-de-garde, quoi !

Quelques jours plus tard, on était relevé pour aller démobiliser au Pont.

Au Nouvel'An, on était enfin à la maison !

1945

L'année commence par un grand froid, 32 degrés en janvier. Brr !

Mais bien sûr, c'est la guerre qui est toujours au premier plan. On se bat toujours avec acharnement et les Allemands ont même contrattaqué avec quelque succès en Belgique. Mais la chance a tourné quand même, les Alliés sont supérieurs en nombre et en équipement, grâce aux Américains, il faut le dire. Les Généraux allemands Rundstedt et Rommel l'ont dit ouvertement à Hitler depuis longtemps :

- Les forces ennemies sont invincibles, la guerre est perdue !

Mais Hitler entêté, malade dit-on, s'obstine et ne veut rien savoir. Comment tient-il encore au pouvoir ? Il y a bien eu un attentat en été 1944, mais qui avait échoué de peu, c'est vrai. Il avait d'ailleurs coûté la vie à plus d'un officier impliqué dans la tentative.

A l'est, les Russes arrivent aux portes de Berlin, alors que les Alliés ont franchi le Rhin, foulent le sol allemand et poussent en direction de la capitale du Reich. Les Français progressent le long de la frontière suisse vers Constance, commandés par un brillant stratège, le Général De Lattre de Tassigny.

Tout se précipite en ce début de mai. Enfin, le 8, l'Amiral Doenitz qui a succédé à Hitler mort dans son bunker à la Chancellerie, signe l'armistice imposé par les Alliés. La guerre est finie en Europe. Hourra !

Les cloches sonnent dans nos villages, la jeunesse fait cortège. Quel beau jour ! Mais que de souffrances, que de morts dans toute l'Europe meurtrie par six ans de guerre monstrueuse.

La Suisse a été épargnée, Dieu merci. Le mérite en revient au Tout-Puissant et aussi à notre Général Henri Guisan qui a gardé la foi alors qu'à Berne, des voix s'élevaient dans la tourmente, parlant de "s'aligner avec le nouvel ordre !" Henri Guisan, ferme, résolu a su redresser la barque aux jours les plus sombres. En juillet 1940 particulièrement, après la capitulation de la France. Convoquant ses officiers supérieurs sur la prairie du Rütli, il y proclamait son fameux ordre du jour qui devait sceller la volonté de résistance de l'armée et du pays devant la menace d'une invasion.

Et pendant ce temps, la guerre faisait rage dans le Pacifique où les Américains avaient repris l'initiative aux Philippines, en Indochine et bientôt vers le Japon. Que de vies humaines anéanties!

Enfin, le 6 août 1945, le Japon était vaincu par une nouvelle bombe meurtrière, la bombe atomique, lancée sur Hiroshima et Nagasaki ! Ouf, le monde enfin respire !

La guerre finie, la vie reprend ses pleins droits. En Suisse, les cartes de rationnement devaient durer quelques mois encore. Malgré la mise en place du plan Wahlen, il fallait calculer et ne rien gaspiller. A part le pain, on peut dire qu'à la maison, on n'avait manqué de rien. C'est vrai que le fromage mi-gras avait remplacé le fromage tout court. Par contre, on avait un peu de peine à s'approvisionner en farine pour les cochons et les meuniers livraient au compte-gouttes. Jules ne manquait pas de plaisanter le moment venu :

- On a la visite de représentants qui veulent nous vendre des stimulants pour l'appétit des porcs, mais on n'a presque rien à leur donner à manger !

